N°51/3

P 3975 71

Library
of the
University of Toronto

EMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Tome III.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/amileoudeldu03rous

Orphée, *Liv. IV.*

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Par J. J. ROUSSEAU,
Citoyen de Genève.

Sanabilibus ægrotamus malis ; ipſaque nos in rectum natura genitos, ſi emendari velimus, juvat.
Sen : de irâ. L. II. c. 13.

TOME TROISIÈME.

A LA HAYE,
Chez JEAN NÉAULME, Libraire.

M. DCC. LXII.
Avec Privilége de Noſſeign. les Etats de Hollande & de Weſtfriſe.

ÉMILE,

OU

DE L'ÉDUCATION.

Suite du Livre quatriéme.

» IL y a trente ans que
» dans une ville d'Italie,
» un jeune homme expa-
» trié ſe voyoit réduit à la derniere
» miſere. Il étoit né Calviniſte ; mais
» par les ſuites d'une étourderie, ſe
» trouvant fugitif, en pays étranger,
» ſans reſſource, il changea de reli-
» gion pour avoir du pain. Il y avoit
» dans cette ville un hoſpice pour les

„ Proſélites, il y fut admis. En l'inſ-
„ truiſant ſur la controverſe, on lui
„ donna des doutes qu'il n'avoit pas,
„ & on lui apprit le mal qu'il ignó-
„ roit : il entendit des dogmes nou-
„ veaux, il vit des mœurs encore plus
„ nouvelles ; il les vit, & faillit en
„ être la victime. Il voulut fuir, on
„ l'enferma ; il ſe plaignit, on le pu-
„ nit de ſes plaintes ; à la merci de
„ ſes tirans, il ſe vit traiter en crimi-
„ nel pour n'avoir pas voulu céder au
„ crime. Que ceux qui ſavent com-
„ bien la premiere épreuve de la vio-
„ lence & de l'injuſtice irrite un jeune
„ cœur ſans experience, ſe figurent
„ l'état du ſien. Des larmes de rage
„ couloient de ſes yeux, l'indigna-
„ tion l'étouffoit. Il imploroit le ciel
„ & les hommes, il ſe confioit à tout
„ le monde, & n'étoit écouté de per-
„ ſonne. Il ne voyoit que de vils do-
„ meſtiques ſoumis à l'infâme qui

„ l'outrageoit, ou des complices du
„ même crime, qui ſe railloient de
„ ſa réſiſtance & l'excitoient à les imi-
„ ter. Il étoit perdu ſans un honnête
„ Eccléſiaſtique qui vint à l'hoſpice
„ pour quelque affaire, & qu'il trou-
„ va le moyen de conſulter en ſecret.
„ L'Eccléſiaſtique étoit pauvre, &
„ avoit beſoin de tout le monde; mais
„ l'opprimé avoit encore plus beſoin
„ de lui, & il n'héſita pas à favoriſer
„ ſon évaſion, au riſque de ſe faire un
„ dangereux ennemi.

„ Échappé au vice pour rentrer
„ dans l'indigence, le jeune homme
„ luttoit ſans ſuccès contre ſa deſtinée;
„ un moment il ſe crut au-deſſus d'elle.
„ A la premiere lueur de fortune,
„ ſes maux & ſon protecteur furent
„ oubliés. Il fut bientôt puni de cette
„ ingratitude, toutes ſes eſperances
„ s'évanouirent: ſa jeuneſſe avoit beau
„ le favoriſer, ſes idées romaneſques

„ gâtoient tout. N'ayant ni assez de
„ talens, ni assez d'adresse pour se
„ faire un chemin facile ; ne sachant
„ être ni moderé, ni méchant, il pré-
„ tendit à tant de choses qu'il ne sut
„ parvenir à rien. Retombé dans sa
„ premiere détresse, sans pain, sans
„ asyle, prêt à mourir de faim, il se
„ ressouvint de son bienfaiteur.

„ Il y retourne, il le trouve, il en
„ est bien reçu ; sa vue rappelle à
„ l'Ecclésiastique une bonne action
„ qu'il avoit faite ; un tel souvenir
„ réjouit toujours l'ame. Cet homme
„ étoit naturellement humain, com-
„ patissant ; il sentoit les peines d'au-
„ trui par les siennes, & le bien-être
„ n'avoit point endurci son cœur ;
„ enfin les leçons de la sagesse & une
„ vertu éclairée avoient affermi son
„ bon naturel. Il accueille le jeune
„ homme, lui cherche un gîte, l'y
„ recommande ; il partage avec lui

„ ſon néceſſaire, à peine ſuffiſant pour
„ deux. Il fait plus, il l'inſtruit, le
„ conſole, il lui apprend l'art difficile
„ de ſupporter patiemment l'adver-
„ ſité. Gens à préjugés, eſt-ce d'un
„ Prêtre, eſt-ce en Italie que vous
„ euſſiez eſperé tout cela?

„ Cet honnête Eccléſiaſtique étoit
„ un pauvre Vicaire Savoyard, qu'une
„ aventure de jeuneſſe avoit mis mal
„ avec ſon Évêque, & qui avoit paſſé
„ les monts pour chercher les reſſour-
„ ces qui lui manquoient dans ſon
„ pays. Il n'étoit ni ſans eſprit, ni
„ ſans lettres; & avec une figure in-
„ tereſſante, il avoit trouvé des pro-
„ tecteurs qui le placerent chez un
„ Miniſtre pour élever ſon fils. Il pré-
„ feroit la pauvreté à la dépendance,
„ & il ignoroit comment il faut ſe
„ conduire chez les Grands. Il ne
„ reſta pas long-tems chez celui-ci;
„ en le quittant il ne perdit point ſon

„ eſtime; & comme il vivoit ſage-
„ ment & ſe faiſoit aimer de tout le
„ monde, il ſe flattoit de rentrer en
„ grace auprès de ſon Évêque, & d'en
„ obtenir quelque petite Cure dans
„ les montagnes, pour y paſſer le reſte
„ de ſes jours. Tel étoit le dernier
„ terme de ſon ambition.

„ Un penchant naturel l'intereſſoit
„ au jeune fugitif, & le lui fit examiner
„ avec ſoin. Il vit que la mauvaiſe for-
„ tune avoit déjà flétri ſon cœur, que
„ l'opprobre & le mépris avoient abat-
„ tu ſon courage, & que ſa fierté, chan-
„ gée en dépit amer, ne lui montroit
„ dans l'injuſtice & la dureté des hom-
„ mes, que le vice de leur nature &
„ la chimere de la vertu. Il avoit
„ vu que la religion ne ſert que de
„ maſque à l'interêt, & le culte ſacré
„ de ſauve-garde à l'hypocriſie : il
„ avoit vu dans la ſubtilité des vaines
„ diſputes, le Paradis & l'Enfer mis

„ pour prix à des jeux de mots ; il
„ avoit vu la ſublime & primitive
„ idée de la Divinité défigurée par les
„ fantaſques imaginations des hom-
„ mes ; & trouvant que pour croire
„ en Dieu il falloit renoncer au juge-
„ ment qu'on avoit reçu de lui , il
„ prit dans le même dédain nos ridi-
„ cules rêveries, & l'objet auquel nous
„ les appliquons ; ſans rien ſavoir de
„ ce qui eſt, ſans rien imaginer ſur
„ la génération des choſes, il ſe plon-
„ gea dans ſa ſtupide ignorance, avec
„ un profond mépris pour tous ceux
„ qui penſoient en ſavoir plus que lui.
„ L'oubli de toute religion conduit
„ à l'oubli des devoirs de l'homme.
„ Ce progrès étoit déjà plus d'à moi-
„ tié fait dans le cœur du libertin.
„ Ce n'étoit pas pourtant un enfant
„ mal né ; mais l'incrédulité, la mi-
„ ſere, étouffant peu-à-peu le naturel,
„ l'entraînoient rapidement à ſa perte,

„ & ne lui préparoient que les mœurs
„ d'un gueux & la morale d'un athée.
„ Le mal, preſque inévitable,
„ n'étoit pas abſolument conſommé.
„ Le jeune homme avoit des connoiſ-
„ ſances, & ſon éducation n'avoit pas
„ été négligée. Il étoit dans cet âge
„ heureux, où le ſang en fermenta-
„ tion commence d'échauffer l'ame
„ ſans l'aſſervir aux fureurs des ſens.
„ La ſienne avoit encore tout ſon reſ-
„ ſort. Une honte native, un carac-
„ tere timide ſuppléoient à la gêne,
„ & prolongeoient, pour lui, cette
„ époque dans laquelle vous mainte-
„ nez votre éleve avec tant de ſoins.
„ L'exemple odieux d'une déprava-
„ tion brutale & d'un vice ſans char-
„ me, loin d'animer ſon imagination,
„ l'avoit amortie. Long-tems le dé-
„ goût lui tint lieu de vertu pour con-
„ ſerver ſon innocence ; elle ne devoit
„ ſuccomber qu'à de plus douces ſé-
„ ductions.

„ L'Eccléſiaſtique vit le danger & „ les reſſources. Les difficultés ne le „ rebuterent point ; il ſe complaiſoit „ dans ſon ouvrage , il réſolut de „ l'achever, & de rendre à la vertu „ la victime qu'il avoit arrachée à „ l'infamie. Il s'y prit de loin pour „ exécuter ſon projet ; la beauté du „ motif animoit ſon courage , & lui „ inſpiroit des moyens dignes de ſon „ zele. Quel que fût le ſuccès, il étoit „ ſûr de n'avoir pas perdu ſon tems : „ on réuſſit toujours quand on ne veut „ que bien faire.

„ Il commença par gagner la con- „ fiance du Proſélite en ne lui vendant „ point ſes bienfaits, en ne ſe rendant „ point importun, en ne lui faiſant „ point de ſermons, en ſe mettant tou- „ jours à ſa portée , en ſe faiſant petit „ pour s'égaler à lui. C'étoit, ce me „ ſemble, un ſpectacle aſſez touchant, „ de voir un homme grave devenir le

„ camarade d'un poliſſon, & la vertu
„ ſe prêter au ton de la licence, pour
„ en triompher plus ſûrement. Quand
„ l'étourdi venoit lui faire ſes folles
„ confidences & s'épancher avec lui,
„ le Prêtre l'écoutoit, le mettoit à ſon
„ aiſe; ſans approuver le mal il s'inte-
„ reſſoit à tout. Jamais une indiſcrette
„ cenſure ne venoit arrêter ſon babil
„ & reſſerrer ſon cœur. Le plaiſir avec
„ lequel il ſe croyoit écouté, augmen-
„ toit celui qu'il prenoit à tout dire.
„ Ainſi ſe fit ſa confeſſion générale,
„ ſans qu'il ſongeât à rien confeſſer.
„ Après avoir bien étudié ſes ſenti-
„ mens & ſon caractere, le Prêtre vit
„ clairement que, ſans être ignorant
„ pour ſon âge, il avoit oublié tout
„ ce qu'il lui importoit de ſavoir, &
„ que l'opprobre où l'avoit réduit la
„ fortune, étouffoit en lui tout vrai
„ ſentiment du bien & du mal. Il eſt
„ un degré d'abrutiſſement qui ôte la

„ vie à l'ame ; & la voix interieure ne
„ fait point ſe faire entendre à celui
„ qui ne ſonge qu'à ſe nourrir. Pour
„ garantir le jeune infortuné de cette
„ mort morale dont il étoit ſi près,
„ il commença par réveiller en lui
„ l'amour-propre & l'eſtime de ſoi-
„ même. Il lui montroit un avenir
„ plus heureux dans le bon emploi de
„ ſes talens ; il ranimoit dans ſon cœur
„ une ardeur généreuſe, par le récit
„ des belles actions d'autrui ; en lui
„ faiſant admirer ceux qui les avoient
„ faites, il lui rendoit le deſir d'en
„ faire de ſemblables. Pour le déta-
„ cher inſenſiblement de ſa vie oiſive
„ & vagabonde, il lui faiſoit faire des
„ extraits de livres choiſis ; & feignant
„ d'avoir beſoin de ces extraits, il
„ nourriſſoit en lui le noble ſentiment
„ de la reconnoiſſance. Il l'inſtruiſoit
„ indirectement par ces livres ; il lui
„ faiſoit reprendre aſſez bonne opi-

„ nion de lui-même pour ne pas ſe
„ croire un être inutile à tout bien, &
„ pour ne vouloir plus ſe rendre mé-
„ priſable à ſes propres yeux.

„ Une bagatelle ſera juger de l'art
„ qu'employoit cet homme bienfai-
„ ſant pour élever inſenſiblement le
„ cœur de ſon diſciple au-deſſus de la
„ baſſeſſe, ſans paroître ſonger à ſon
„ inſtruction. L'Eccléſiaſtique avoit
„ une probité ſi bien reconnue & un
„ diſcernement ſi ſûr, que pluſieurs
„ perſonnes aimoient mieux faire paſ-
„ ſer leurs aumônes par ſes mains, que
„ par celles des riches Curés des villes.
„ Un jour qu'on lui avoit donné quel-
„ qu'argent à diſtribuer aux pauvres,
„ le jeune homme eut, à ce titre, la
„ lâcheté de lui en demander. Non,
„ dit-il, nous ſommes freres, vous
„ m'appartenez, & je ne dois pas
„ toucher à ce dépôt po urmon uſage.
„ Enſuite il lui donna de ſon propre

„ argent autant qu'il en avoit demandé. Des leçons de cette espece sont „ rarement perdues dans le cœur des „ jeunes gens qui ne sont pas tout-à-„ fait corrompus.

„ Je me lasse de parler en tierce „ personne, & c'est un soin fort superflu; car vous sentez bien, cher „ concitoyen, que ce malheureux fugitif c'est moi-même; je me crois „ assez loin des désordres de ma jeunesse pour oser les avouer; & la „ main qui m'en tira merite bien, „ qu'aux dépens d'un peu de honte, „ je rende, au moins, quelque honneur à ses bienfaits.

„ Ce qui me frappoit le plus, étoit „ de voir, dans la vie privée de mon „ digne maître, la vertu sans hypocrisie, l'humanité sans foiblesse, des „ discours toujours droits & simples, „ & une conduite toujours conforme à ces discours. Je ne le voyois

„ point s'inquiéter ſi ceux qu'il aidoit
„ alloient à Vêpres ; s'ils ſe confeſ-
„ ſoient ſouvent ; s'ils jeûnoient les
„ jours preſcrits ; s'ils faiſoient mai-
„ gre : ni leur impoſer d'autres con-
„ ditions ſemblables, ſans leſquelles,
„ dût-on mourir de miſere, on n'a
„ nulle aſſiſtance à eſperer des dévots.
„ Encouragé par ces obſervations,
„ loin d'étaler moi-même à ſes yeux
„ le zele affecté d'un nouveau con-
„ verti, je ne lui cachois point trop
„ mes manieres de penſer, & ne l'en
„ voyois pas plus ſcandaliſé. Quel-
„ quefois j'aurois pû me dire ; il me
„ paſſe mon indifference pour le culte
„ que j'ai embraſſé, en faveur de celle
„ qu'il me voit auſſi pour le culte dans
„ lequel je ſuis né ; il ſait que mon dé-
„ dain n'eſt plus une affaire de parti.
„ Mais que devois-je penſer, quand je
„ l'entendois quelquefois approuver
„ des dogmes contraires à ceux de

„ l'Égliſe Romaine, & paroître eſ-
„ timer médiocrement toutes ſes cé-
„ rémonies? Je l'aurois cru proteſ-
„ tant déguiſé, ſi je l'avois vu moins
„ fidele à ces mêmes uſages dont il
„ ſembloit faire aſſez peu de cas; mais
„ ſachant qu'il s'acquittoit ſans témoin
„ de ſes devoirs de Prêtre auſſi ponc-
„ tuellement que ſous les yeux du pu-
„ blic, je ne ſavois plus que juger de ces
„ contradictions. Au défaut près, qui
„ jadis avoit attiré ſa diſgrace, &
„ dont il n'étoit pas trop bien corri-
„ gé, ſa vie étoit exemplaire, ſes
„ mœurs étoient irréprochables, ſes
„ diſcours honnêtes & judicieux. En
„ vivant avec lui dans la plus gran-
„ de intimité, j'apprenois à le reſ-
„ pecter chaque jour davantage; &
„ tant de bontés m'ayant tout-à-fait
„ gagné le cœur, j'attendois avec
„ une curieuſe inquiétude le moment
„ d'apprendre ſur quel principe il

„ fondoit l'uniformité d'une vie auſſi
„ ſinguliere.

„ Ce moment ne vint pas ſi-tôt.
„ Avant de s'ouvrir à ſon diſciple, il
„ s'efforça de faire germer les ſemen-
„ ces de raiſon & de bonté qu'il jettoit
„ dans ſon ame. Ce qu'il y avoit en
„ moi de plus difficile à détruire étoit
„ une orgueilleuſe miſantropie, une
„ certaine aigreur contre les riches &
„ les heureux du monde, comme s'ils
„ l'euſſent été à mes dépens, & que
„ leur prétendu bonheur eût été uſur-
„ pé ſur le mien. La folle vanité de
„ la jeuneſſe qui regimbe contre l'hu-
„ miliation, ne me donnoit que trop
„ de penchant à cette humeur colere;
„ & l'amour-propre que mon Men-
„ tor tâchoit de réveiller en moi,
„ me portant à la fierté, rendoit les
„ hommes encore plus vils à mes
„ yeux, & ne faiſoit qu'ajouter, pour
„ eux, le mépris à la haine.

„ Sans

„ Sans combattre directement cet
„ orgueil, il l'empêcha de se tourner
„ en dureté d'ame, & sans m'ôter
„ l'estime de moi-même, il la rendit
„ moins dédaigneuse pour mon pro-
„ chain. En écartant toujours la vai-
„ ne apparence & me montrant les
„ maux réels qu'elle couvre, il m'ap-
„ prenoit à déplorer les erreurs de
„ mes semblables, à m'attendrir sur
„ leurs miseres, & à les plaindre plus
„ qu'à les envier. Ému de compassion
„ sur les foiblesses humaines, par le
„ profond sentiment des siennes, il
„ voyoit par-tout les hommes victi-
„ mes de leurs propres vices & de
„ ceux d'autrui ; il voyoit les pauvres
„ gémir sous le joug des riches, &
„ les riches sous le joug des préjugés.
„ Croyez-moi, disoit-il, nos illu-
„ sions, loin de nous cacher nos maux,
„ les augmentent, en donnant un prix
„ à ce qui n'en a point & nous rendant

„ ſenſibles à mille fauſſes privations
„ que nous ne ſentirions pas ſans elles.
„ La paix de l'ame conſiſte dans le mé-
„ pris de tout ce qui peut la troubler;
„ l'homme qui fait le plus de cas de
„ la vie, eſt celui qui ſait le moins en
„ jouir, & celui qui aſpire le plus
„ avidement au bonheur, eſt tou-
„ jours le plus miſérable.

„ Ah! quels triſtes tableaux, m'é-
„ criois-je avec amertume! s'il faut
„ ſe refuſer à tout, que nous a donc
„ ſervi de naître, & s'il faut mépriſer
„ le bonheur même, qui eſt-ce qui
„ ſait être heureux? C'eſt moi, ré-
„ pondit un jour le Prêtre, d'un ton
„ dont je fus frappé. Heureux, vous!
„ ſi peu fortuné, ſi pauvre, exilé,
„ perſécuté; vous êtes heureux! Et
„ qu'avez-vous fait pour l'être? Mon
„ enfant, reprit-il, je vous le dirai
„ volontiers.

„ Là-deſſus il me fit entendre qu'a-

„ près avoir reçu mes confeſſions, il
„ vouloit me faire les ſiennes. J'épan-
„ cherai dans votre ſein, me dit-il
„ en m'embraſſant, tous les ſenti-
„ mens de mon cœur. Vous me ver-
„ rez, ſi non tel que je ſuis, au moins
„ tel que je me vois moi-même.
„ Quand vous aurez reçu mon entiere
„ profeſſion de foi, quand vous con-
„ noîtrez bien l'état de mon ame,
„ vous ſaurez pourquoi je m'eſtime
„ heureux, &, ſi vous penſez com-
„ me moi, ce que vous avez à faire
„ pour l'être. Mais ces aveux ne ſont
„ pas l'affaire d'un moment; il faut
„ du tems pour vous expoſer tout ce
„ que je penſe ſur le ſort de l'homme,
„ & ſur le vrai prix de la vie; pre-
„ nons une heure un lieu commodes
„ pour nous livrer paiſiblement à cet
„ entretien.

„ Je marquai de l'empreſſement à
„ l'entendre. Le rendez-vous ne fut

„ pas renvoyé plutard qu'au lende-
„ main matin. On étoit en été ; nous
„ nous levâmes à la pointe du jour. Il
„ me mena hors de la ville, ſur une
„ haute colline, au-deſſous de la-
„ quelle paſſoit le Pô, dont on voyoit
„ le cours à travers les fertiles rives
„ qu'il baigne. Dans l'éloignement,
„ l'immenſe chaîne des Alpes cou-
„ ronnoit le païſage. Les rayons du
„ ſoleil levant raſoient déjà les plai-
„ nes, & projettant ſur les champs
„ par longues ombres les arbres, les
„ côteaux, les maiſons, enrichiſſoient
„ de mille accidens de lumiere, le
„ plus beau tableau dont l'œil humain
„ puiſſe être frappé. On eût dit que
„ la Nature étaloit à nos yeux toute
„ ſa magnificence, pour en offrir le
„ texte à nos entretiens. Ce fut-là,
„ qu'après avoir quelque tems con-
„ templé ces objets en ſilence, l'hom-
„ me de paix me parla ainſi.

PROFESSION DE FOI
DU VICAIRE SAVOYARD.

MON enfant, n'attendez de moi ni des diſcours ſavans, ni de profonds raiſonnemens. Je ne ſuis pas un grand Philoſophe, & je me ſoucie peu de l'être. Mais j'ai quelquefois du bon ſens, & j'aime toujours la verité. Je ne veux pas argumenter avec vous, ni même tenter de vous convaincre; il me ſuffit de vous expoſer ce que je penſe dans la ſimplicité de mon cœur. Conſultez le vôtre durant mon diſcours; c'eſt tout ce que je vous demande. Si je me trompe, c'eſt de bonne-foi; cela ſuffit pour que mon erreur ne me ſoit pas imputée à crime; quand vous vous tromperiez de même, il y auroit peu de mal à cela: ſi je penſe bien, la raiſon nous eſt commune, & nous avons le même interêt à l'écouter; pourquoi

ne penſeriez-vous pas comme moi?

Je ſuis né pauvre & payſan, deſtiné par mon état à cultiver la terre ; mais on crut plus beau que j'appriſſe à gagner mon pain dans le métier de Prêtre, & l'on trouva le moyen de me faire étudier. Aſſurément ni mes parens, ni moi ne ſongions guere à chercher en cela ce qui étoit bon, veritable, utile, mais ce qu'il falloit ſavoir pour être ordonné. J'appris ce qu'on vouloit que j'appriſſe, je dis ce qu'on vouloit que je diſſe, je m'engageai comme on voulut, & je fus fait Prêtre. Mais je ne tardai pas à ſentir qu'en m'obligeant de n'être pas homme, j'avois promis plus que je ne pouvois tenir.

On nous dit que la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés ; cependant je ſais par mon experience qu'elle s'obſtine à ſuivre l'ordre de la Nature contre toutes les loix des hommes. On a

beau nous défendre ceci ou cela, le remords nous reproche toujours foiblement ce que nous permet la Nature bien ordonnée, à plus forte raiſon ce qu'elle nous preſcrit. O bon jeune homme ! elle n'a rien dit encore à vos ſens ; vivez long-tems dans l'état heureux où ſa voix eſt celle de l'innocence. Souvenez-vous qu'on l'offenſe encore plus quand on la prévient, que quand on la combat ; il faut commencer par apprendre à réſiſter, pour ſavoir quand on peut céder ſans crime.

Dès ma jeuneſſe j'ai reſpecté le mariage comme la premiere & la plus ſainte inſtitution de la Nature. M'étant ôté le droit de m'y ſoumettre, je réſolus de ne le point profaner ; car malgré mes claſſes & mes études, ayant toujours mené une vie uniforme & ſimple, j'avois conſervé dans mon eſprit toute la clarté des lumieres primitives ; les maximes du monde ne

les avoient point obſcurcies, & ma pauvreté m'éloignoit des tentations qui dictent les ſophiſmes du vice.

Cette réſolution fut préciſément ce qui me perdit ; mon reſpect pour le lit d'autrui laiſſa mes fautes à découvert. Il fallut expier le ſcandale ; arrêté, interdit, chaſſé, je fus bien plus la victime de mes ſcrupules que de mon incontinence, & j'eus lieu de comprendre aux reproches dont ma diſgrace fut accompagnée, qu'il ne faut ſouvent qu'aggraver la faute pour échapper au châtiment.

Peu d'experiences pareilles menent loin un eſprit qui réfléchit. Voyant par de triſtes obſervations renverſer les idées que j'avois du juſte, de l'honnête, & de tous les devoirs de l'homme, je perdois chaque jour quelqu'une des opinions que j'avois reçues ; celles qui me reſtoient ne ſuffiſant plus pour faire enſemble un corps qui pût ſe ſoutenir

par lui-même, je ſentîs peu-à-peu s'obſcurcir dans mon eſprit l'évidence des principes ; & réduit enfin à ne ſavoir plus que penſer, je parvins au même point où vous êtes ; avec cette difference, que mon incrédulité, fruit tardif d'un âge plus mûr, s'étoit formée avec plus de peine, & devoit être plus difficile à détruire.

J'étois dans ces diſpoſitions d'incertitude & de doute, que Deſcartes exige pour la recherche de la verité. Cet état eſt peu fait pour durer, il eſt inquiétant & pénible ; il n'y a que l'interêt du vice ou la pareſſe de l'ame qui nous y laiſſe. Je n'avois point le cœur aſſez corrompu pour m'y plaire ; & rien ne conſerve mieux l'habitude de réfléchir, que d'être plus content de ſoi que de ſa fortune.

Je méditois donc ſur le triſte ſort des mortels, flottans ſur cette mer des opinions humaines, ſans gouvernail,

ſans bouſſole, & livrés à leurs paſſions orageuſes, ſans autre guide qu'un pilote inexperimenté qui méconnoît ſa route, & qui ne ſait ni d'où il vient, ni où il va. Je me diſois; j'aime la verité, je la cherche & ne puis la reconnoître; qu'on me la montre, & j'y demeure attaché: pourquoi faut-il qu'elle ſe derobe à l'empreſſement d'un cœur fait pour l'adorer?

Quoique j'aye ſouvent éprouvé de plus grands maux, je n'ai jamais mené une vie auſſi conſtament déſagréable que dans ces tems de trouble & d'anxiétés, où ſans ceſſe errant de doute en doute, je ne rapportois de mes longues méditations qu'incertitude, obſcurité, contradictions ſur la cauſe de mon être & ſur la régle de mes devoirs.

Comment peut-on être ſceptique par ſyſtême & de bonne-foi? je ne ſaurois le comprendre. Ces Philoſophes, ou n'exiſtent pas, ou ſont les

plus malheureux des hommes. Le doute ſur les choſes qu'il nous importe de connoître, eſt un état trop violent pour l'eſprit humain ; il n'y réſiſte pas long-tems, il ſe décide malgré lui de maniere ou d'autre, & il aime mieux ſe tromper que ne rien croire.

Ce qui redoubloit mon embarras, étoit qu'étant né dans une Égliſe qui décide tout, qui ne permet aucun doute, un ſeul point rejetté me faiſoit rejetter tout le reſte, & que l'impoſſibilité d'admettre tant de déciſions abſurdes, me détachoit auſſi de celles qui ne l'étoient pas. En me diſant ; croyez tout, on m'empêchoit de rien croire, & je ne ſavois plus où m'arrêter.

Je conſultai les Philoſophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverſes opinions ; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur ſcepticiſme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, ſe moquant

les uns des autres ; & ce point, commun à tous, me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Triomphans quand ils attaquent, ils sont sans vigueur en se défendant. Si vous pesez les raisons, ils n'en ont que pour détruire ; si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne ; ils ne s'accordent que pour disputer : les écouter n'étoit pas le moyen de sortir de mon incertitude.

Je conçus que l'insuffisance de l'esprit humain est la premiere cause de cette prodigieuse diversité de sentimens, & que l'orgueil est la seconde. Nous n'avons point les mesures de cette machine immense, nous n'en pouvons calculer les rapports ; nous n'en connoissons ni les premieres loix, ni la cause finale ; nous nous ignorons nous-mêmes ; nous ne connoissons ni notre nature, ni notre principe actif ; à peine savons-nous si l'homme est un

être ſimple ou compoſé ; des miſteres impénétrables nous environnent de toutes parts ; ils ſont au-deſſus de la région ſenſible ; pour les percer nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. Chacun ſe fraye, à travers ce monde imaginaire, une route qu'il croit la bonne ; nul ne peut ſavoir ſi la ſienne mene au but. Cependant nous voulons tout pénétrer, tout connoître. La ſeule choſe que nous ne ſavons point, eſt d'ignorer ce que nous ne pouvons ſavoir. Nous aimons mieux nous déterminer au hazard, & croire ce qui n'eſt pas, que d'avouer qu'aucun de nous ne peut voir ce qui eſt. Petite partie d'un grand tout dont les bornes nous échappent, & que ſon auteur livre à nos folles diſputes, nous ſommes aſſez vains pour vouloir décider ce qu'eſt ce tout en lui-même, & ce que nous ſommes par rapport à lui.

Quand les Philoſophes ſeroient en état de découvrir la verité, qui d'entre eux prendroit interêt à elle? Chacun ſait bien que ſon ſyſtême n'eſt pas mieux fondé que les autres; mais il le ſoutient parce qu'il eſt à lui. Il n'y en a pas un ſeul, qui, venant à connoître le vrai & le faux, ne préferât le menſonge qu'il a trouvé à la verité découverte par un autre. Où eſt le Philoſophe, qui, pour ſa gloire, ne tromperoit pas volontiers le genre humain? Où eſt celui, qui, dans le ſecret de ſon cœur, ſe propoſe un autre objet que de ſe diſtinguer? Pourvu qu'il s'éleve au-deſſus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ſes concurrens, que demande-t-il de plus? L'eſſenciel eſt de penſer autrement que les autres. Chez les croyans il eſt athée, chez les athées il ſeroit croyant.

Le premier fruit que je tirai de ces réflexions, fut d'apprendre à borner

mes recherches à ce qui m'intereſſoit immédiatement ; à me repoſer dans une profonde ignorance ſur tout le reſte, & à ne m'inquiéter, juſqu'au doute, que des choſes qu'il m'importoit de ſavoir.

Je compris encore que, loin de me délivrer de mes doutes inutiles, les Philoſophes ne faiſoient que multiplier ceux qui me tourmentoient, & n'en réſoudroient aucun. Je pris donc un autre guide, & je me dis ; conſultons la lumiere interieure, elle m'égarera moins qu'ils ne m'égarent, ou, du moins, mon erreur ſera la mienne, & je me dépraverai moins en ſuivant mes propres illuſions, qu'en me livrant à leurs menſonges.

Alors repaſſant dans mon eſprit les diverſes opinions qui m'avoient tour-à-tour entraîné depuis ma naiſſance, je vis que, bien qu'aucune d'elles ne fût aſſez évidente pour

produire immédiatement la conviction, elles avoient divers dégrés de vraiſemblance, & que l'aſſentiment interieur s'y prêtoit ou s'y refuſoit à differentes meſures. Sur cette premiere obſervation, comparant entre elles toutes ces differentes idées dans le ſilence des préjugés, je trouvai que la premiere, & la plus commune, étoit auſſi la plus ſimple & la plus raiſonnable; & qu'il ne lui manquoit, pour réunir tous les ſuffrages, que d'avoir été propoſée la derniere. Imaginez tous vos Philoſophes Anciens & Modernes, ayant d'abord épuiſé leurs bizarres ſyſtêmes de forces, de chances, de fatalité, de néceſſité, d'atomes, de monde animé, de matiere vivante, de materialiſme de toute eſpece; & après eux tous l'illuſtre Clarke, éclairant le monde, annonçant enfin l'Etre des Etres & le diſpenſateur des choſes. Avec quelle univerſelle admiration, avec

avec quel applaudiſſement unanime n'eût point été reçu ce nouveau ſyſtême ſi grand, ſi conſolant, ſi ſublime, ſi propre à élever l'ame, à donner une baſe à la vertu, & en même tems ſi frappant, ſi lumineux, ſi ſimple, &, ce me ſemble, offrant moins de choſes incompréhenſibles à l'eſprit humain, qu'il n'en trouve d'abſurdes en tout autre ſyſtême! Je me diſois; les objections inſolubles ſont communes à tous, parce que l'eſprit de l'homme eſt trop borné pour les réſoudre, elles ne prouvent donc contre aucun par préference; mais quelle difference entre les preuves directes! Celui-là ſeul qui explique tout ne doit-il pas être préferé, quand il n'a pas plus de difficulté que les autres?

Portant donc en moi l'amour de la verité pour toute philoſophie, & pour toute méthode une régle facile & ſimple, qui me diſpenſe de la vaine ſubtilité des argumens, je reprens, ſur cette

régle, l'examen des connoiſſances qui m'intereſſent, réſolu d'admettre pour évidentes toutes celles auxquelles, dans la ſincerité de mon cœur, je ne pourrai refuſer mon conſentement ; pour vraies, toutes celles qui me paroîtront avoir une liaiſon néceſſaire avec ces premieres, & de laiſſer toutes les autres dans l'incertitude, ſans les rejetter ni les admettre, & ſans me tourmenter à les éclaircir, quand elles ne menent à rien d'utile pour la pratique.

Mais qui ſuis-je ? Quel droit ai-je de juger les choſes, & qu'eſt-ce qui détermine mes jugemens ? S'ils ſont entraînés, forcés par les impreſſions que je reçois, je me fatigue en vain à ces recherches, elles ne ſe feront point, ou ſe feront d'elles-mêmes, ſans que je me mêle de les diriger. Il faut donc tourner d'abord mes regards ſur moi pour connoître l'inſtrument dont je

veux me ſervir, & juſqu'à quel point je puis me fier à ſon uſage.

J'exiſte, & j'ai des ſens par leſquels je ſuis affecté. Voilà la premiere verité qui me frappe, & à laquelle je ſuis forcé d'acquieſcer. Ai-je un ſentiment propre de mon exiſtence, ou ne la ſens-je que par mes ſenſations ? Voilà mon premier doute, qu'il m'eſt, quant à préſent, impoſſible de réſoudre. Car étant continuellement affecté de ſenſations, ou immédiatement, ou par la mémoire, comment puis-je ſavoir ſi le ſentiment du *moi* eſt quelque choſe hors de ces mêmes ſenſations, & s'il peut être indépendant d'elles ?

Mes ſenſations ſe paſſent en moi, puiſqu'elles me font ſentir mon exiſtence ; mais leur cauſe m'eſt étrangere, puiſqu'elles m'affectent malgré que j'en aye, & qu'il ne dépend de moi ni de les produire, ni de les anéantir. Je conçois donc clairement que

ma ſenſation qui eſt moi, & ſa cauſe ou ſon objet qui eſt hors de moi, ne ſont pas la même choſe.

Ainſi non-ſeulement j'exiſte, mais il exiſte d'autres êtres, ſavoir les objets de mes ſenſations; & quand ces objets ne ſeroient que des idées, toujours eſt-il vrai que ces idées ne ſont pas moi.

Or, tout ce que je ſens hors de moi & qui agit ſur mes ſens, je l'appelle matiere; & toutes les portions de matiere que je conçois réunies en êtres individuels, je les appelle des corps. Ainſi toutes les diſputes des idéaliſtes & des materialiſtes ne ſignifient rien pour moi: leurs diſtinctions ſur l'apparence & la réalité des corps ſont des chimeres.

Me voici déjà tout auſſi ſûr de l'exiſtence de l'Univers que de la mienne. Enſuite je réfléchis ſur les objets de mes ſenſations; & trouvant en moi la faculté de les comparer, je me ſens

doué d'une force active que je ne savois pas avoir auparavant.

Appercevoir c'est sentir, comparer c'est juger : juger & sentir ne sont pas la même chose. Par la sensation, les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la Nature ; par la comparaison, je les remue, je les transporte, pour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur difference ou sur leur similitude, & généralement sur tous leurs rapports. Selon moi la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent, est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain, dans l'être purement sensitif, cette force intelligente qui superpose & puis qui prononce ; je ne la saurois voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément, ou même il sentira l'objet total formé des deux ; mais n'ayant aucune force pour les replier l'un sur l'autre, il ne les com-

parera jamais, il ne les jugera point.

Voir deux objets à la fois ce n'eſt pas voir leurs rapports, ni juger de leurs differences; appercevoir pluſieurs objets les uns hors des autres n'eſt pas les nombrer. Je puis avoir au même inſtant l'idée d'un grand bâton & d'un petit bâton ſans les comparer, ſans juger que l'un eſt plus petit que l'autre, comme je puis voir à la fois ma main entiere ſans faire le compte de mes doigts *. Ces idées comparatives, *plus grand*, *plus petit*, de même que les idées numeriques d'*un*, de *deux*, &c. ne ſont certainement pas des ſenſations, quoique mon eſprit ne les produiſe qu'à l'occaſion de mes ſenſations.

On nous dit que l'être ſenſitif diſ-

* Les relations de M. de la Condamine nous parlent d'un peuple qui ne ſavoit compter que juſqu'à trois. Cependant les hommes qui compoſoient ce peuple ayant des mains, avoient ſouvent apperçu leurs doigts, ſans ſavoir compter juſqu'à cinq.

tingue les ſenſations les unes des autres par les differences qu'ont entre elles ces mêmes ſenſations : ceci demande explication. Quand les ſenſations ſont differentes, l'être ſenſitif les diſtingue par leurs differences : quand elles ſont ſemblables, il les diſtingue parce qu'il ſent les unes hors des autres. Autrement, comment, dans une ſenſation ſimultanée, diſtingueroit-il deux objets égaux ? Il faudroit néceſſairement qu'il confondît ces deux objets & les prît pour le même, ſur-tout dans un ſyſtême où l'on prétend que les ſenſations repréſentatives de l'étendue ne ſont point étendues.

Quand les deux ſenſations à comparer ſont apperçues, leur impreſſion eſt faite, chaque objet eſt ſenti, les deux ſont ſentis; mais leur rapport n'eſt pas ſenti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'étoit qu'une ſenſation, & me venoit uniquement de l'objet, mes ju-

gemens ne me tromperoient jamais, puiſqu'il n'eſt jamais faux que je ſente ce que je ſens.

Pourquoi donc eſt-ce que je me trompe ſur le rapport de ces deux bâtons, ſur-tout s'ils ne ſont pas paralleles? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton eſt le tiers du grand, tandis qu'il n'en eſt que le quart? Pourquoi l'image, qui eſt la ſenſation, n'eſt-elle pas conforme à ſon modele, qui eſt l'objet? C'eſt que je ſuis actif quand je juge, que l'operation qui compare eſt fautive, & que mon entendement qui juge les rapports, mêle ſes erreurs à la verité des ſenſations qui ne montrent que les objets.

Ajoutez à cela une réflexion qui vous frappera, je m'aſſure, quand vous y aurez penſé; c'eſt que ſi nous étions purement paſſifs dans l'uſage de nos ſens, il n'y auroit entre eux aucune communication; il nous

ſeroit impoſſible de connoître que le corps que nous touchons & l'objet que nous voyons ſont le même. Ou nous ne ſentirions jamais rien hors de nous, ou il y auroit pour nous cinq ſubſtances ſenſibles, dont nous n'aurions nul moyen d'appercevoir l'identité.

Qu'on donne tel ou tel nom à cette force de mon eſprit qui rapproche & compare mes ſenſations; qu'on l'appelle attention, méditation, réflexion, ou comme on voudra ; toujours eſt-il vrai qu'elle eſt en moi & non dans les choſes, que c'eſt moi ſeul qui la produis, quoique je ne la produiſe qu'à l'occaſion de l'impreſſion que font ſur moi les objets. Sans être maître de ſentir ou de ne pas ſentir, je le ſuis d'examiner plus ou moins ce que je ſens.

Je ne ſuis donc pas ſimplement un être ſenſitif & paſſif, mais un être actif & intelligent, & quoi qu'en diſe la philoſophie, j'oſerai prétendre à l'hon-

neur de penſer. Je ſais ſeulement que la verité eſt dans les choſes & non pas dans mon eſprit qui les juge, & que moins je mets du mien dans les jugemens que j'en porte, plus je ſuis ſûr d'approcher de la verité : ainſi ma régle de me livrer au ſentiment plus qu'à la raiſon, eſt confirmée par la raiſon même.

M'étant, pour ainſi dire, aſſûré de moi-même, je commence à regarder hors de moi, & je me conſidere avec une ſorte de frémiſſement, jetté, perdu dans ce vaſte univers, & comme noyé dans l'immenſité des êtres, ſans rien ſavoir de ce qu'ils ſont, ni entre eux, ni par rapport à moi. Je les étudie, je les obſerve, & le premier objet qui ſe préſente à moi pour les comparer, c'eſt moi-même.

Tout ce que j'apperçois par les ſens eſt matiere, & je déduis toutes les propriétés eſſencielles de la matiere des qualités ſenſibles qui me la font apper-

cevoir, & qui en ſont inſéparables. Je la vois tantôt en mouvement & tantôt en repos *, d'où j'infere que, ni le repos, ni le mouvement ne lui ſont eſſenciels; mais le mouvement étant une action, eſt l'effet d'une cauſe dont le repos n'eſt que l'abſence. Quand donc rien n'agit ſur la matiere, elle ne ſe meut point; & par cela même qu'elle eſt indifferente au repos & au mouvement, ſon état naturel eſt d'être en repos.

J'apperçois dans les corps deux ſortes de mouvement, ſavoir; mouvement communiqué, & mouvement ſpontané ou volontaire. Dans le premier, la cauſe motrice eſt étrangere au corps

* Ce repos n'eſt, ſi l'on veut, que relatif; mais puiſque nous obſervons du plus & du moins dans le mouvement, nous concevons très-clairement un des deux termes extrêmes qui eſt le repos, & nous le concevons ſi bien que nous ſommes enclins même à prendre pour abſolu le repos qui n'eſt que relatif. Or il n'eſt pas vrai que le mouvement ſoit de l'eſſence de la matiere, ſi elle peut être conçue en repos.

mû ; & dans le ſecond elle eſt en lui-même. Je ne conclurai pas de-là que le mouvement d'une montre, par exemple, eſt ſpontané ; car ſi rien d'étranger au reſſort n'agiſſoit ſur lui, il ne tendroit point à ſe redreſſer, & ne tireroit pas la chaîne. Par la même raiſon je n'accorderai point, non plus, la ſpontanéité aux fluides, ni au feu même qui fait leur fluidité *.

Vous me demanderez ſi les mouvemens des animaux ſont ſpontanés ; je vous dirai que je n'en ſais rien, mais que l'analogie eſt pour l'affirmative. Vous me demanderez encore comment je ſais donc qu'il y a des mouvemens ſpontanés ; je vous dirai que je le ſais parce que je le ſens. Je veux mouvoir mon bras & je le meus, ſans que ce mouve-

* Les Chimiſtes regardent le Flogiſtique ou l'élément du feu comme épars, immobile, & ſtagnant dans les mixtes dont il fait partie, juſqu'à ce que des cauſes étrangeres le dégagent, le réuniſſent, le mettent en mouvement & le changent en feu.

ment ait d'autre cauſe immédiate que ma volonté. C'eſt en vain qu'on voûdroit raiſonner pour détruire en moi ce ſentiment, il eſt plus fort que toute évidence ; autant vaudroit me prouver que je n'exiſte pas.

S'il n'y avoit aucune ſpontanéité dans les actions des hommes, ni dans rien de ce qui ſe fait ſur la terre, on n'en ſeroit que plus embarraſſé à imaginer la premiere cauſe de tout mouvement. Pour moi, je me ſens tellement perſuadé que l'état naturel de la matiere eſt d'être en repos, & qu'elle n'a par elle-même aucune force pour agir, qu'en voyant un corps en mouvement je juge auſſi-tôt, ou que c'eſt un corps animé, ou que ce mouvement lui a été communiqué. Mon eſprit refuſe tout acquieſcement à l'idée de la matiere non organiſée, ſe mouvant d'elle-même, ou produiſant quelque action.

Cependant cet univers viſible eſt

matiere ; matiere éparſe & morte *, qui n'a rien dans ſon tout de l'union, de l'organiſation, du ſentiment commun des parties d'un corps animé ; puiſqu'il eſt certain que nous qui ſommes parties ne nous ſentons nullement dans le tout. Ce même univers eſt en mouvement, & dans ſes mouvemens réglés, uniformes, aſſujettis à des loix conſtantes, il n'a rien de cette liberté qui paroît dans les mouvemens ſpontanés de l'homme & des animaux. Le monde n'eſt donc pas un grand animal qui ſe meuve de lui-même ; il y a donc de ſes mouvemens quelque cauſe étrangere à lui, laquelle je n'apperçois pas ; mais la perſuaſion interieure me rend cette cauſe tellement ſenſible, que je

* J'ai fait tous mes efforts pour concevoir une molécule vivante, ſans pouvoir en venir à bout. L'idée de la matiere, ſentant ſans avoir des ſens, me paroît inintelligible & contradictoire ? Pour adopter ou rejetter cette idée il faudroit commencer par la comprendre, & j'avoue que je n'ai pas ce bonheur-là.

ne puis voir rouler le ſoleil ſans imaginer une force qui le pouſſe, ou que ſi la terre tourne, je crois ſentir une main qui la fait tourner.

S'il faut admettre des loix génerales dont je n'apperçois point les rapports eſſenciels avec la matiere, de quoi ſerai-je avancé? Ces loix n'étant point des êtres réels, des ſubſtances, ont donc quelqu'autre fondement qui m'eſt inconnu. L'experience & l'obſervation nous ont fait connoître les loix du mouvement, ces loix déterminent les effets ſans montrer les cauſes; elles ne ſuffiſent point pour expliquer le ſyſtême du monde & la marche de l'univers. Deſcartes avec des dés formoit le ciel & la terre, mais il ne put donner le premier branle à ces dés, ni mettre en jeu ſa force centrifuge qu'à l'aide d'un mouvement de rotation. Newton a trouvé la loi de l'attraction; mais l'attraction ſeule ré-

duiroit bientôt l'univers en une maſſe immobile ; à cette loi, il a fallu joindre une force projectile pour faire décrire des courbes aux corps céleſtes. Que Deſcartes nous diſe quelle loi phyſique a fait tourner ſes tourbillons ; que Newton nous montre la main qui lança les planetes ſur la tangente de leurs orbites.

Les premieres cauſes du mouvement ne ſont point dans la matiere ; elle reçoit le mouvement & le communique, mais elle ne le produit pas. Plus j'obſerve l'action & réaction des forces de la Nature agiſſant les unes ſur les autres, plus je trouve que d'effets en effets, il faut toujours remonter à quelque volonté pour premiere cauſe, car ſuppoſer un progrès de cauſes à l'infini, c'eſt n'en point ſuppoſer du tout. En un mot, tout mouvement qui n'eſt pas produit par un autre, ne peut venir que d'un acte ſpontané, volontaire ;

volontaire ; les corps inanimés n'agiſſent que par le mouvement, & il n'y a point de veritable action ſans volonté. Voilà mon premier principe. Je crois donc qu'une volonté meut l'Univers & anime la Nature. Voilà mon premier dogme, ou mon premier article de foi.

Comment une volonté produit-elle une action phyſique & corporelle ? Je n'en ſais rien, mais j'éprouve en moi qu'elle la produit. Je veux agir, & j'agis; je veux mouvoir mon corps, & mon corps ſe meut ; mais qu'un corps inanimé & en repos vienne à ſe mouvoir de lui-même ou produiſe le mouvement, cela eſt incompréhenſible & ſans exemple. La volonté m'eſt connue par ſes actes, non par ſa nature. Je connois cette volonté comme cauſe motrice, mais concevoir la matiere productrice du mouvement, c'eſt clairement concevoir un effet ſans cauſe,

c'eſt ne concevoir abſolument rien.

Il ne m'eſt pas plus poſſible de concevoir comment ma volonté meut mon corps, que comment mes ſenſations affectent mon ame. Je ne ſais pas même pourquoi l'un de ces miſteres a paru plus expliquable que l'autre. Quant à moi, ſoit quand je ſuis paſſif, ſoit quand je ſuis actif, le moyen d'union des deux ſubſtances me paroît abſolument incompréhenſible. Il eſt bien étrange qu'on parte de cette incompréhenſibilité même pour confondre les deux ſubſtances, comme ſi des operations de natures ſi differentes s'expliquoient mieux dans un ſeul ſujet que dans deux.

Le dogme que je viens d'établir eſt obſcur, il eſt vrai, mais enfin il offre un ſens, & il n'a rien qui répugne à la raiſon, ni à l'obſervation; en peut-on dire autant du materialiſme? N'eſt-il pas clair que ſi le mouvement étoit

eſſenciel à la matiere, il en ſeroit inſéparable, il y ſeroit toujours en même degré, toujours le même dans chaque portion de matiere, il ſeroit incommunicable, il ne pourroit augmenter ni diminuer, & l'on ne pourroit pas même concevoir la matiere en repos. Quand on me dit que le mouvement ne lui eſt pas eſſenciel, mais néceſſaire, on veut me donner le change par des mots qui ſeroient plus aiſés à réfuter, s'ils avoient un peu plus de ſens. Car, ou le mouvement de la matiere lui vient d'elle-même & alors il lui eſt eſſenciel, ou s'il lui vient d'une cauſe étrangere, il n'eſt néceſſaire à la matiere qu'autant que la cauſe motrice agit ſur elle : nous rentrons dans la premiere difficulté.

Les idées génerales & abſtraites ſont la ſource des plus grandes erreurs des hommes ; jamais le jargon de la métaphyſique n'a fait découvrir une

ſeule verité, & il a rempli la philoſophie d'abſurdités dont on a honte, ſitôt qu'on les dépouille de leurs grands mots. Dites-moi, mon ami, ſi, quand on vous parle d'une force aveugle répandue dans toute la Nature, on porte quelque veritable idée à votre eſprit? On croit dire quelque choſe par ces mots vagues de force univerſelle, de mouvement néceſſaire, & l'on ne dit rien du tout. L'idée du mouvement n'eſt autre choſe que l'idée du tranſport d'un lieu à un autre, il n'y a point de mouvement ſans quelque direction; car un être individuel ne ſauroit ſe mouvoir à la fois dans tous les ſens. Dans quel ſens donc la matiere ſe meut-elle néceſſairement? Toute la matiere en corps a-t-elle un mouvement uniforme, ou chaque atome a-t-il ſon mouvement propre? Selon la premiere idée, l'Univers entier doit former une maſſe ſolide & indiviſible;

ſelon la ſeconde, il ne doit former qu'un fluide épars & incoherent, ſans qu'il ſoit jamais poſſible que deux atomes ſe réuniſſent. Sur quelle direction ſe fera ce mouvement commun de toute la matiere? Sera-ce en droite ligne, en haut, en bas, à droite ou à gauche? Si chaque molécule de matiere a ſa direction particuliere, quelles ſeront les cauſes de toutes ces directions & de toutes ces differences? Si chaque atome ou molécule de matiere ne faiſoit que tourner ſur ſon propre centre, jamais rien ne ſortiroit de ſa place, & il n'y auroit point de mouvement communiqué; encore même faudroit-il que ce mouvement circulaire fût déterminé dans quelque ſens. Donner à la matiere le mouvement par abſtraction, c'eſt dire des mots qui ne ſignifient rien; & lui donner un mouvement déterminé, c'eſt ſuppoſer une cauſe qui le détermine. Plus je

multiplie les forces particulieres, plus j'ai de nouvelles cauſes à expliquer, ſans jamais trouver aucun agent commun qui les dirige. Loin de pouvoir imaginer aucun ordre dans le concours fortuit des élémens, je n'en puis pas même imaginer le combat, & le cahos de l'Univers m'eſt plus inconcevable que ſon harmonie. Je comprends que le méchaniſme du monde peut n'être pas intelligible à l'eſprit humain; mais ſi-tôt qu'un homme ſe mêle de l'expliquer, il doit dire des choſes que les hommes entendent.

Si la matiere mue me montre une volonté, la matiere mue ſelon de certaines loix me montre une intelligence: c'eſt mon ſecond article de foi. Agir, comparer, choiſir, ſont des operations d'un être actif & penſant: donc cet être exiſte. Où le voyez-vous exiſter, m'allez-vous dire? Non-ſeulement dans les Cieux qui roulent, dans

l'aſtre qui nous éclaire; non-ſeulement dans moi même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiſeau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que pour juger de cet ordre il me ſuffit de comparer les parties entr'elles, d'étudier leur concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers exiſte; mais je ne laiſſe pas de voir comment il eſt modifié; je ne laiſſe pas d'appercevoir l'intime correſpondance par laquelle les êtres qui le compoſent ſe prêtent un ſecours mutuel. Je ſuis comme un homme qui verroit, pour la premiere fois, une montre ouverte, & qui ne laiſſeroit pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'uſage de la machine & qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne ſais, diroit-il, à quoi le tout eſt bon;

mais je vois que chaque piece eſt faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de ſon ouvrage, & je ſuis bien ſûr que tous ces rouages ne marchent ainſi de concert, que pour une fin commune qu'il m'eſt impoſſible d'appercevoir.

Comparons les fins particulieres, les moyens, les rapports ordonnés de toute eſpece, puis écoutons le ſentiment interieur; quel eſprit ſain peut ſe refuſer à ſon témoignage; à quels yeux non prévenus l'ordre ſenſible de l'Univers n'annonce-t-il pas une ſuprême intelligence, & que de ſophiſmes ne faut-il point entaſſer pour méconnoître l'harmonie des êtres, & l'admirable concours de chaque piece pour la conſervation des autres? Qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaiſons & de chances; que vous ſert de me réduire au ſilence, ſi vous ne pouvez m'amener à la perſuaſion, &

comment m'ôterez-vous le ſentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi ? Si les corps organiſés ſe ſont combinés fortuitement de mille manieres avant de prendre des formes conſtantes, s'il s'eſt formé d'abord des eſtomacs ſans bouches, des pieds ſans têtes, des mains ſans bras, des organes imparfaits de toute eſpece qui ſont peris faute de pouvoir ſe conſerver, pourquoi nul de ces informes eſſais ne frappe-t-il plus nos regards; pourquoi la Nature s'eſt-elle enfin preſcrit des loix auſquelles elle n'étoit pas d'abord aſſujettie ? Je ne dois point être ſurpris qu'une choſe arrive lorſqu'elle eſt poſſible, & que la difficulté de l'événement eſt compenſée par la quantité des jets, j'en conviens. Cependant ſi l'on me venoit dire que des caracteres d'imprimerie, projettés au hazard, ont donné l'Énéide toute arrangée, je ne daignerois pas faire un

pas pour aller verifier le menſonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets; mais de ces jets-là combien faut-il que j'en ſuppoſe pour rendre la combinaiſon vraiſemblable? Pour moi, qui n'en vois qu'un ſeul, j'ai l'infini à parier contre un, que ſon produit n'eſt point l'effet du hazard. Ajoutez que des combinaiſons & des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les élémens combinés, que l'organiſation & la vie ne réſulteront point d'un jet d'atomes, & qu'un Chymiſte combinant des mixtes, ne les fera point ſentir & penſer dans ſon creuſet *.

J'ai lu Nieuventit avec ſurpriſe, & preſque avec ſcandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la Nature, qui mon-

* Croiroit-on, ſi l'on n'en avoit la preuve, que l'extravagance humaine pût être portée à ce point? *Amatus Luſitanus* aſſuroit avoir vu un petit homme long d'un pouce enfermé dans un verre, que *Julius*

trent la sageſſe de ſon Auteur ? Son Livre ſeroit auſſi gros que le monde, qu'il n'auroit pas épuiſé ſon ſujet ; & ſi-tôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui eſt l'harmonie & l'accord du tout. La ſeule géneration des corps vivans & organiſés eſt l'abyme de l'eſprit humain ; la barriere inſurmontable que la Nature a miſe entre les diverſes eſpeces afin qu'elles ne ſe confondiſſent pas, montre ſes intentions avec la derniere évidence. Elle ne s'eſt pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des meſures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Camillus, comme un autre Prométhée, avoit fait par la ſcience Alchimique. Paracelſe, *de naturâ rerum*, enſeigne la façon de produire ces petits hommes, & ſoutient que les Pygmées, les Faunes, les Satyres & les Nymphes ont été engendrés par la chymie. En effet je ne vois pas trop qu'il reſte déſormais autre choſe à faire pour établir la poſſibilité de ces faits, ſi ce n'eſt d'avancer que la matiere organique réſiſte à l'ardeur du feu, & que ſes molécules peuvent ſe conſerver en vie dans un fourneau de réverbere.

Il n'y a pas un être dans l'Univers qu'on ne puiſſe, à quelque égard, regarder comme le centre commun de tous les autres, autour duquel ils ſont tous ordonnés, en ſorte qu'ils ſont tous réciproquement fins & moyens les uns relativement aux autres. L'eſprit ſe confond & ſe perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'eſt confondu ni perdu dans la foule. Que d'abſurdes ſuppoſitions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle méchaniſme de la matiere mue fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui ſe manifeſte dans les rapports de toutes les parties de ce grand tout, ont beau couvrir leurs galimathias d'abſtractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblêmatiques; quoiqu'ils faſſent, il m'eſt impoſſible de concevoir un ſyſtême d'êtres ſi conſtamment ordonnés, que je ne conçoive une intelligence qui l'ordonne. Il

ne dépend pas de moi de croire que la matiere paſſive & morte a pu produire des êtres vivans & ſentans, qu'une fatalité aveugle a pu produire des être intelligens, que ce qui ne penſe point a pu produire des êtres qui penſent.

Je crois donc que le monde eſt gouverné par une volonté puiſſante & ſage; je le vois, ou plutôt je le ſens, & cela m'importe à ſavoir : mais ce même monde eſt-il éternel ou créé ? Y a-t-il un principe unique des choſes? Y en a-t-il deux ou pluſieurs, & quelle eſt leur nature? Je n'en ſais rien; & que m'importe? A meſure que ces connoiſſances me deviendront intereſſantes, je m'efforcerai de les acquérir; juſques-là je renonce à des queſtions oiſeuſes qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui ſont inutiles à ma conduite & ſuperieures à ma raiſon.

Souvenez-vous toujours que je n'enſeigne point mon ſentiment, je l'ex-

poſe. Que la matiere ſoit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe paſſif ou qu'il n'y en ait point, toujours eſt-il certain que le tout eſt un, & annonce une intelligence unique; car je ne vois rien qui ne ſoit ordonné dans le même ſyſtême, & qui ne concoure à la même fin, ſavoir la conſervation du tout dans l'ordre établi. Cet Etre qui veut & qui peut, cet Etre actif par lui-même; cet Etre, enfin, quel qu'il ſoit, qui meut l'Univers & ordonne toutes choſes, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence, de puiſſance, de volonté que j'ai raſſemblées, & celle de bonté qui en eſt une ſuite néceſſaire; mais je n'en connois pas mieux l'Etre auquel je l'ai donné; il ſe dérobe également à mes ſens & à mon entendement; plus j'y penſe, plus je me confonds: je ſais très-certainement qu'il exiſte, & qu'il exiſte par lui-même; je ſais que mon

exiſtence eſt ſubordonnée à la ſienne, & que toutes les choſes qui me ſont connues ſont abſolument dans le même cas. J'apperçois Dieu par-tout dans ſes œuvres, je le ſens en moi, je le vois tout autour de moi ; mais ſi-tôt que je veux le contempler en lui-même, ſi-tôt que je veux chercher où il eſt, ce qu'il eſt, quelle eſt ſa ſubſtance, il m'échappe, & mon eſprit troublé n'apperçoit plus rien.

Pénétré de mon inſuffiſance, je ne raiſonnerai jamais ſur la nature de Dieu, que je n'y ſois forcé par le ſentiment de ſes rapports avec moi. Ces raiſonnemens ſont toujours téméraires ; un homme ſage ne doit s'y livrer qu'en tremblant, & ſûr qu'il n'eſt pas fait pour les approfondir : car ce qu'il y a de plus injurieux à la Divinité n'eſt pas de n'y point penſer, mais d'en mal penſer.

Après avoir découvert ceux de ſes attributs par leſquels je connois ſon

exiſtence, je reviens à moi, & je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choſes qu'elle gouverne, & que je puis examiner. Je me trouve inconteſtablement au premier par mon eſpece; car par ma volonté & par les inſtrumens qui ſont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir ſur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plaît à leur action, qu'aucun d'eux n'en a pour agir ſur moi malgré moi par la ſeule impulſion phyſique, &, par mon intelligence, je ſuis le ſeul qui ait inſpection ſur le tout. Quel être ici bas, hors l'homme, fait obſerver tous les autres, meſurer, calculer, prévoir leurs mouvemens, leurs effets, & joindre, pour ainſi dire, le ſentiment de l'exiſtence commune à celui de ſon exiſtence individuelle? Qu'y a-t-il de ſi ridicule à penſer que tout eſt fait pour moi, ſi je ſuis

le

le ſeul qui ſache tout rapporter à lui ?

Il eſt donc vrai que l'homme eſt le Roi de la terre qu'il habite ; car non-ſeulement il dompte tous les animaux, non-ſeulement il diſpoſe des élémens par ſon induſtrie ; mais lui ſeul ſur la terre en ſait diſpoſer, & il s'approprie encore, par la contemplation, les aſtres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal ſur la terre qui ſache faire uſage du feu, & qui ſache admirer le ſoleil. Quoi ! je puis obſerver, connoître les êtres & leurs rapports ; je puis ſentir ce que c'eſt qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'Univers, m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien, le faire, & je me comparerois aux bêtes ? Ame abjecte, c'eſt ta triſte philoſophie qui te rend ſemblable à elles ! ou plutôt tu veux en vain t'avilir ; ton génie dépoſe contre tes principes, ton cœur bienfaiſant dément

ta doctrine, & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de système à soutenir, moi, homme simple & vrai que la fureur d'aucun parti n'entraîne, & qui n'aspire point à l'honneur d'être chef de secte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espece; & si j'avois à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrois-je choisir de plus que d'être homme?

Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'est point de mon choix, & il n'étoit pas dû au mérite d'un être qui n'existoit pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, & sans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnoissance & de

bénédiction pour l'Auteur de mon eſpece, & de ce ſentiment mon premier hommage à la Divinité bienfaiſante. J'adore la puiſſance ſuprême, & je m'attendris ſur ſes bienfaits. Je n'ai pas beſoin qu'on m'enſeigne ce culte, il m'eſt dicté par la Nature elle-même. N'eſt-ce pas une conſéquence naturelle de l'amour de ſoi, d'honorer ce qui nous protége, & d'aimer ce qui nous veut du bien?

Mais quand pour connoître enſuite ma place individuelle dans mon eſpece, j'en conſidere les divers rangs, & les hommes qui les rempliſſent, que deviens-je? Quel ſpectacle! Où eſt l'ordre que j'avois obſervé? Le tableau de la Nature ne m'offroit qu'harmonie & proportions, celui du genre humain ne m'offre que confuſion, déſordre! Le concert regne entre les élemens, & les hommes ſont dans le cahos! Les animaux ſont heureux, leur roi ſeul

eſt miſerable ! O ! ſageſſe, où ſont tes loix ? ô ! Providence, eſt-ce ainſi que tu régis le monde ? Etre bienfaiſant qu'eſt devenu ton pouvoir ? Je vois le mal ſur la terre.

Croiriez-vous, mon bon ami, que de ces triſtes réflexions, & de ces contradictions apparentes ſe formerent dans mon eſprit les ſublimes idées de l'ame, qui n'avoient point juſques-là réſulté de mes recherches ? En méditant ſur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes diſtincts, dont l'un l'élevoit à l'étude des verités éternelles, à l'amour de la juſtice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du ſage, & dont l'autre le ramenoit baſſement en lui-même, l'aſſerviſſoit à l'empire des ſens, aux paſſions qui ſont leurs miniſtres, & contrarioit par elles tout ce que lui inſpiroit le ſentiment du

premier. En me ſentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me diſois : non, l'homme n'eſt point un ; je veux & je ne veux pas, je me ſens à la fois eſclave & libre ; je vois le bien, je l'aime, & je fais le mal : je ſuis actif quand j'écoute la raiſon, paſſif quand mes paſſions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je ſuccombe, eſt de ſentir que j'ai pu réſiſter.

Jeune homme, écoutez avec confiance, je ſerai toujours de bonne-foi. Si la conſcience eſt l'ouvrage des préjugés, j'ai tort, ſans doute, & il n'y a point de morale démontrée ; mais ſi ſe préferer à tout eſt un penchant naturel à l'homme, & ſi pourtant le premier ſentiment de la juſtice eſt inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être ſimple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une ſubſtance.

Vous remarquerez que par ce mot de ſubſtance, j'entends en général l'Etre doué de quelque qualité primitive, & abſtraction faite de toutes modifications particulieres ou ſecondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous ſont connues, peuvent ſe réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une ſubſtance; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverſes ſubſtances qu'on peut faire de pareilles excluſions. Vous réfléchirez ſur cela; pour moi je n'ai beſoin, quoiqu'en diſe Locke, de connoître la matiere que comme étendue & diviſible, pour être aſſuré qu'elle ne peut penſer; & quand un Philoſophe viendra me dire que les arbres ſentent, & que les rochers penſent *, il aura beau m'embarraſſer

* Il me ſemble que loin de dire que les rochers penſent, la philoſophie moderne a découvert au contraire que les hommes ne penſent point. Elle ne re-

dans ſes argumens ſubtils, je ne puis voir en lui qu'un ſophiſte de mauvaiſe foi, qui aime mieux donner le ſentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Suppoſons un ſourd qui nie l'exiſtence des ſons, parce qu'ils n'ont jamais frappé ſon oreille. Je mets ſous ſes yeux un inſtrument à corde, dont je fais ſonner l'uniſſon par un autre inſtrument caché : le ſourd voit frémir

---

connoît plus que des êtres ſenſitifs dans la Nature, & toute la difference qu'elle trouve entre un homme & une pierre, eſt que l'homme eſt un être ſenſitif qui a des ſenſations, & la pierre un être ſenſitif qui n'en a pas. Mais s'il eſt vrai que toute matiere ſente, où concevrai-je l'unité ſenſitive, ou le moi individuel? ſera-ce dans chaque molécule de matiere, ou dans des corps aggrégatifs? Placerai-je également cette unité dans les fluides & dans les ſolides, dans les mixtes & dans les élémens? Il n'y a, dit-on, que des individus dans la Nature, mais quels ſont ces individus? cette pierre eſt-elle un individu ou une aggrégation d'individus? eſt-elle un ſeul être ſenſitif, ou en contient-elle autant que de grains de ſable? ſi chaque atome élémentaire eſt un être ſenſitif, comment concevrai-je cette intime communication par laquelle l'un ſe ſent dans l'autre, en ſorte que leurs

la corde ; je lui dis, c'eſt le ſon qui fait cela. Point du tout, répond-il ; la cauſe du frémiſſement de la corde eſt en elle-même ; c'eſt une qualité commune à tous les corps de frémir ainſi : montrez-moi donc, reprends-je, ce frémiſſement dans les autres corps, ou du moins ſa cauſe dans cette corde ? Je ne puis, réplique le ſourd ; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par

---

deux *moi* ſe confondent en un ? L'attraction peut être une loi de la Nature dont le miſtere nous eſt inconnu ; mais nous concevons au moins que l'attraction, agiſſant ſelon les maſſes, n'a rien d'incompatible avec l'étendue & la diviſibilité. Concevez-vous la même choſe du ſentiment ? Les parties ſenſibles ſont étendues, mais l'etre ſenſitif eſt indiviſible & un ; il ne ſe partage pas, il eſt tout entier ou nul : l'être ſenſitif n'eſt donc pas un corps. Je ne ſais comment l'entendent nos materialiſtes, mais il me ſemble que les mêmes difficultés qui leur ont fait rejetter la penſée, leur devroient faire auſſi rejetter le ſentiment, & je ne vois pas pourquoi ayant fait le premier pas, ils ne feroient pas auſſi l'autre ; que leur en coûteroit-il de plus, & puiſqu'ils ſont sûrs qu'ils ne penſent pas, comment oſent-ils affirmer qu'ils ſentent ?

vos ſons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'eſt expliquer un fait obſcur, par une cauſe encore plus obſcure. Ou rendez-moi vos ſons ſenſibles, ou je dis qu'ils n'exiſtent pas.

Plus je réfléchis ſur la penſée & ſur la nature de l'eſprit humain, plus je trouve que le raiſonnement des matérialiſtes reſſemble à celui de ce ſourd. Ils ſont ſourds, en effet, à la voix interieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître: Une machine ne penſe point, il n'y a ni mouvement, ni figure qui produiſe la réflexion: quelque choſe en toi cherche à briſer les liens qui le compriment: l'eſpace n'eſt pas ta meſure, l'Univers entier n'eſt pas aſſez grand pour toi; tes ſentimens, tes deſirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te ſens enchaîné.

Nul être materiel n'eſt actif par lui-

même, & moi, je le ſuis. On a beau me diſputer cela, je le ſens, & ce ſentiment qui me parle eſt plus fort que la raiſon qui le combat. J'ai un corps ſur lequel les autres agiſſent & qui agit ſur eux; cette action réciproque n'eſt pas douteuſe; mais ma volonté eſt indépendante de mes ſens, je conſens ou je réſiſte, je ſuccombe ou je ſuis vainqueur, & je ſens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes paſſions. J'ai toujours la puiſſance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis ſelon l'impulſion des objets externes. Quand je me reproche cette foibleſſe, je n'écoute que ma volonté; je ſuis eſclave par mes vices, & libre par mes remords; le ſentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le ſentiment de la mienne, & l'entendement ne m'eſt pas mieux connu. Quand on me demande quelle eſt la cauſe qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle eſt la cauſe qui détermine mon jugement : car il eſt clair que ces deux cauſes n'en font qu'une, & ſi l'on comprend bien que l'homme eſt actif dans ſes jugemens, que ſon entendement n'eſt que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que ſa liberté n'eſt qu'un pouvoir ſemblable, ou dérivé de celui-là ; il choiſit le bon comme il a jugé le vrai ; s'il juge faux il choiſit mal. Quelle eſt donc la cauſe qui détermine ſa volonté ? C'eſt ſon jugement. Et quelle eſt la cauſe qui détermine ſon jugement ? C'eſt ſa faculté intelligente, c'eſt ſa puiſſance de juger ; la cauſe déterminante eſt en lui-même. Paſſé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne ſuis pas libre de ne

pas vouloir mon propre bien, je ne ſuis pas libre de vouloir mon mal ; mais ma liberté conſiſte en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'eſt convenable, ou que j'eſtime tel, ſans que rien d'étranger à moi me détermine. S'enſuit-il que je ne ſois pas mon maître, parce que je ne ſuis pas le maître d'être un autre que moi ?

Le principe de toute action eſt dans la volonté d'un être libre, on ne ſauroit remonter au-delà. Ce n'eſt pas le mot de liberté qui ne ſignifie rien, c'eſt celui de néceſſité. Suppoſer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'eſt vraiment ſuppoſer des effets ſans cauſe, c'eſt tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de premiere impulſion, ou toute premiere impulſion n'a nulle cauſe anterieure, & il n'y a point de veritable volonté ſans liberté. L'homme eſt donc libre dans ſes actions, &

comme tel animé d'une ſubſtance immaterielle ; c'eſt mon troiſiéme article de foi. De ces trois premiers vous déduirez aiſément tous les autres, ſans que je continue à les compter.

Si l'homme eſt actif & libre, il agit de lui-même ; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le ſyſtême ordonné de la Providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abuſant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire ; ſoit que de la part d'un être ſi foible ce mal ſoit nul à ſes yeux ; ſoit qu'elle ne pût l'empêcher ſans gêner ſa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant ſa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fit, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix, en uſant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ſes forces, que l'abus de la liberté

qu'elle lui laiſſe, ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe ſur lui, ſans rien changer au ſyſtême du monde, ſans empêcher que l'eſpece humaine elle-même ne ſe conſerve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'eſt murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ſes actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La ſuprême jouiſſance eſt dans le contentement de ſoi-même ; c'eſt pour mériter ce contentement que nous ſommes placés ſur la terre & doués de la liberté, que nous ſommes tentés par les paſſions & retenus par la conſcience. Que pouvoit de plus en notre faveur la puiſſance Divine elle-même? pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre Nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eut pas le pouvoir de mal

faire ? Quoi ! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'inſtinct & le faire bête ? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puſſe être libre, bon & heureux comme toi !

C'eſt l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux & méchans. Nos chagrins, nos ſoucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral eſt inconteſtablement notre ouvrage, & le mal phyſique ne ſeroit rien ſans nos vices qui nous l'ont rendu ſenſible. N'eſt-ce pas pour nous conſerver que la Nature nous fait ſentir nos beſoins ? La douleur du corps n'eſt-elle pas un ſigne que la machine ſe derange, & un avertiſſement d'y pourvoir ? La mort... les méchans n'empoiſonnent-ils pas leur vie & la nôtre ? Qui eſt-ce qui voudroit toujours vivre ? La mort eſt le remede aux maux que vous vous

faites ; la Nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux ! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions, & ne prévoit ni ne sent la mort ; quand il la sent, ses miseres la lui rendent desirable : dès-lors elle n'est plus un mal pour lui. Si nous nous contentions d'être ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort ; mais pour chercher un bien-être imaginaire nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déreglée, on la veut rétablir par des remedes : au mal qu'on sent on ajoute celui qu'on craint ; la prévoyance de la mort la rend horrible & l'accélere ; plus on la veut fuir, plus on la sent ; & l'on meurt de frayeur durant toute sa vie,

en murmurant, contre la Nature, des maux qu'on s'eſt faits en l'offenſant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur c'eſt toi-même. Il n'exiſte point d'autre mal que celui que tu fais ou que tu ſouffres, & l'un & l'autre te vient de toi. Le mal général ne peut être que dans le déſordre, & je vois dans le ſyſtême du monde un ordre qui ne ſe dément point. Le mal particulier n'eſt que dans le ſentiment de l'être qui ſouffre; & ce ſentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la Nature, il ſe l'eſt donné. La douleur a peu de priſe ſur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni ſouvenir, ni prévoyance. Otez nos funeſtes progrès, ôtez nos erreurs & nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, & tout eſt bien.

Où tout eſt bien, rien n'eſt injuſte. La juſtice eſt inſéparable de la bonté. Or la bonté eſt l'effet néceſſaire d'une

puiſſance ſans borne & de l'amour de ſoi, eſſenciel à tout être qui ſe ſent. Celui qui peut tout, étend, pour ainſi dire, ſon exiſtence avec celle des êtres. Produire & conſerver ſont l'acte perpétuel de la puiſſance; elle n'agit point ſur ce qui n'eſt pas ; Dieu n'eſt pas le Dieu des morts, il ne pourroit être deſtructeur & méchant ſans ſe nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui eſt bien *. Donc l'Etre ſouverainement bon, parce qu'il eſt ſouverainement puiſſant, doit être auſſi ſouverainement juſte, autrement il ſe contrediroit lui-même ; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, & l'amour de l'ordre qui le conſerve s'appelle *juſtice*.

* Quand les Anciens appelloient *Optimus Maximus*, le Dieu ſuprême, ils diſoient très-vrai ; mais en diſant *Maximus Optimus*, ils auroient parlé plus exactement, puiſque ſa bonté vient de ſa puiſſance : il eſt bon parce qu'il eſt grand.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ſes créatures; je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être. Or c'eſt leur promettre un bien, que de leur en donner l'idée & de leur en faire ſentir le beſoin. Plus je rentre en moi, plus je me conſulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; *ſois juſte & tu ſeras heureux.* Il n'en eſt rien pourtant, à conſiderer l'état préſent des choſes: le méchant proſpere, & le juſte reſte opprimé. Voyez auſſi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente eſt fruſtrée! La conſcience s'éleve & murmure contre ſon auteur; elle lui crie en gémiſſant: tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, témeraire! & qui te l'a dit? Ton ame eſt-elle anéantie? As-tu ceſſé d'exiſter? O Brutus! ô mon fils! ne ſouille point ta noble vie en la finiſſant: ne laiſſe point ton eſpoir & ta gloire avec ton corps aux champs

de Philippes. Pourquoi dis-tu : la vertu n'eſt rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne ? Tu vas mourir, penſes-tu; non, tu vas vivre, & c'eſt alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On diroit, aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompenſe avant le mérite, & qu'il eſt obligé de payer leur vertu d'avance. O! ſoyons bons premierement, & puis nous ſerons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le ſalaire avant le travail. Ce n'eſt point dans la Lice, diſoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux ſacrés ſont couronnés, c'eſt après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'ame eſt immaterielle, elle peut ſurvivre au corps; & ſi elle lui ſurvit la providence eſt juſtifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppreſſion du juſte en ce

monde, cela ſeul m'empêcheroit d'en douter. Une ſi choquante diſſonance dans l'harmonie univerſelle, me feroit chercher à la réſoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la verité, l'embarras de me demander où eſt l'homme, quand tout ce qu'il avoit de ſenſible eſt détruit. Cette queſtion n'eſt plus une difficulté pour moi, ſi-tôt que j'ai reconnu deux ſubſtances. Il eſt très-ſimple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes ſens, ce qui ne leur eſt point ſoumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame eſt rompue, je conçois que l'un peut ſe diſſoudre & l'autre ſe conſerver. Pourquoi la deſtruction de l'un entraîneroit-elle la deſtruction de l'autre ? Au contraire, étant de natures ſi differentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent ; & quand cette union

ceſſe, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La ſubſtance active & vivante regagne toute la force qu'elle employoit à mouvoir la ſubſtance paſſive & morte. Hélas ! je le ſens trop par mes vices ; l'homme ne vit qu'à moitié durant ſa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Mais quelle eſt cette vie, & l'ame eſt-elle immortelle par ſa nature ? Mon entendement borné ne conçoit rien ſans bornes ; tout ce qu'on appelle infini m'échappe. Que puis-je nier, affirmer, quels raiſonnemens puis-je faire ſur ce que je ne puis concevoir ? Je crois que l'ame ſurvit au corps aſſez pour le maintien de l'ordre ; qui ſait ſi c'eſt aſſez pour durer toujours ? Toutefois je conçois comment le corps s'uſe & ſe détruit par la diviſion des parties, mais je ne puis concevoir une deſtruction pareille de l'être penſant ; & n'imaginant point comment il peut

mourir, je préſume qu'il ne meurt pas. Puiſque cette préſomption me conſole, & n'a rien de déraiſonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je ſens mon ame, je la connois par le ſentiment & par la penſée; je ſais qu'elle eſt, ſans ſavoir quelle eſt ſon eſſence; je ne puis raiſonner ſur des idées que je n'ai pas. Ce que je ſais bien, c'eſt que l'identité du *moi* ne ſe prolonge que par la mémoire; & que pour être le même en effet, il faut que je me ſouvienne d'avoir été. Or, je ne ſaurois me rappeller après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle auſſi ce que j'ai ſenti, par conſéquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce ſouvenir ne faſſe un jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille paſſions ardentes abſorbent le ſentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les

disgraces, qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font le corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre suprême & des verités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre ame, & que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'est alors que la voix de la conscience reprendra sa force & son empire; c'est alors que la volupté pure, qui naît du contentement de soi-même, & le regret amer de s'être avili, distingueront par des sentimens inépuisables le sort que chacun se sera préparé. Ne me demandez point, ô mon bon ami, s'il y aura d'autres sources de bonheur & de peines; je l'ignore, & c'est assez de celles que j'imagine pour me consoler de

cette vie & m'en faire eſperer une autre. Je ne dis point que les bons ſeront récompenſés; car quel autre bien peut attendre un être excellent, que d'exiſter ſelon ſa nature? Mais je dis qu'ils ſeront heureux, parce que leur auteur, l'auteur de toute juſtice les ayant faits ſenſibles, ne les a pas faits pour ſouffrir; & que n'ayant point abuſé de leur liberté ſur la terre, ils n'ont pas trompé leur deſtination par leur faute; ils ont ſouffert pourtant dans cette vie, ils ſeront donc dédommagés dans une autre. Ce ſentiment eſt moins fondé ſur le mérite de l'homme, que ſur la notion de bonté qui me ſemble inſéparable de l'eſſence divine. Je ne fais que ſuppoſer les loix de l'ordre obſervées, & Dieu conſtant à lui-même *.

Ne me demandez pas non plus ſi

* *Non pas pour nous, non pas pour nous, Seigneur,*
Mais pour ton nom, mais pour ton propre honneur,
O Dieu! fais-nous revivre! Pſ. 115.

les tourmens des méchans ſeront éternels; je l'ignore encore, & n'ai point la vaine curioſité d'éclaircir des queſtions inutiles. Que m'importe ce que deviendront les méchans? je prends peu d'interêt à leur ſort. Toutefois j'ai peine à croire qu'ils ſoient condamnés à des tourmens ſans fin. Si la ſuprême juſtice ſe venge, elle ſe venge dès cette vie. Vous & vos erreurs, ô nations! êtes ſes miniſtres. Elle employe les maux que vous vous faites, à punir les crimes qui les ont attirés. C'eſt dans vos cœurs inſatiables, rongés d'envie, d'avarice & d'ambition, qu'au ſein de vos fauſſes proſperités les paſſions vengereſſes puniſſent vos forfaits. Qu'eſt-il beſoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? il eſt dès celle-ci dans le cœur des méchans.

Où finiſſent nos beſoins périſſables, où ceſſent nos deſirs inſenſés, doivent ceſſer auſſi nos paſſions & nos crimes.

De quelle perverſité de purs eſprits ſeroient-ils ſuſceptibles? N'ayant beſoin de rien, pourquoi ſeroient-ils méchans? Si, deſtitués de nos ſens groſſiers, tout leur bonheur eſt dans la contemplation des êtres, ils ne ſauroient vouloir que le bien; & quiconque ceſſe d'être méchant, peut-il être à jamais miſerable? voilà ce que j'ai du penchant à croire, ſans prendre peine à me décider là-deſſus. O Être clément & bon! quels que ſoient tes décrets, je les adore; ſi tu punis les méchans, j'anéantis ma foible raiſon devant ta juſtice. Mais ſi les remords de ces infortunés doivent s'éteindre avec le tems, ſi leurs maux doivent finir, & ſi la même paix nous attend tous également un jour, je t'en loue. Le méchant n'eſt-il pas mon frere? Combien de fois j'ai été tenté de lui reſſembler? Que, délivré de ſa miſere, il perde auſſi la malignité qui l'accompagne; qu'il ſoit heureux ainſi

que moi ; loin d'exciter ma jalouſie, ſon bonheur ne fera qu'ajouter au mien.

C'eſt ainſi que, contemplant Dieu dans ſes œuvres, & l'étudiant par ceux de ſes attributs qu'il m'importoit de connoître, je ſuis parvenu à étendre & augmenter par dégrés l'idée, d'abord imparfaite & bornée, que je me faiſois de cet Etre immenſe. Mais ſi cette idée eſt devenue plus noble & plus grande, elle eſt auſſi moins proportionnée à la raiſon humaine. A meſure que j'approche en eſprit de l'éternelle lumiere, ſon éclat m'éblouit, me trouble, & je ſuis forcé d'abandonner toutes les notions terreſtres qui m'aidoient à l'imaginer. Dieu n'eſt plus corporel & ſenſible ; la ſuprême intelligence qui régit le monde n'eſt plus le monde même : j'éleve & fatigue en vain mon eſprit à concevoir ſon eſſence. Quand je penſe que c'eſt elle qui donne la vie & l'activité à la ſubſtance vivante

& active qui régit les corps animés ; quand j'entends dire que mon ame eſt ſpirituelle & que Dieu eſt un eſprit, je m'indigne contre cet aviliſſement de l'eſſence divine, comme ſi Dieu & mon ame étoient de même nature ; comme ſi Dieu n'étoit pas le ſeul être abſolu, le ſeul vraiment actif, ſentant, penſant, voulant par lui-même, & duquel nous tenons la penſée, le ſentiment, l'activité, la volonté, la liberté, l'être. Nous ne ſommes libres que parce qu'il veut que nous le ſoyons, & ſa ſubſtance inexpliquable eſt à nos ames ce que nos ames ſont à nos corps. S'il a créé la matiere, les corps, les eſprits, le monde, je n'en ſais rien. L'idée de création me confond & paſſe ma portée, je la crois autant que je la puis concevoir ; mais je ſais qu'il a formé l'univers & tout ce qui exiſte, qu'il a tout fait, tout ordonné. Dieu eſt éternel, ſans doute ; mais mon eſprit peut-

il embraſſer l'idée de l'éternité ? pourquoi me payer de mots ſans idée ? Ce que je conçois, c'eſt qu'il eſt avant les choſes, qu'il ſera tant qu'elles ſubſiſteront, & qu'il ſeroit même au delà, ſi tout devoir finir un jour. Qu'un être que je ne conçois pas donne l'exiſtence à d'autres êtres, cela n'eſt qu'obſcur & incompréhenſible ; mais que l'être & le néant ſe convertiſſent d'eux-mêmes l'un dans l'autre, c'eſt une contradiction palpable, c'eſt une claire abſurdité.

Dieu eſt intelligent ; mais comment l'eſt-il ? L'homme eſt intelligent quand il raiſonne, & la ſuprême intelligence n'a pas beſoin de raiſonner ; il n'y a pour elle ni prémiſſes, ni conſéquences, il n'y a pas même de propoſition ; elle eſt purement intuitive, elle voit également tout ce qui eſt, & tout ce qui peut être ; toutes les verités ne ſont pour elle qu'une ſeule idée, comme tous les lieux un ſeul

point, & tous les tems un ſeul moment. La puiſſance humaine agit par des moyens, la puiſſance Divine agit par elle-même : Dieu peut, parce qu'il veut, ſa volonté fait ſon pouvoir. Dieu eſt bon, rien n'eſt plus manifeſte : mais la bonté dans l'homme eſt l'amour de ſes ſemblables, & la bonté de Dieu eſt l'amour de l'ordre ; car c'eſt par l'ordre qu'il maintient ce qui exiſte, & lie chaque partie avec le tout. Dieu eſt juſte ; j'en ſuis convaincu, c'eſt une ſuite de ſa bonté ; l'injuſtice des hommes eſt leur œuvre & non pas la ſienne : le déſordre moral qui dépoſe contre la Providence aux yeux des Philoſophes ne fait que la démontrer aux miens. Mais la juſtice de l'homme eſt de rendre à chacun ce qui lui appartient, & la juſtice de Dieu de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

Que ſi je viens à découvrir ſucceſſi-

vement ces attributs dont je n'ai nulle idée abſolue, c'eſt par des conſéquences forcées, c'eſt par le bon uſage de ma raiſon : mais je les affirme ſans les comprendre, & dans le fond, c'eſt n'affirmer rien. J'ai beau me dire, Dieu eſt ainſi ; je le ſens, je me le prouve ; je n'en conçois pas mieux comment Dieu peut être ainſi.

Enfin plus je m'efforce de contempler ſon eſſence infinie, moins je la conçois ; mais elle eſt, cela me ſuffit ; moins je la conçois, plus je l'adore. Je m'humilie, & lui dis : Etre des êtres, je ſuis, parce que tu es ; c'eſt m'élever à ma ſource que de te méditer ſans ceſſe. Le plus digne uſage de ma raiſon eſt de s'anéantir devant toi : c'eſt mon raviſſement d'eſprit, c'eſt le charme de ma foibleſſe de me ſentir accablé de ta grandeur.

Après avoir ainſi de l'impreſſion des objets ſenſibles, & du ſentiment interieur

rieur qui me porte à juger des cauſes ſelon mes lumieres naturelles, déduit les principales verités qu'il m'importoit de connoître ; il me reſte à chercher quelles maximes j'en dois tirer pour ma conduite, & quelles régles je dois me preſcrire pour remplir ma deſtination ſur la terre, ſelon l'intention de celui qui m'y a placé. En ſuivant toujours ma méthode, je ne tire point ces régles des principes d'une haute philoſophie, mais je les trouve au fond de mon cœur écrites par la Nature en caracteres ineffaçables. Je n'ai qu'à me conſulter ſur ce que je veux faire : tout ce que je ſens être bien eſt bien, tout ce que je ſens être mal eſt mal : le meilleur de tous les Caſuiſtes eſt la conſcience, & ce n'eſt que quand on marchande avec elle, qu'on a recours aux ſubtilités du raiſonnement. Le premier de tous les ſoins eſt celui de ſoi-même ; cependant com-

bien de fois la voix interieure nous dit qu'en faiſant notre bien aux dépens d'autrui, nous faiſons mal ! Nous croyons ſuivre l'impulſion de la Nature, & nous lui réſiſtons : en écoutant ce qu'elle dit à nos ſens, nous mépriſons ce qu'elle dit à nos cœurs ; l'être actif obéit, l'être paſſif commande. La conſcience eſt la voix de l'ame, les paſſions ſont la voix du corps. Eſt-il étonnant que ſouvent ces deux langages ſe contrediſent, & alors lequel faut-il écouter ? Trop ſouvent la raiſon nous trompe, nous n'avons que trop acquis le droit de la récuſer ; mais la conſcience ne trompe jamais, elle eſt le vrai guide de l'homme ; elle eſt à l'ame ce que l'inſtinct eſt au corps * ;

* La Philoſophie moderne qui n'admet que ce qu'elle explique, n'a garde d'admettre cette obſcure faculté appellée *inſtinct*, qui paroit guider, ſans aucune connoiſſance acquiſe, les animaux vers quelque fin. L'inſtinct, ſelon l'un de nos plus ſages philoſophes, n'eſt qu'une habitude privée de réflexion, mais acquiſe en réfléchiſſant ; &, de la maniere dont il explique ce

qui la ſuit, obéit à la Nature, & ne

progrès, on doit conclure que les enfans réfléchiſſent plus que les hommes; paradoxe aſſez étrange pour valoir la peine d'être examiné. Sans entrer ici dans cette diſcuſſion, je demande quel nom je dois donner à l'ardeur avec laquelle mon chien fait la guerre aux taupes qu'il ne mange point, à la patience avec laquelle il les guette quelquefois des heures entieres, & à l'habileté avec laquelle il les ſaiſit, les jette hors terre au moment qu'elles pouſſent, & les tue enſuite pour les laiſſer-là, ſans que jamais perſonne l'ait dreſſé à cette chaſſe, & lui ait appris qu'il y avoit-là des taupes? je demande encore, & ceci eſt plus important, pourquoi la premiere fois que j'ai menacé ce même chien, il s'eſt jetté le dos contre terre, les pattes repliées, dans une attitude ſuppliante, & la plus propre à me toucher; poſture dans laquelle il ſe fût bien gardé de reſter, ſi, ſans me laiſſer fléchir, je l'euſſe battu dans cet état? Quoi! mon chien tout petit encore, & ne faiſant preſque que de naître, avoit-il acquis déjà des idées morales, ſavoit-il ce que c'étoit que clémence & généroſité? ſur quelles lumieres acquiſes eſperoit-il m'appaiſer en s'abandonnant ainſi à ma diſcrétion? Tous les chiens du monde font à-peu-près la même choſe dans le même cas, & je ne dis rien ici que chacun ne puiſſe verifier. Que les Philoſophes, qui rejettent ſi dédaigneuſement l'inſtinct, veuillent bien expliquer ce fait par le ſeul jeu des ſenſations & des connoiſſances qu'elles nous font acquérir: qu'ils l'expliquent d'une maniere ſatisfaiſante pour tout homme ſenſé: alors je n'aurai plus rien à dire, & je ne parlerai plus d'inſtinct.

craint point de s'égarer. Ce point eſt important, pourſuivit mon bienfaiteur, voyant que j'allois l'interrompre; ſouffrez que je m'arrête un peu plus à l'éclaircir.

Toute la moralité de nos actions eſt dans le jugement que nous en portons nous-mêmes. S'il eſt vrai que le bien ſoit bien, il doit l'être au fond de nos cœurs comme dans nos œuvres; & le premier prix de la juſtice eſt de ſentir qu'on la pratique. Si la bonté morale eſt conforme à notre nature, l'homme ne ſauroit être ſain d'eſprit ni bien conſtitué, qu'autant qu'il eſt bon. Si elle ne l'eſt pas, & que l'homme ſoit méchant naturellement, il ne peut ceſſer de l'être ſans ſe corrompre, & la bonté n'eſt en lui qu'un vice contre Nature. Fait pour nuire à ſes ſemblables comme le loup pour égorger ſa proie, un homme humain ſeroit un animal auſſi dépravé qu'un loup pitoyable, & la

vertu ſeule nous laiſſeroit des remords.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami! examinons, tout interêt perſonnel à part, à quoi nos penchans nous portent. Quel ſpectacle nous flatte le plus, celui des tourmens ou du bonheur d'autrui? Qu'eſt-ce qui nous eſt le plus doux à faire, & nous laiſſe une impreſſion plus agréable après l'avoir fait, d'un acte de bienfaiſance ou d'un acte de méchanceté? Pour qui vous intereſſez-vous ſur vos théatres? Eſt-ce aux forfaits que vous prenez plaiſir; eſt-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes? Tout nous eſt indifferent, diſent-ils, hors notre interêt; & tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous conſolent dans nos peines; &, même dans nos plaiſirs, nous ſerions trop ſeuls, trop miſerables, ſi nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où

lui viennent donc ces tranſports d'admiration pour les actions heroïques, ces raviſſemens d'amour pour les grandes ames? Cet enthouſiaſme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé? Pourquoi voudrois-je être Caton qui déchire ſes entrailles, plutôt que Céſar triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles paſſions ont étouffé dans ſon ame étroite ces ſentimens délicieux; celui qui, à force de ſe concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de tranſports, ſon cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendriſſement n'humecte jamais ſes yeux, il ne jouit plus de rien; le malheureux ne ſent plus, ne vit plus; il eſt déjà mort.

Mais quel que ſoit le nombre des méchans ſur la terre, il eſt peu de ces ames cadavereuſes, devenues inſenſi-

bles, hors leur interêt, à tout ce qui eſt juſte & bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reſte on veut que l'innocent ſoit protégé. Voit-on dans une rue ou ſur un chemin quelque acte de violence & d'injuſtice : à l'inſtant un mouvement de colere & d'indignation s'éleve au fond du cœur, & nous porte à prendre la défenſe de l'opprimé; mais un devoir plus puiſſant nous retient, & les loix nous ôtent le droit de protéger l'innocence. Au contraire, ſi quelque acte de clémence ou de généroſité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inſpire! Qui eſt-ce qui ne ſe dit pas; j'en voudrois avoir fait autant? Il nous importe ſûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juſte il y a deux mille ans; & cependant le même interêt nous affecte dans l'Hiſtoire ancienne, que ſi tout cela s'étoit paſſé de nos jours. Que me font

à moi les crimes de Catilina? Ai-je peur d'être ſa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il étoit mon contemporain? Nous ne haïſſons pas ſeulement les méchans parce qu'ils nous nuiſent; mais parce qu'ils ſont méchans. Non-ſeulement nous voulons être heureux, nous voulons auſſi le bonheur d'autrui; & quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin l'on a, malgré ſoi, pitié des infortunés; quand on eſt témoin de leur mal, on en ſouffre. Les plus pervers ne ſauroient perdre tout-à-fait ce penchant: ſouvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur qui dépouille les paſſans, couvre encore la nudité du pauvre; & le plus feroce aſſaſſin ſoutient un homme tombant en défaillance.

On parle du cri des remords, qui punit en ſecret les crimes cachés, & les met ſi ſouvent en évidence. Hélas!

qui de nous n'entendit jamais cette importune voix ? On parle par expérience, & l'on voudroit étouffer ce ſentiment tirannique qui nous donne tant de tourment. Obéiſſons à la Nature, nous connoîtrons avec quelle douceur elle régne, & quel charme on trouve après l'avoir écoutée, à ſe rendre un bon témoignage de ſoi. Le méchant ſe craint & ſe fuit; il s'égaye en ſe jettant hors de lui-même; il tourne autour de lui des yeux inquiets, & cherche un objet qui l'amuſe; ſans la ſatyre amere, ſans la raillerie inſultante, il ſeroit toujours triſte; le ris moqueur eſt ſon ſeul plaiſir. Au contraire, la ſérénité du juſte eſt interieure; ſon ris n'eſt point de malignité, mais de joie: il en porte la ſource en lui-même; il eſt auſſi gai ſeul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas ſon contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

Jettez les yeux ſur toutes les Nations du monde, parcourez toutes les Hiſtoires. Parmi tant de cultes inhumains & bizarres, parmi cette prodigieuſe diverſité de mœurs & de caracteres, vous trouverez par-tout les mêmes idées de juſtice & d'honnêteté, partout les mêmes notions du bien & du mal. L'ancien paganiſme enfanta des Dieux abominables qu'on eût punis ici-bas comme des ſcélerats, & qui n'offroient pour tableau du bonheur ſuprême, que des forfaits à commettre & des paſſions à contenter. Mais le Vice, armé d'une autorité ſacrée, deſcendoit en vain du ſéjour éternel, l'inſtinct moral le repouſſoit du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admiroit la continence de Xénocrate; la chaſte Lucrece adoroit l'impudique Vénus; l'intrépide Romain ſacrifioit à la Peur; il invoquoit le Dieu qui mutila ſon

pere, & mouroit ſans murmure de la main du ſien : les plus mépriſables Divinités furent ſervies par les plus grands hommes. La ſainte voix de la Nature, plus forte que celle des Dieux, ſe faiſoit reſpecter ſur la terre, & ſembloit reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il eſt donc au fond des ames un principe inné de juſtice & de vertu, ſur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions & celles d'autrui comme bonnes ou mauvaiſes ; & c'eſt à ce principe que je donne le nom de conſcience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts la clameur des prétendus ſages : erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation, s'écrient-ils tous de concert ! Il n'y a rien dans l'eſprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience ; & nous ne jugeons d'aucune choſe que ſur des idées acquiſes. Ils

font plus; cet accord évident & universel de toutes les Nations, ils l'osent rejetter; & contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténebres quelque exemple obscur & connu d'eux seuls, comme si tous les penchans de la Nature étoient anéantis par la dépravation d'un peuple, & que si-tôt qu'il est des monstres, l'espece ne fût plus rien. Mais que servent au sceptique Montaigne les tourmens qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux Écrivains les plus célebres? Quelques usages incertains & bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction génerale tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, & d'accord

ſur ce ſeul point ? O Montaigne ! toi qui te piques de franchiſe & de verité, ſois ſincere & vrai, ſi un Philoſophe peut l'être, & dis-moi s'il eſt quelque pays ſur la terre où ce ſoit un crime de garder ſa foi, d'être clément, bienfaiſant, génereux ; où l'homme de bien ſoit mépriſable, & le perfide honoré ?

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour ſon interêt ; mais d'où vient donc que le juſte y concourt à ſon préjudice ? Qu'eſt-ce qu'aller à la mort pour ſon interêt ? Sans doute nul n'agit que pour ſon bien ; mais s'il n'eſt un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'interêt propre que les actions des méchans. Il eſt même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce ſeroit une trop abominable philoſophie que celle où l'on ſeroit embarraſſé des actions vertueuſes, où l'on ne

pourroit ſe tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions baſſes & des motifs ſans vertu, où l'on ſeroit forcé d'avilir Socrate & de calomnier Regulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvoient germer parmi nous, la voix de la Nature, ainſi que celle de la raiſon, s'éleveroient inceſſamment contr'elles, & ne laiſſeroient jamais à un ſeul de leurs partiſans l'excuſe de l'être de bonne foi.

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer ici dans des diſcuſſions métaphyſiques qui paſſent ma portée & la vôtre, & qui, dans le fond, ne menent à rien. Je vous ai déjà dit que je ne voulois pas philoſopher avec vous, mais vous aider à conſulter votre cœur. Quand tous les Philoſophes prouveroient que j'ai tort, ſi vous ſentez que j'ai raiſon, je n'en veux pas davantage.

Il ne faut pour cela que vous faire diſtinguer nos idées acquiſes de nos

ſentimens naturels, car nous ſentons avant de connoître ; & comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien & à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la Nature, de même l'amour du bon & la haine du mauvais nous ſont auſſi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conſcience ne ſont pas des jugemens, mais des ſentimens ; quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les ſentimens qui les apprécient ſont au-dedans de nous, & c'eſt par eux ſeuls que nous connoiſſons la convenance ou diſconvenance qui exiſte entre nous & les choſes que nous devons rechercher ou fuir.

Exiſter pour nous, c'eſt ſentir ; notre ſenſibilité eſt inconteſtablement antérieure à notre intelligence, & nous avons eu des ſentimens avant des idées. Quelle que ſoit la cauſe de notre être, elle a pourvu à notre conſerva-

tion en nous donnant des ſentimens convenables à notre nature, & l'on ne ſauroit nier qu'au moins ceux-là ne ſoient innés. Ces ſentimens, quant à l'individu, ſont l'amour de ſoi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le deſir du bien-être. Mais ſi, comme on n'en peut douter, l'homme eſt ſociable par ſa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres ſentimens innés, relatifs à ſon eſpece; car à ne conſiderer que le beſoin phyſique, il doit certainement diſperſer les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'eſt du ſyſtême moral, formé par ce double rapport, à ſoi-même & à ſes ſemblables, que naît l'impulſion de la conſcience. Connoître le bien, ce n'eſt pas l'aimer: l'homme n'en a pas la connoiſſance innée; mais ſi-tôt que ſa raiſon le lui fait connoître, ſa conſcience le porte à l'aimer: c'eſt ce ſentiment qui eſt inné. Je

Je ne crois donc pas, mon ami, qu'il ſoit impoſſible d'expliquer par des conſéquences de notre nature, le principe immédiat de la conſcience indépendant de la raiſon même; & quand cela ſeroit impoſſible, encore ne ſeroit-il pas néceſſaire : car puiſque ceux qui nient ce principe admis & reconnu par-tout le genre humain, ne prouvent point qu'il n'exiſte pas, mais ſe contentent de l'affirmer; quand nous affirmons qu'il exiſte, nous ſommes tout auſſi bien fondés qu'eux, & nous avons de plus le témoignage interieur, & la voix de la conſcience qui dépoſe pour elle-même. Si les premieres lueurs du jugement nous éblouiſſent & confondent d'abord les objets à nos regards, attendons que nos foibles yeux ſe rouvrent, ſe raffermiſſent, & bientôt nous reverrons ces mêmes objets aux lumieres de la raiſon, tels que nous les montroit d'abord la Nature;

ou plutôt, ſoyons plus ſimples & moins vains ; bornons-nous aux premiers ſentimens que nous trouvons en nous-mêmes, puiſque c'eſt toujours à eux que l'étude nous ramene, quand elle ne nous a point égarés.

Conſcience ! conſcience ! inſtinct divin ; immortelle & céleſte voix ; guide aſſuré d'un être ignorant & borné, mais intelligent & libre ; juge infaillible du bien & du mal, qui rends l'homme ſemblable à Dieu ; c'eſt toi qui fais l'excellence de ſa nature & la moralité de ſes actions ; ſans toi je ne ſens rien en moi qui m'éleve au-deſſus des bêtes, que le triſte privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement ſans régle, & d'une raiſon ſans principe.

Grace au Ciel, nous voilà délivrés de tout cet effrayant appareil de philoſophie ; nous pouvons être hommes ſans être ſavans ; diſpenſés de conſu-

mer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindres fraix un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le reconnoître & le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'il nous parle la langue de la Nature, que tout nous a fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite & la paix; le monde & le bruit l'épouvantent; les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis, elle fuit ou se tait devant eux; leur voix bruyante étouffe la sienne, & l'empêche de se faire entendre: le fanatisme ose la contrefaire, & dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus; & après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeller qu'il en coûta de la bannir.

Combien de fois je me ſuis laſſé dans mes recherches de la froideur que je ſentois en moi ! Combien de fois la triſteſſe & l'ennui, verſant leur poiſon ſur mes premieres méditations, me les rendirent inſupportables! Mon cœur aride ne donnoit qu'un zele languiſſant & tiéde à l'amour de la verité. Je me diſois, pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'eſt pas? Le bien moral n'eſt qu'une chimere; il n'y a rien de bon que les plaiſirs des ſens. O quand on a une fois perdu le goût des plaiſirs de l'ame, qu'il eſt difficile de le reprendre ! Qu'il eſt plus difficile encore de le prendre quand on ne l'a jamais eu! S'il exiſtoit un homme aſſez miſerable pour n'avoir rien fait en toute ſa vie dont le ſouvenir le rendit content de lui-même, & bien-aiſe d'avoir vécu, cet homme ſeroit incapable de jamais ſe connoître ; & faute de ſentir quelle

bonté convient à ſa nature, il reſteroit méchant par force, & ſeroit éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait ſur la terre entiere un ſeul homme aſſez dépravé, pour n'avoir jamais livré ſon cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation eſt ſi naturelle & ſi douce, qu'il eſt impoſſible de lui réſiſter toujours; & le ſouvenir du plaiſir qu'elle a produit une fois, ſuffit pour la rappeller ſans ceſſe. Malheureuſement elle eſt d'abord pénible à ſatisfaire; on a mille raiſons pour ſe refuſer au penchant de ſon cœur; la fauſſe prudence le reſſerre dans les bornes du *moi* humain; il faut mille efforts de courage pour oſer les franchir. Se plaire à bien faire eſt le prix d'avoir bien fait, & ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir merité. Rien n'eſt plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle. Quand on la veut embraſſer,

ſemblable au Prothée de la Fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, & ne ſe montre enfin ſous la ſienne qu'à ceux qui n'ont point lâché priſe.

Combattu ſans ceſſe par mes ſentimens naturels qui parloient pour l'interêt commun, & par ma raiſon qui rapportoit tout à moi, j'aurois flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faiſant le mal, aimant le bien, & toujours contraire à moi-même, ſi de nouvelles lumieres n'euſſent éclairé mon cœur; ſi la verité qui fixa mes opinions, n'eût encore aſſuré ma conduite & ne m'eût mis d'accord avec moi. On a beau vouloir établir la vertu par la raiſon ſeule, quelle ſolide baſe peut-on lui donner? La vertu, diſent-ils, eſt l'amour de l'ordre: mais cet amour peut-il donc & doit-il l'emporter en moi ſur celui de mon bien-être? Qu'ils me donnent une raiſon claire & ſuffiſante pour le préferer.

Dans le fond, leur prétendu principe eſt un pur jeu de mots ; car je dis auſſi moi, que le vice eſt l'amour de l'ordre, pris dans un ſens different. Il y a quelque ordre moral par-tout où il y a ſentiment & intelligence. La difference eſt, que le bon s'ordonne par rapport au tout, & que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci ſe fait le centre de toutes choſes, l'autre meſure ſon rayon & ſe tient à la circonference. Alors il eſt ordonné, par rapport au centre commun, qui eſt Dieu, & par rapport à tous les cercles concentriques, qui ſont les créatures. Si la Divinité n'eſt pas, il n'y a que le méchant qui raiſonne, le bon n'eſt qu'un inſenſé.

O mon enfant ! puiſſiez-vous ſentir un jour de quel poids on eſt ſoulagé, quand, après avoir épuiſé la vanité des opinions humaines & goûté l'amertume des paſſions, on trouve enfin ſi près

de ſoi la route de la ſageſſe, le prix des travaux de cette vie, & la ſource du bonheur dont on a déſeſperé. Tous les devoirs de la loi naturelle, preſque effacés de mon cœur par l'injuſtice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle juſtice, qui me les impoſe & qui me les voit remplir. Je ne ſens plus en moi que l'ouvrage & l'inſtrument du grand Etre qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux ſiennes, & par le bon uſage de ma liberté : j'acquieſce à l'ordre qu'il établit, ſûr de jouir moi-même un jour de cet ordre & d'y trouver ma félicité ; car quelle félicité plus douce que de ſe ſentir ordonné dans un ſyſtême où tout eſt bien ? En proie à la douleur, je la ſupporte avec patience, en ſongeant qu'elle eſt paſſagere & qu'elle vient d'un corps qui n'eſt point à moi. Si je fais une bonne action ſans témoin, je ſais qu'elle eſt

vûe, & je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En ſouffrant une injuſtice, je me dis, l'Etre juſte, qui régit tout, ſaura bien m'en dédommager ; les beſoins de mon corps, les miſeres de ma vie me rendent l'idée de la mort plus ſupportable. Ce ſeront autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter.

Pourquoi mon ame eſt-elle ſoumiſe à mes ſens & enchaînée à ce corps qui l'aſſervit & la gêne ? Je n'en ſais rien ; ſuis-je entré dans les décrets de Dieu ? Mais je puis, ſans témerité, former de modeſtes conjectures. Je me dis, ſi l'eſprit de l'homme fût reſté libre & pur, quel mérite auroit-il d'aimer & ſuivre l'ordre qu'il verroit établi & qu'il n'auroit nul interêt à troubler ? Il ſeroit heureux, il eſt vrai ; mais il manqueroit à ſon bonheur le degré le plus ſublime ; la gloire de la vertu & le bon

témoignage de ſoi ; il ne ſeroit que comme les Anges, & ſans doute l'homme vertueux ſera plus qu'eux. Unie à un corps mortel, par des liens non moins puiſſans qu'incompréhenſibles, le ſoin de la conſervation de ce corps excite l'ame à rapporter tout à lui, & lui donne un intérêt contraire à l'ordre général qu'elle eſt pourtant capable de voir & d'aimer ; c'eſt alors que le bon uſage de ſa liberté devient à la fois le mérite & la récompenſe, & qu'elle ſe prépare un bonheur inaltérable, en combattant ſes paſſions terreſtres & ſe maintenant dans ſa premiere volonté.

Que ſi même, dans l'état d'abbaiſſement où nous ſommes durant cette vie, tous nos premiers penchans ſont légitimes, ſi tous nos vices nous viennent de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être ſubjugués par eux ? Pourquoi reprochons-nous à l'Auteur des

choſes, les maux que nous nous faiſons, & les ennemis que nous armons contre nous-mêmes? Ah! ne gâtons point l'homme; il ſera toujours bon ſans peine, & toujours heureux ſans remords! Les coupables qui ſe diſent forcés au crime, ſont auſſi menteurs que méchans; comment ne voyent-ils point que la foibleſſe dont ils ſe plaignent, eſt leur propre ouvrage; que leur premiere dépravation vient de leur volonté; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, ils leur cédent enfin malgré eux & les rendent irréſiſtibles? Sans doute il ne dépend plus d'eux de n'être pas méchans & foibles; mais il dépendit d'eux de ne le pas devenir. O que nous reſterions aiſément maîtres de nous & de nos paſſions, même durant cette vie, ſi, lorſque nos habitudes ne ſont point encore acquiſes, lorſque notre eſprit commence à s'ouvrir, nous ſavions l'occuper

des objets qu'il doit connoître, pour apprécier ceux qu'il ne connoît pas; ſi nous voulions ſincerement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons & ſages ſelon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs! Cette étude nous paroît ennuyeuſe & pénible, parce que nous n'y ſongeons que déjà corrompus par le vice, déjà livrés à nos paſſions. Nous fixons nos jugemens & notre eſtime avant de connoître le bien & le mal; & puis rapportant tout à cette fauſſe meſure, nous ne donnons à rien ſa juſte valeur.

Il eſt un âge, où le cœur libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connoît pas, le cherche avec une curieuſe incertitude, & trompé par les ſens, ſe fixe enfin ſur ſa vaine image, & croit le trouver où il n'eſt point. Ces illuſions ont

duré trop long-tems pour moi. Hélas! je les ai trop tard connues, & n'ai pû tout-à-fait les détruire ; elles dureront autant que ce corps mortel qui les cauſe. Au moins elles ont beau me ſéduire, elles ne m'abuſent plus ; je les connois pour ce qu'elles ſont, en les ſuivant je les mépriſe. Loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois ſon obſtacle. J'aſpire au moment où, délivré des entraves du corps, je ſerai *moi* ſans contradiction, ſans partage, & n'aurai beſoin que de moi pour être heureux ; en attendant je le ſuis dès cette vie, parce que j'en compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme preſque étrangere à mon être, & que tout le vrai bien que j'en peux retirer dépend de moi.

Pour m'élever d'avance autant qu'il ſe peut à cet état de bonheur, de force & de liberté, je m'exerce aux ſublimes contemplations. Je médite ſur

l'ordre de l'Univers, non pour l'expliquer par de vains ſyſtêmes, mais pour l'admirer ſans ceſſe, pour adorer le ſage Auteur qui s'y fait ſentir. Je converſe avec lui, je pénétre toutes mes facultés de ſa divine eſſence; je m'attendris à ſes bienfaits, je le bénis de ſes dons, mais je ne le prie pas; que lui demanderois-je? qu'il changeât pour moi le cours des choſes, qu'il fît des miracles en ma faveur? Moi qui dois aimer par-deſſus tout l'ordre établi par ſa ſageſſe & maintenu par ſa providence, voudrois-je que cet ordre fût troublé pour moi? Non, ce vœu téméraire meriteroit d'être plutôt puni qu'exaucé. Je ne lui demande pas non plus le pouvoir de bien faire; pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné? Ne m'a-t-il pas donné la conſcience pour aimer le bien, la raiſon pour le connoître, la liberté pour le choiſir? Si je fais le

mal, je n'ai point d'excuſe ; je le fais parce que je le veux ; lui demander de changer ma volonté, c'eſt lui demander ce qu'il me demande ; c'eſt vouloir qu'il faſſe mon œuvre, & que j'en recueille le ſalaire ; n'être pas content de mon état c'eſt ne vouloir plus être homme, c'eſt vouloir autre choſe que ce qui eſt, c'eſt vouloir le déſordre & le mal. Source de juſtice & de verité, Dieu clément & bon ! dans ma confiance en toi, le ſuprême vœu de mon cœur eſt que ta volonté ſoit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquieſce à ta bonté ; je crois partager d'avance la ſuprême félicité qui en eſt le prix.

Dans la juſte défiance de moi-même la ſeule choſe que je lui demande, ou plutôt que j'attends de ſa juſtice, eſt de redreſſer mon erreur ſi je m'égare, & ſi cette erreur m'eſt dangereuſe. Pour être de bonne foi je ne me crois

pas infaillible : mes opinions qui me ſemblent les plus vraies ſont peut-être autant de menſonges ; car quel homme ne tient pas aux ſiennes, & combien d'hommes ſont d'accord en tout ? L'illuſion qui m'abuſe a beau me venir de moi, c'eſt lui ſeul qui m'en peut guerir. J'ai fait ce que j'ai pû pour atteindre à la verité ; mais ſa ſource eſt trop élevée : quand les forces me manquent pour aller plus loin, de quoi puis-je être coupable ? c'eſt à elle à s'approcher.

Le bon Prestre avoit parlé avec véhémence ; il étoit ému, je l'étois auſſi. Je croyois entendre le divin Orphée chanter les premieres Hymnes, & apprendre aux hommes le culte des Dieux. Cependant je voyois des foules d'objections à lui faire ; je n'en fis pas une, parce qu'elles étoient moins ſolides qu'embarraſſantes, & que la perſuaſion

perſuaſion étoit pour lui. A meſure qu'il me parloit ſelon ſa conſcience, la mienne ſembloit me confirmer ce qu'il m'avoit dit.

Les ſentimens que vous venez de m'expoſer, lui dis-je, me paroiſſent plus nouveaux par ce que vous avouez ignorer, que par ce que vous dites croire. J'y vois, à peu de choſes près, le théiſme ou la religion naturelle, que les chrétiens affectent de confondre avec l'athéiſme ou l'irréligion, qui eſt la doctrine directement oppoſée. Mais dans l'état actuel de ma foi j'ai plus à remonter qu'à deſcendre pour adopter vos opinions, & je trouve difficile de reſter préciſément au point où vous êtes, à moins d'être auſſi ſage que vous. Pour être, au moins, auſſi ſincere, je veux conſulter avec moi. C'eſt le ſentiment interieur qui doit me conduire à votre exemple, & vous m'avez appris vous-même

qu'après lui avoir long-tems imposé silence, le rappeller n'est pas l'affaire d'un moment. J'emporte vos discours dans mon cœur, il faut que je les médite. Si, après m'être bien consulté, j'en demeure aussi convaincu que vous, vous serez mon dernier apôtre, & je serai votre prosélyte jusqu'à la mort. Continuez, cependant, à m'instruire; vous ne m'avez dit que la moitié de ce que je dois savoir. Parlez-moi de la révélation, des écritures, de ces dogmes obscurs, sur lesquels je vais errant dès mon enfance, sans pouvoir les concevoir ni les croire, & sans savoir ni les admettre ni les rejetter.

Oui, mon enfant, dit-il en m'embrassant, j'acheverai de vous dire ce que je pense; je ne veux point vous ouvrir mon cœur à demi: mais le desir que vous me témoignez étoit nécessaire, pour m'autoriser à n'avoir aucune réserve avec vous. Je ne vous

ai rien dit jusqu'ici que je ne crusse pouvoir vous être utile, & dont je ne fusse intimément persuadé. L'examen qui me reste à faire est bien different; je n'y vois qu'embarras, mistere, obscurité; je n'y porte qu'incertitude & défiance. Je ne me détermine qu'en tremblant, & je vous dis plutôt mes doutes que mon avis. Si vos sentimens étoient plus stables, j'hésiterois de vous exposer les miens; mais dans l'état où vous êtes, vous gagnerez à penser comme moi *. Au reste, ne donnez à mes discours que l'autorité de la raison; j'ignore si je suis dans l'erreur. Il est difficile, quand on discute, de ne pas prendre quelquefois le ton affirmatif; mais souvenez-vous qu'ici toutes mes affirmations ne sont que des raisons de douter. Cherchez la

* Voilà, je crois, ce que le bon Vicaire pourroit dire à présent au public.

verité vous-même ; pour moi je ne vous promets que de la bonne foi.

Vous ne voyez dans mon expoſé que la religion naturelle : il eſt bien étrange qu'il en faille une autre ! Par où connoîtrai-je cette néceſſité ? De quoi puis-je être coupable en ſervant Dieu ſelon les lumieres qu'il donne à mon eſprit, & ſelon les ſentimens qu'il inſpire à mon cœur ? Quelle pureté de morale, quel dogme utile à l'homme, & honorable à ſon auteur, puis-je tirer d'une doctrine poſitive, que je ne puiſſe tirer ſans elle du bon uſage de mes facultés ? Montrez-moi ce qu'on peut ajouter, pour la gloire de Dieu, pour le bien de la ſociété, & pour mon propre avantage, aux devoirs de la loi naturelle, & quelle vertu vous ferez naître d'un nouveau culte, qui ne ſoit pas une conſéquence du mien ? Les plus grandes idées de la Divinité nous viennent par la raiſon

ſeule. Voyez le ſpectacle de la Nature, écoutez la voix interieure. Dieu n'a-t-il pas tout dit à nos yeux, à notre conſcience, à notre jugement? Qu'eſt-ce que les hommes nous diront de plus? Leurs révélations ne font que dégrader Dieu, en lui donnant les paſſions humaines. Loin d'éclaircir les notions du grand Etre, je vois que les dogmes particuliers les embrouillent; que loin de les ennoblir ils les aviliſſent; qu'aux miſteres inconcevables qui l'environnent ils ajoutent des contradictions abſurdes; qu'ils rendent l'homme orgueilleux, intolerant, cruel; qu'au lieu d'établir la paix ſur la terre, ils y portent le fer & le feu. Je me demande à quoi bon tout cela, ſans ſavoir me répondre. Je n'y vois que les crimes des hommes & les miſeres du genre humain.

On me dit qu'il falloit une révélation pour apprendre aux hommes la

maniere dont Dieu vouloit être ſervi ; on aſſigne en preuve la diverſité des cultes bizarres qu'ils ont inſtitués ; & l'on ne voit pas que cette diverſité même vient de la fantaiſie des révélations. Dès que les peuples ſe ſont aviſés de faire parler Dieu, chacun l'a fait parler à ſa mode, & lui a fait dire ce qu'il a voulu. Si l'on n'eût écouté que ce que Dieu dit au cœur de l'homme, il n'y auroit jamais eu qu'une religion ſur la terre.

Il falloit un culte uniforme ; je le veux bien : mais ce point étoit-il donc ſi important qu'il fallût tout l'appareil de la puiſſance divine pour l'établir ? Ne confondons point le cérémonial de la religion avec la religion. Le culte que Dieu demande eſt celui du cœur ; & celui-là, quand il eſt ſincere, eſt toujours uniforme ; c'eſt avoir une vanité bien folle, de s'imaginer que Dieu prenne un ſi grand interêt à

ſa forme de l'habit du Prêtre, à l'ordre des mots qu'il prononce, aux geſtes qu'il fait à l'autel, & à toutes ſes génuflexions. Eh! mon ami, reſte de toute ta hauteur, tu ſeras toujours aſſez près de terre. Dieu veut être adoré en eſprit & en verité : ce devoir eſt de toutes les religions, de tous les pays, de tous les hommes. Quant au culte exterieur, s'il doit être uniforme pour le bon ordre, c'eſt purement une affaire de police ; il ne faut point de révélation pour cela.

Je ne commençai pas par toutes ces réflexions. Entraîné par les préjugés de l'éducation, & par ce dangereux amour-propre qui veut toujours porter l'homme au-deſſus de ſa ſphere, ne pouvant élever mes foibles conceptions juſqu'au grand Etre, je m'efforçois de le rabaiſſer juſqu'à moi. Je rapprochois les rapports infiniment éloignés, qu'il a mis entre ſa nature & la

mienne. Je voulois des communications plus immédiates, des inſtructions plus particulieres ; & non content de faire Dieu ſemblable à l'homme ; pour être privilégié moi-même parmi mes ſemblables, je voulois des lumieres ſurnaturelles ; je voulois un culte excluſif ; je voulois que Dieu m'eût dit ce qu'il n'avoit pas dit à d'autres, ou ce que d'autres n'auroient pas entendu comme moi.

Regardant le point où j'étois parvenu comme le point commun d'où partoient tous les croyans pour arriver à un culte plus éclairé, je ne trouvois dans la religion naturelle que les élémens de toute religion. Je conſiderois cette diverſité de ſectes qui regnent ſur la terre, & qui s'accuſent mutuellement de menſonge & d'erreur ; je demandois, *quelle eſt la bonne* ? Chacun me répondoit, c'eſt la mienne * ;

* *Tous*, dit un bon & ſage Prêtre, *diſent qu'ils*

chacun disoit, moi seul & mes partisans pensons juste, tous les autres sont dans l'erreur. *Et comment savez-vous que votre secte est la bonne* ! Parce que Dieu l'a dit. Et qui vous dit que Dieu l'a dit ? Mon Pasteur qui le sait bien. Mon Pasteur me dit d'ainsi croire, & ainsi je crois ; il m'assure que tous ceux

---

la tiennent & la croient, (& tous usent de ce jargon,) que non des hommes, ne d'aucune créature, ains de Dieu.

Mais à dire vrai sans rien flatter ni déguiser, il n'en est rien, elles sont, quoiqu'on die, tenues par mains & moyens humains ; tesmoin premierement la maniere que les Religions ont été reçues au monde, & sont encore tous les jours par les particuliers : la nation, le pays, le lieu donne la Religion : l'on est de celle que le lieu auquel on est né & élevé tient : nous sommes circoncis, baptisés, Juifs, Mahometans, Chrestiens, avant que nous sachions que nous sommes hommes, la Religion n'est pas de notre choix & élection ; tesmoin après la vie & les mœurs si mal accordantes avec la Religion ; tesmoin que par occasions humaines & bien légeres, l'on va contre la teneur de sa Religion. Charron, de la sagesse. L. II. Chap. 5. p. 257. Edition de Bordeaux 1601.

Il y a grande apparence que la sincere profession de foi du vertueux Théologal de Condom, n'eût pas été fort differente de celle du Vicaire Savoyard.

qui disent autrement que lui mentent, & je ne les écoute pas.

Quoi, pensois-je, la verité n'est-elle pas une, & ce qui est vrai chez moi, peut-il être faux chez vous? si la méthode de celui qui suit la bonne route & celle de celui qui s'égare est la même, quel merite ou quel tort a l'un de plus que l'autre? Leur choix est l'effet du hazard, le leur imputer est iniquité; c'est récompenser ou punir, pour être né dans tel ou dans tel pays. Oser dire que Dieu nous juge ainsi, c'est outrager sa justice.

Ou toutes les religions sont bonnes & agréables à Dieu, ou, s'il en est une qu'il prescrive aux hommes, & qu'il les punisse de méconnoître, il lui a donné des signes certains & manifestes pour être distinguée & connue pour la seule veritable. Ces signes sont de tous les tems & de tous les lieux, également sensibles à tous les hommes,

grands & petits, ſavans & ignorans, Européens, Indiens, Afriquains, Sauvages. S'il étoit une religion ſur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, & qu'en quelque lieu du monde un ſeul mortel de bonne-foi n'eût pas été frappé de ſon évidence, le Dieu de cette religion ſeroit le plus inique & le plus cruel des tirans.

Cherchons-nous donc ſincerement la verité ? Ne donnons rien au droit de la naiſſance & à l'autorité des peres & des paſteurs, mais rappellons à l'examen de la conſcience & de la raiſon tout ce qu'ils nous ont appris dès notre enfance. Ils ont beau me crier, ſoumets ta raiſon : autant m'en peut dire celui qui me trompe ; il me faut des raiſons pour ſoumettre ma raiſon.

Toute la théologie que je puis acquérir de moi-même par l'inſpection de l'univers, & par le bon uſage de mes facultés, ſe borne à ce que je vous ai

ci-devant expliqué. Pour en ſavoir davantage, il faut recourir à des moyens extraordinaires. Ces moyens ne ſauroient être l'autorité des hommes : car nul homme n'étant d'une autre eſpece que moi, tout ce qu'un homme connoît naturellement, je puis auſſi le connoître, & un autre homme peut ſe tromper auſſi bien que moi : quand je crois ce qu'il dit, ce n'eſt pas parce qu'il le dit, mais parce qu'il le prouve. Le témoignage des hommes n'eſt donc au fond que celui de ma raiſon-même, & n'ajoute rien aux moyens naturels que Dieu m'a donnés de connoître la verité.

Apôtre de la verité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reſte pas le juge ? Dieu lui-même a parlé ; écoutez ſa révélation. C'eſt autre choſe. Dieu a parlé ! voilà certe un grand mot. Et à qui a-t-il parlé ? Il a parlé aux hommes. Pourquoi donc n'en ai-

je rien entendu? Il a chargé d'autres hommes de vous rendre ſa parole. J'entends : ce ſont des hommes qui vont me dire ce que Dieu a dit. J'aimerois mieux avoir entendu Dieu lui-même ; il ne lui en auroit pas coûté davantage, & j'aurois été à l'abri de la ſéduction. Il vous en garantit, en manifeſtant la miſſion de ſes envoyés. Comment cela? Par des prodiges. Et où ſont ces prodiges? Dans des livres. Et qui a fait ces livres? Des hommes. Et qui a vu ces prodiges? Des hommes qui les atteſtent. Quoi! toujours des témoignages humains? toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi! Voyons toutefois, examinons, comparons, verifions. O ſi Dieu eût daigné me diſpenſer de tout ce travail, l'en aurois-je ſervi de moins bon cœur?

Conſiderez, mon ami, dans quelle

horrible discussion me voilà engagé ; de quelle immense érudition j'ai besoin pour remonter dans les plus hautes antiquités ; pour examiner, peser, confronter les prophéties, les révélations, les faits, tous les monumens de foi proposés dans tous les pays du monde ; pour en assigner les tems, les lieux, les auteurs, les occasions ! Quelle justesse de critique m'est nécessaire pour distinguer les piéces authentiques des piéces supposées ; pour comparer les objections aux réponses, les traductions aux originaux ; pour juger de l'impartialité des témoins, de leur bon sens, de leurs lumieres ; pour savoir si l'on n'a rien supprimé, rien ajouté, rien transposé, changé, falsifié ; pour lever les contradictions qui restent ; pour juger quel poids doit avoir le silence des adversaires dans les faits allégués contre eux ; si ces allégations leur ont été connues ; s'ils en ont fait assez de cas

pour daigner y répondre ; ſi les livres étoient aſſez communs pour que les nôtres leur parvinſſent ; ſi nous avons été d'aſſez bonne-foi pour donner cours aux leurs parmi nous, & pour y laiſſer leur plus fortes objections, telles qu'ils les avoient faites.

Tous ces monumens reconnus pour inconteſtables, il faut paſſer enſuite aux preuves de la miſſion de leurs auteurs ; il faut bien ſavoir les loix des ſorts, les probabilités éventives, pour juger quelle prédiction ne peut s'accomplir ſans miracle ; le génie des langues originales, pour diſtinguer ce qui eſt prédiction dans ces langues, & ce qui n'eſt que figure oratoire ; quels faits ſont dans l'ordre de la Nature, & quels autres faits n'y ſont pas ; pour dire juſqu'à quel point un homme adroit peut faſciner les yeux des ſimples, peut étonner même les gens éclairés ; chercher de quelle eſpece doit être un prodige

& quelle authenticité il doit avoir ; non-ſeulement pour être cru, mais pour qu'on ſoit puniſſable d'en douter ; comparer les preuves des vrais & des faux prodiges, & trouver les régles ſûres pour les diſcerner ; dire enfin pourquoi Dieu choiſit, pour atteſter ſa parole, des moyens qui ont eux-mêmes ſi grand beſoin d'atteſtation, comme s'il ſe jouoit de la crédulité des hommes, & qu'il évitât à deſſein les vrais moyens de les perſuader.

Suppoſons que la Majeſté divine daigne s'abaiſſer aſſez pour rendre un homme l'organe de ſes volontés ſacrées ; eſt-il raiſonnable, eſt-il juſte d'exiger que tout le genre humain obéiſſe à la voix de ce miniſtre, ſans le lui faire connoître pour tel ? Y a-t-il de l'équité à ne lui donner pour toutes lettres de créance, que quelques ſignes particuliers faits devant peu de gens obſcurs, & dont tout le reſte des

hommes

hommes ne ſaura jamais rien que par oüi-dire ? Par tous les pays du monde ſi l'on tenoit pour vrais tous les prodiges que le peuple & les ſimples diſent avoir vus, chaque ſecte ſeroit la bonne, il y auroit plus de prodiges que d'événemens naturels ; & le plus grand de tous les miracles ſeroit que, là où il y a des fanatiques perſécutés, il n'y eût point de miracles. C'eſt l'ordre inalterable de la Nature qui montre le mieux l'Etre ſuprême ; s'il arrivoit beaucoup d'exceptions, je ne ſaurois plus qu'en penſer ; & pour moi, je crois trop en Dieu pour croire à tant de miracles ſi peu dignes de lui.

Qu'un homme vienne nous tenir ce langage : Mortels, je vous annonce la volonté du très-Haut ; reconnoiſſez à ma voix celui qui m'envoye. J'ordonne au ſoleil de changer ſa courſe, aux étoiles de former un autre arrangement, aux montagnes de s'applanir,

aux flots de s'élever, à la terre de prendre un autre aſpect : à ces merveilles, qui ne reconnoîtra pas à l'inſtant le maître de la Nature ? Elle n'obéit point aux impoſteurs ; leurs miracles ſe font dans des carrefours, dans des déſerts, dans des chambres ; & c'eſt-là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de ſpectateurs déjà diſpoſés à tout croire. Qui eſt-ce qui m'oſera dire combien il faut de témoins oculaires pour rendre un prodige digne de foi ? Si vos miracles faits pour prouver votre doctrine ont eux-mêmes beſoin d'être prouvés, de quoi ſervent-ils ? Autant valoit n'en point faire.

Reſte enfin l'examen le plus important dans la doctrine annoncée ; car puiſque ceux qui diſent que Dieu fait ici-bas des miracles, prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux atteſtés nous ne

ſommes pas plus avancés qu'auparavant, & puiſque les magiciens de Pharaon oſoient, en préſence même de Moïſe, faire les mêmes ſignes qu'il faiſoit par l'ordre exprès de Dieu, pourquoi dans ſon abſence n'euſſent-ils pas, aux mêmes titres, prétendu la même autorité? Ainſi donc après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine *, de peur de prendre l'œuvre

* Cela eſt formel en mille endroits de l'Ecriture, & entre autres dans le Deuteronome, Chapitre XIII. où il eſt dit que, ſi un Prophete annonçant des Dieux étrangers confirme ſes diſcours par des prodiges, & que ce qu'il prédit arrive, loin d'y avoir aucun égard on doit mettre ce Prophete à mort. Quand donc les Payens mettoient à mort les Apôtres leur annonçant un Dieu étranger, & prouvant leur miſſion par des prédictions & des miracles, je ne vois pas ce qu'on avoit à leur objecter de ſolide, qu'ils ne puſſent à l'inſtant rétorquer contre nous. Or que faire en pareil cas? Une ſeule choſe: Revenir au raiſonnement, & laiſſer-là les miracles. Mieux eût valu n'y pas recourir. C'eſt-là du bon-ſens le plus ſimple, qu'on n'obſcurcit qu'à force de diſtinctions tout au moins très-ſubtiles. Des ſubtilités dans le Chriſtianiſme! Mais Jeſus-Chriſt

du Démon pour l'œuvre de Dieu. Que penſez-vous de ce dialéle ?

Cette doctrine venant de Dieu, doit porter le ſacré caractere de la Divinité ; non-ſeulement elle doit nous éclaircir les idées confuſes que le raiſonnement en trace dans notre eſprit ; mais elle doit auſſi nous propoſer un culte, une morale, & des maximes convenables aux attributs par leſquels ſeuls nous concevons ſon eſſence. Si donc elle ne nous apprenoit que des choſes abſurdes & ſans raiſon, ſi elle ne nous inſpiroit que des ſentimens d'averſion pour nos ſemblables & de

a donc eu tort de promettre le royaume des Cieux aux ſimples ? il a donc eu tort de commencer le plus beau de ſes diſcours par féliciter les pauvres d'eſprit ; s'il faut tant d'eſprit pour entendre ſa doctrine, & pour apprendre à croire en lui ? Quand vous m'aurez prouvé que je dois me ſoumettre, tout ira fort bien : mais pour me prouver cela, mettez-vous à ma portée ; meſurez vos raiſonnemens à la capacité d'un pauvre d'eſprit, ou je ne reconnois plus en vous le vrai diſciple de votre maître, & ce n'eſt pas ſa doctrine que vous m'annoncez.

frayeur pour nous-mêmes, ſi elle ne nous peignoit qu'un Dieu colere, jaloux, vengeur, partial, haïſſant les hommes, un Dieu de la guerre & des combats toujours prêt à détruire & foudroyer, toujours parlant de tourmens, de peines, & ſe vantant de punir même les innocens, mon cœur ne ſeroit point attiré vers ce Dieu terrible, & je me garderois de quitter la religion naturelle pour embraſſer celle-là; car vous voyez bien qu'il faudroit néceſſairement opter. Votre Dieu n'eſt pas le nôtre, dirai-je à ſes ſectateurs. Celui qui commence par ſe choiſir un ſeul peuple & proſcrire le reſte du genre humain, n'eſt pas le pere commun des hommes; celui qui deſtine au ſupplice éternel le plus grand nombre de ſes créatures, n'eſt pas le Dieu clément & bon que ma raiſon m'a montré.

A l'égard des dogmes, elle me dit

qu'ils doivent être clairs, lumineux, frappans par leur évidence. Si la religion naturelle eſt inſuffiſante, c'eſt par l'obſcurité qu'elle laiſſe dans les grandes verités qu'elle nous enſeigne : c'eſt à la révélation de nous enſeigner ces verités d'une maniere ſenſible à l'eſprit de l'homme, de les mettre à ſa portée, de les lui faire concevoir afin qu'il les croye. La foi s'aſſure & s'affermit par l'entendement ; la meilleure de toutes les religions eſt infailliblement la plus claire : celui qui charge de miſteres, de contradictions, le culte qu'il me prêche, m'apprend par cela même à m'en défier. Le Dieu que j'adore n'eſt point un Dieu de ténébres, il ne m'a point doué d'un entendement pour m'en interdire l'uſage ; me dire de ſoumettre ma raiſon, c'eſt outrager ſon auteur. Le miniſtre de la vérité ne tranniſe point ma raiſon ; il l'éclaire.

Nous avons mis à part toute autorité humaine, & ſans elle je ne ſaurois voir comment un homme en peut convaincre un autre en lui prêchant une doctrine déraiſonnable. Mettons un moment ces deux hommes aux priſes, & cherchons ce qu'ils pourront ſe dire dans cette âpreté de langage ordinaire aux deux partis.

L'Inſpiré.

„ La raiſon vous apprend que le
„ tout eſt plus grand que ſa partie;
„ mais moi, je vous apprends de la
„ part de Dieu, que c'eſt la partie
„ qui eſt plus grande que le tout.

Le Raiſonneur.

„ Et qui êtes-vous, pour m'oſer
„ dire que Dieu ſe contredit; & à
„ qui croirai-je par préference, de
„ lui qui m'apprend par la raiſon les
„ verités éternelles, ou de vous qui
„ m'annoncez de ſa part une abſur-
„ dité?

L'Inſpiré.

„ A moi ; car mon inſtruction eſt
„ plus poſitive, & je vais vous prou-
„ ver invinciblement que c'eſt lui qui
„ m'envoye.

Le Raiſonneur.

„ Comment ! vous me prouverez
„ que c'eſt Dieu qui vous envoye dé-
„ poſer contre lui ? Et de quel genre
„ ſeront vos preuves pour me con-
„ vaincre qu'il eſt plus certain que
„ Dieu me parle par votre bouche,
„ que par l'entendement qu'il m'a
„ donné ?

L'Inſpiré.

„ L'entendement qu'il vous a don-
„ né ! Homme petit & vain ! comme
„ ſi vous étiez le premier impie qui
„ s'égare dans ſa raiſon corrompue
„ par le péché !

Le Raiſonneur.

„ Homme de Dieu, vous ne ſeriez
„ pas, non plus, le premier fourbe

„ qui donne ſon arrogance pour preu-
„ ve de ſa miſſion.

L'Inſpiré.

„ Quoi! les Philoſophes diſent auſ-
„ ſi des injures!

Le Raiſonneur.

„ Quelquefois, quand les Saints
„ leur en donnent l'exemple.

L'Inſpiré.

„ Oh! moi j'ai le droit d'en dire :
„ je parle de la part de Dieu.

Le Raiſonneur.

„ Il ſeroit bon de montrer vos ti-
„ tres avant d'uſer de vos priviléges.

L'Inſpiré.

„ Mes titres ſont authentiques. La
„ terre & les cieux dépoſeront pour
„ moi. Suivez bien mes raiſonne-
„ mens, je vous prie.

Le Raiſonneur.

„ Vos raiſonnemens! vous n'y pen-
„ ſez pas. M'apprendre que ma rai-
„ ſon me trompe, n'eſt-ce pas réfuter

„ ce qu'elle m'aura dit pour vous ?
„ Quiconque veut recuſer la raiſon,
„ doit convaincre ſans ſe ſervir d'elle.
„ Car, ſuppoſons qu'en raiſonnant
„ vous m'ayez convaincu ; comment
„ ſaurai-je ſi ce n'eſt point ma raiſon
„ corrompue par le péché qui me fait
„ acquieſcer à ce que vous me dites ?
„ D'ailleurs, quelle preuve, quelle
„ démonſtration pourrez-vous jamais
„ employer, plus évidente que l'axio-
„ me qu'elle doit détruire ? Il eſt tout
„ auſſi croyable qu'un bon ſyllogiſme
„ eſt un menſonge, qu'il l'eſt, que
„ la partie eſt plus grande que le
„ tout.

L'Inſpiré.

„ Quelle difference ! mes preuves
„ ſont ſans réplique ; elles ſont d'un
„ ordre ſurnaturel.

Le Raiſonneur.

„ Surnaturel ! Que ſignifie ce mot ?
„ Je ne l'entends pas.

L'Inſpiré.

„ Des changemens dans l'ordre de
„ la Nature, des prophéties, des
„ miracles, des prodiges de toute
„ eſpece.

Le Raiſonneur.

„ Des prodiges, des miracles! je
„ n'ai jamais rien vu de tout cela.

L'Inſpiré.

„ D'autres l'ont vu pour vous. Des
„ nuées de témoins.... le témoigna-
„ ge des peuples.....

Le Raiſonneur.

„ Le témoignage des peuples eſt-il
„ d'un ordre ſurnaturel?

L'Inſpiré.

„ Non; mais quand il eſt unanime,
„ il eſt inconteſtable.

Le Raiſonneur.

„ Il n'y a rien de plus inconteſta-
„ ble que les principes de la raiſon,
„ & l'on ne peut autoriſer une abſur-
„ dité ſur le témoignage des hommes.

„ Encore une fois, voyons des preu-
„ ves surnaturelles, car l'attestation
„ du genre humain n'en est pas une.

L'Inspiré.

„ O cœur endurci ! la grace ne
„ vous parle point.

Le Raisonneur.

„ Ce n'est pas ma faute ; car selon
„ vous, il faut avoir déjà reçu la grace
„ pour savoir la demander. Commen-
„ cez donc à me parler au lieu d'elle.

L'Inspiré.

„ Ah ! c'est ce que je fais, & vous
„ ne m'écoutez pas : mais que dites-
„ vous des prophéties ?

Le Raisonneur.

„ Je dis premierement que je n'ai
„ pas plus entendu de prophéties,
„ que je n'ai vu de miracles. Je dis
„ de plus, qu'aucune prophétie ne
„ sauroit faire autorité pour moi.

L'Inspiré.

„ Satellite du Démon ! & pourquoi

„ les prophéties ne font-elles pas au-
„ torité pour vous ?

Le Raiſonneur.

„ Parce que pour qu'elles la fiſſent,
„ il faudroit trois choſes dont le con-
„ cours eſt impoſſible ; ſavoir, que
„ j'euſſe été témoin de la prophétie,
„ que je fuſſe témoin de l'événement,
„ & qu'il me fût démontré que cet
„ événement n'a pû quadrer fortuite-
„ ment avec la prophétie : car, fût-
„ elle plus préciſe, plus claire, plus
„ lumineuſe qu'un axiome de géomé-
„ trie ; puiſque la clarté d'une pré-
„ diction faite au hazard n'en rend
„ pas l'accompliſſement impoſſible,
„ cet accompliſſement, quand il a
„ lieu, ne prouve rien à la rigueur
„ pour celui qui l'a prédit.

„ Voyez donc à quoi ſe réduiſent
„ vos prétendues preuves ſurnaturel-
„ les, vos miracles, vos prophéties.
„ A croire tout cela ſur la foi d'au-

„ trui, & à ſoumettre à l'autorité des
„ hommes l'autorité de Dieu parlant
„ à ma raiſon. Si les verités éternel-
„ les que mon eſprit conçoit, pou-
„ voient ſouffrir quelque atteinte, il
„ n'y auroit plus pour moi nulle eſpe-
„ ce de certitude, & loin d'être ſûr
„ que vous me parlez de la part de
„ Dieu, je ne ſerois pas même aſſuré
„ qu'il exiſte.

Voilà bien des difficultés, mon enfant, & ce n'eſt pas tout. Parmi tant de religions diverſes qui ſe proſcrivent & s'excluent mutuellement, une ſeule eſt la bonne, ſi tant eſt qu'une le ſoit. Pour la reconnoître, il ne ſuffit pas d'en examiner une, il faut les examiner toutes; & dans quelque matiere que ce ſoit, on ne doit point condamner ſans entendre *; il faut comparer

* Plutarque rapporte que les Stoïciens, entre autres bizarres paradoxes, ſoutenoient que dans un jugement contradictoire, il étoit inutile d'entendre les deux

les objections aux preuves ; il faut ſavoir ce que chacun oppoſe aux autres, & ce qu'il leur répond. Plus un ſentiment nous paroît démontré, plus nous devons chercher ſur quoi tant d'hommes ſe fondent pour ne pas le trouver tel. Il faudroit être bien ſimple pour croire qu'il ſuffit d'entendre les Docteurs de ſon parti pour s'inſtruire des raiſons du parti contraire. Où ſont les Théologiens qui ſe piquent de bonne-foi ? où ſont ceux qui, pour réfuter les raiſons de leurs adverſaires, ne commencent pas par les affoiblir ? Chacun brille dans ſon parti ; mais tel au milieu des ſiens eſt fier de ſes preuves, qui feroit

---

parties : car, diſoient-ils, ou le premier a prouvé ſon dire, ou il ne l'a pas prouvé. S'il l'a prouvé, tout eſt dit, & la partie adverſe doit être condamnée ; s'il ne l'a pas prouvé, il a tort, & doit être débouté. Je trouve que la méthode de tous ceux qui admettent une révélation excluſive, reſſemble beaucoup à celle de ces Stoïciens. Si-tôt que chacun prétend avoir ſeul raiſon, pour choiſir entre tant de partis, il les faut tous écouter, ou l'on eſt injuſte.

un fort ſot perſonnage avec ces mêmes preuves parmi des gens d'un autre parti. Voulez-vous vous inſtruire dans les livres? quelle érudition il faut acquérir, que de langues il faut apprendre, que de bibliothéques il faut feuilleter, quelle immenſe lecture il faut faire! Qui me guidera dans le choix? Difficilement trouvera-t-on dans un pays les meilleurs livres du parti contraire, à plus forte raiſon ceux de tous les partis; quand on les trouveroit, ils ſeroient bientôt réfutés. L'abſent a toujours tort, & de mauvaiſes raiſons dites avec aſſurance, effacent aiſément les bonnes expoſées avec mépris. D'ailleurs ſouvent rien n'eſt plus trompeur que les livres, & ne rend moins fidellement les ſentimens de ceux qui les ont écrits. Quand vous avez voulu juger de la Foi catholique ſur le livre de Boſſuet, vous vous êtes trouvé loin de compte après avoir vécu parmi nous.

nous. Vous avez vu que la doctrine avec laquelle on répond aux Proteſtans n'eſt point celle qu'on enſeigne au peuple, & que le livre de Boſſuet ne reſſemble guere aux inſtructions du prône. Pour bien juger d'une religion, il ne faut pas l'étudier dans les livres de ſes ſectateurs, il faut aller l'apprendre chez eux ; cela eſt fort différent. Chacun a ſes traditions, ſon ſens, ſes coutumes, ſes préjugés, qui font l'eſprit de ſa croyance, & qu'il y faut joindre pour en juger.

Combien de grands peuples n'impriment point de livres & ne liſent pas les nôtres ! Comment jugeront-ils de nos opinions ? comment jugerons-nous des leurs? Nous les raillons, ils nous mépriſent ; & ſi nos voyageurs les tournent en ridicule, il ne leur manque, pour nous le rendre, que de voyager parmi nous. Dans quel pays n'y a-t-il pas des gens ſenſés, des gens

de bonne-foi, d'honnêtes gens amis de la verité, qui, pour la profeſſer, ne cherchent qu'à la connoître? Cependant chacun la voit dans ſon culte, & trouve abſurdes les cultes des autres Nations; donc ces cultes étrangers ne ſont pas ſi extravagans qu'ils nous ſemblent, ou la raiſon que nous trouvons dans les nôtres ne prouve rien.

Nous avons trois principales religions en Europe. L'une admet une ſeule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteſte, maudit les deux autres, les accuſe d'aveuglement, d'endurciſſement, d'opiniâtreté, de menſonge. Quel homme impartial oſera juger entr'elles, s'il n'a premierement bien peſé leurs preuves, bien écouté leurs raiſons? Celle qui n'admet qu'une révélation eſt la plus ancienne, & paroît la plus ſûre; celle qui en admet trois

eſt la plus moderne, & paroît la plus conſéquente; celle qui en admet deux & rejette la troiſiéme peut bien être la meilleure, mais elle a certainement tous les préjugés contr'elle; l'inconſéquence ſaute aux yeux.

Dans les trois révélations, les Livres ſacrés ſont écrits en des langues inconnues aux peuples qui les ſuivent. Les Juifs n'entendent plus l'Hébreu, les Chrétiens n'entendent ni l'Hébreu ni le Grec, les Turcs ni les Perſans n'entendent point l'Arabe, & les Arabes modernes, eux-mêmes, ne parlent plus la langue de Mahomet. Ne voilà-t-il pas une maniere bien ſimple d'inſtruire les hommes, de leur parler toujours une langue qu'ils n'entendent point? On traduit ces livres, dira-t-on; belle réponſe! Qui m'aſſurera que ces livres ſont fidellement traduits, qu'il eſt même poſſible qu'ils le ſoient, & quand Dieu fait tant que de

parler aux hommes, pourquoi faut-il qu'il ait beſoin d'interprete ?

Je ne concevrai jamais que ce que tout homme eſt obligé de ſavoir ſoit enfermé dans des livres, & que celui qui n'eſt à portée ni de ces livres, ni des gens qui les entendent, ſoit puni d'une ignorance involontaire. Toujours des livres! Quélle manie! Parce que l'Europe eſt pleine de livres, les Européens les regardent comme indiſpenſables, ſans ſonger que ſur les trois quarts de la terre on n'en a jamais vu. Tous les livres n'ont-ils pas été écrits par des hommes ? Comment donc l'homme en auroit-il beſoin pour connoître ſes devoirs, & quels moyens avoit-il de les connoître avant que ces livres fuſſent faits? Ou il apprendra ces devoirs de lui-même, ou il eſt diſpenſé de les ſavoir.

Nos Catholiques font grand bruit de l'autorité de l'Égliſe ; mais que ga-

gnent-ils à cela, s'il leur faut un auſſi grand appareil de preuves pour établir cette autorité, qu'aux autres ſectes pour établir directement leur doctrine ? L'Égliſe décide que l'Égliſe a droit de décider. Ne voilà-t-il pas une autorité bien prouvée ? Sortez de-là, vous rentrez dans toutes nos diſcuſſions.

Connoiſſez-vous beaucoup de Chrétiens qui aient pris la peine d'examiner avec ſoin ce que le Judaïſme allégue contr'eux ? Si quelques-uns en ont vu quelque choſe, c'eſt dans les livres des Chrétiens. Bonne maniere de s'inſtruire des raiſons de leurs adverſaires ! Mais comment faire ? Si quelqu'un oſoit publier parmi nous des livres où l'on favoriſeroit ouvertement le Judaïſme, nous punirions l'Auteur, l'Éditeur, le Libraire *. Cette police eſt

* Entre mille faits connus, en voici un qui n'a pas beſoin de commentaire. Dans le ſizieme ſiécle, les Théologiens catholiques ayant condamné au feu tous

commode & sûre pour avoir toujours raison. Il y a plaisir à réfuter des gens qui n'osent parler.

Ceux d'entre nous qui sont à portée de converser avec des Juifs ne sont guere plus avancés. Les malheureux se sentent à notre discrétion ; la tirannie qu'on exerce envers eux les rend craintifs ; ils savent combien peu l'injustice & la cruauté coûtent à la charité chrétienne : qu'oseront-ils dire sans s'exposer à nous faire crier au blasphême ? L'avidité nous donne du zele, & ils sont trop riches pour n'avoir pas tort. Les plus savans, les plus éclairés sont toujours les plus circonspects. Vous convertirez quelque misérable payé pour calomnier sa secte ; vous se-

---

les livres des Juifs, sans distinction, l'illustre & savant Reuchlin consulté fut cette affaire, s'en attira de terribles, qui faillirent le perdre, pour avoir seulement été d'avis qu'on pouvoit conserver ceux de ces livres qui ne faisoient rien contre le Christianisme, & qui traitoient de matieres indifferentes à la religion.

rez parler quelques vils frippiers, qui céderont pour vous flatter; vous triompherez de leur ignorance ou de leur lâcheté, tandis que leurs Docteurs souriront en silence de votre ineptie. Mais croyez-vous que dans les lieux où ils se sentiroient en sûreté l'on eût aussi bon marché d'eux? En Sorbone, il est clair comme le jour que les prédictions du Messie se rapportent à Jesus-Christ. Chez les Rabbins d'Amsterdam, il est tout aussi clair qu'elles n'y ont pas le moindre rapport. Je ne croirai jamais avoir bien entendu les raisons des Juifs, qu'ils n'aient un État libre, des écoles, des universités, où ils puissent parler & disputer sans risque. Alors, seulement, nous pourrons savoir ce qu'ils ont à dire.

A Constantinople, les Turcs disent leurs raisons, mais nous n'osons dire les nôtres; là, c'est notre tour de ramper. Si les Turcs exigent de nous pour

Mahomet, auquel nous ne croyons point, le même reſpect que nous exigeons pour Jeſus-Chriſt des Juifs qui n'y croyent pas davantage; les Turcs ont-ils tort, avons-nous raiſon? Sur quel principe équitable réſoudrons-nous cette queſtion?

Les deux tiers du genre humain ne ſont ni Juifs, ni Mahométans, ni Chrétiens, & combien de millions d'hommes n'ont jamais oui parler de Moïſe, de Jeſus-Chriſt, ni de Mahomet? On le nie; on ſoutient que nos Miſſionnaires vont par-tout. Cela eſt bientôt dit: mais vont-ils dans le cœur de l'Afrique encore inconnue; & où jamais Européen n'a pénétré juſqu'à préſent? Vont-ils dans la Tartarie méditerranée ſuivre à cheval les Hordes ambulantes dont jamais étranger n'approche, & qui loin d'avoir oui parler du Pape, connoiſſent à peine le grand Lama? Vont-ils dans les con-

tinens immenſes de l'Amerique, où des Nations entieres ne ſavent pas encore que des peuples d'un autre monde ont mis les pieds dans le leur? Vont-ils au Japon, dont leurs manœuvres les ont fait chaſſer pour jamais, & où leurs prédéceſſeurs ne ſont connus des générations qui naiſſent, que comme des intrigans ruſés, venus avec un zele hypocrite pour s'emparer doucement de l'Empire? Vont-ils dans les Harems des Princes de l'Aſie, annoncer l'Évangile à des milliers de pauvres eſclaves? Qu'ont fait les femmes de cette partie du monde pour qu'aucun Miſſionnaire ne puiſſe leur prêcher la Foi? Iront-elles toutes en enfer pour avoir été recluſes?

Quand il ſeroit vrai que l'Évangile eſt annoncé par toute la terre, qu'y gagneroit-on? La veille du jour que le premier Miſſionnaire eſt arrivé dans un pays, il y eſt ſûrement mort quel-

qu'un qui n'a pu l'entendre. Or, dites-moi ce que nous ferons de ce quelqu'un-là? N'y eût-il dans tout l'univers qu'un seul homme à qui l'on n'auroit jamais préché Jesus-Christ, l'objection seroit aussi forte pour ce seul homme, que pour le quart du genre humain.

Quand les Ministres de l'Évangile se sont fait entendre aux peuples éloignés, que leur ont-ils dit qu'on pût raisonnablement admettre sur leur parole, & qui ne demandât pas la plus exacte vérification? Vous m'annoncez un Dieu né & mort il y a deux mille ans à l'autre extrémité du monde, dans je ne sais quelle petite ville, & vous me dites que tous ceux qui n'auront point cru à ce mistere seront damnés. Voilà des choses bien étranges pour les croire si vite sur la seule autorité d'un homme que je ne connois point! Pourquoi votre Dieu a-t-il fait arriver

ſi loin de moi les événemens dont il vouloit m'obliger d'être inſtruit? Eſt-ce un crime d'ignorer ce qui ſe paſſe aux Antipodes? Puis-je deviner qu'il y a eu dans un autre hémiſphere un peuple Hébreu & une ville de Jeruſalem? Autant vaudroit m'obliger de ſavoir ce qui ſe fait dans la lune. Vous venez, dites-vous, me l'apprendre; mais pourquoi n'êtes-vous pas venu l'apprendre à mon pere, ou, pourquoi damnez-vous ce bon vieillard pour n'en avoir jamais rien ſû? Doit-il être éternellement puni de votre pareſſe, lui qui étoit ſi bon, ſi bienfaiſant, & qui ne cherchoit que la verité? Soyez de bonne-foi, puis mettez-vous à ma place: voyez ſi je dois, ſur votre ſeul témoignage, croire toutes les choſes incroyables que vous me dites, & concilier tant d'injuſtices avec le Dieu juſte que vous m'annoncez. Laiſſez-moi, de grace, aller voir ce pays loin-

tain, où s'opérerent tant de merveilles inouies dans celui-ci ; que j'aille ſavoir pourquoi les habitans de cette Jeruſalem ont traité Dieu comme un brigand. Ils ne l'ont pas, dites-vous, reconnu pour Dieu? Que ferai-je donc, moi qui n'en ai jamais entendu parler que par vous? Vous ajoutez qu'ils ont été punis, diſperſés, opprimés, aſſervis ; qu'aucun d'eux n'approche plus de la même ville. Aſſurément ils ont bien mérité tout cela : mais les habitans d'aujourd'hui, que diſent-ils du déicide de leurs prédéceſſeurs? Ils le nient, ils ne reconnoiſſent pas non plus Dieu pour Dieu : autant valoit donc laiſſer les enfans des autres.

Quoi ! dans cette même ville où Dieu eſt mort, les anciens ni les nouveaux habitans ne l'ont point reconnu, & vous voulez que je le reconnoiſſe, moi qui ſuis né deux mille ans après à deux mille lieues de-là ! Ne voyez-

vous pas qu'avant que j'ajoute foi à ce livre que vous appellez ſacré, & auquel je ne comprends rien, je dois ſavoir par d'autres que vous quand & par qui il a été fait, comment il s'eſt conſervé, comment il vous eſt parvenu, ce que diſent dans le pays, pour leurs raiſons, ceux qui le rejettent, quoiqu'ils ſachent auſſi bien que vous tout ce que vous m'apprenez? Vous ſentez bien qu'il faut néceſſairement que j'aille en Europe, en Aſie, en Paleſtine, examiner tout par moi-même; il faudroit que je fuſſe fou pour vous écouter avant ce tems-là.

Non-ſeulement ce diſcours me paroît raiſonnable, mais je ſoutiens que tout homme ſenſé doit, en pareil cas, parler ainſi, & renvoyer bien loin le Miſſionnaire, qui, avant la vérification des preuves veut ſe dépêcher de l'inſtruire & de le baptiſer. Or je ſoutiens qu'il n'y a pas de révélation contre

laquelle les mêmes objections n'ayent autant & plus de force que contre le Chriſtianiſme. D'où il ſuit que s'il n'y a qu'une religion veritable, & que tout homme ſoit obligé de la ſuivre ſous peine de damnation, il faut paſſer ſa vie à les étudier toutes, à les approfondir, à les comparer, à parcourir les pays où elles ſont établies: nul n'eſt exempt du premier devoir de l'homme, nul n'a droit de ſe fier au jugement d'autrui. L'artiſan qui ne vit que de ſon travail, le laboureur qui ne ſait pas lire, la jeune fille délicate & timide, l'infirme qui peut à peine ſortir de ſon lit, tous, ſans exception, doivent étudier, méditer, diſputer, voyager, parcourir le monde: il n'y aura plus de peuple fixe & ſtable; la terre entiere ne ſera couverte que de pélerins allant, à grands fraix & avec de longues fatigues, vérifier, comparer, examiner par eux-

mêmes les cultes divers qu'on y ſuit. Alors adieu les métiers, les arts, les ſciences humaines, & toutes les occupations civiles ; il ne peut plus y avoir d'autre étude que celle de religion : à grand'peine celui qui aura joui de la ſanté la plus robuſte, le mieux employé ſon tems, le mieux uſé de ſa raiſon, vécu le plus d'années, ſaura-t-il dans ſa vieilleſſe à quoi s'en tenir, & ce ſera beaucoup s'il apprend avant ſa mort dans quel culte il auroit dû vivre.

Voulez-vous mitiger cette méthode, & donner la moindre priſe à l'autorité des hommes ? A l'inſtant vous lui rendez tout ; & ſi le fils d'un Chrétien fait bien de ſuivre, ſans un examen profond & impartial, la religion de ſon pere, pourquoi le fils d'un Turc feroit-il mal de ſuivre de même la religion du ſien ? Je défie tous les intolerans du monde de répondre à cela rien qui contente un homme ſenſé.

Preſſés par ces raiſons, les uns aiment mieux faire Dieu injuſte, & punir les innocens du péché de leur pere, que de renoncer à leur barbare dogme. Les autres ſe tirent d'affaire, en envoyant obligeamment un ange inſtruire quiconque, dans une ignorance invincible, auroit vécu moralement bien. La belle invention que cet ange! Non contens de nous aſſervir à leurs machines, ils mettent Dieu lui-même dans la néceſſité d'en employer.

Voyez, mon fils, à quelle abſurdité menent l'orgueil & l'intolerance, quand chacun veut abonder dans ſon ſens, & croire avoir raiſon excluſivement au reſte du genre humain. Je prends à témoin ce Dieu de paix que j'adore & que je vous annonce, que toutes mes recherches ont été ſinceres; mais voyant qu'elles étoient, qu'elles ſeroient toujours ſans ſuccès, & que je m'abîmois dans un océan ſans rives,

je ſuis revenu ſur mes pas, & j'ai reſſerré ma foi dans mes notions primitives. Je n'ai jamais pû croire que Dieu m'ordonnât, ſous peine de l'enfer, d'être ſi ſavant. J'ai donc refermé tous les livres. Il en eſt un ſeul ouvert à tous les yeux, c'eſt celui de la Nature. C'eſt dans ce grand & ſublime livre que j'apprends à ſervir & adorer ſon divin Auteur. Nul n'eſt excuſable de n'y pas lire, parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les eſprits. Quand je ſerois né dans une iſle déſerte, quand je n'aurois point vu d'autre homme que moi, quand je n'aurois jamais appris ce qui s'eſt fait anciennement dans un coin du monde; ſi j'exerce ma raiſon, ſi je la cultive, ſi j'uſe bien des facultés immédiates que Dieu me donne, j'apprendrois de moi-même à le connoître, à l'aimer, à aimer ſes œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, & à rem-

plir, pour lui plaire, tous mes devoirs ſur la terre. Qu'eſt-ce que tout le ſavoir des hommes m'apprendra de plus ?

A l'égard de la révélation, ſi j'étois meilleur raiſonneur ou mieux inſtruit, peut-être ſentirois-je ſa vérité, ſon utilité pour ceux qui ont le bonheur de la reconnoître ; mais ſi je vois en ſa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois auſſi contr'elle des objections que je ne puis réſoudre. Il y a tant de raiſons ſolides pour & contre, que ne ſachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne la rejette ; je rejette ſeulement l'obligation de la reconnoître, parce que cette obligation prétendue eſt incompatible avec la juſtice de Dieu, & que, loin de lever par-là les obſtacles au ſalut, il les eût multipliés, il les eût rendus inſurmontables pour la plus grande partie du genre humain. A cela près, je reſte

ſur ce point dans un doute reſpectueux. Je n'ai pas la préſomption de me croire infaillible : d'autres hommes ont pû décider ce qui me ſemble indécis ; je raiſonne pour moi & non pas pour eux ; je ne les blâme ni ne les imite : leur jugement peut être meilleur que le mien ; mais il n'y a pas de ma faute ſi ce n'eſt pas le mien.

Je vous avoue auſſi que la majeſté des Écritures m'étonne, la ſainteté de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des Philoſophes avec toute leur pompe ; qu'ils ſont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre, à la fois ſi ſublime & ſi ſimple, ſoit l'ouvrage des hommes ? Se peut-il que celui dont il fait l'hiſtoire ne ſoit qu'un homme lui-même ? Eſt-ce-là le ton d'un enthouſiaſte ou d'un ambitieux ſectaire ? Quelle douceur, quelle pureté dans ſes mœurs ! quelle grace touchante dans ſes inſtructions ! quelle élévation dans

ſes maximes ! quelle profonde ſageſſe dans ſes diſcours ! quelle préſence d'eſprit, quelle fineſſe & quelle juſteſſe dans ſes réponſes ! quel empire ſur ſes paſſions ! Où eſt l'homme, où eſt le ſage qui ſait agir, ſouffrir & mourir ſans foibleſſe & ſans oſtentation ? Quand Platon peint ſon juſte imaginaire * couvert de tout l'opprobre du crime, & digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jeſus-Chriſt : la reſſemblance eſt ſi frappante, que tous les Peres l'ont ſentie, & qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oſer comparer le fils de Sophroniſque au fils de Marie ? Quelle diſtance de l'un à l'autre ! Socrate mourant ſans douleur, ſans ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon perſonnage,

* De Rep. Dial. 1.

& ſi cette facile mort n'eût honoré ſa vie, on douteroit ſi Socrate, avec tout ſon eſprit, fut autre choſe qu'un ſophiſte. Il inventa, dit-on, la morale. D'autres avant lui l'avoient miſe en pratique; il ne fit que dire ce qu'ils avoient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exemples. Ariſtide avoit été juſte avant que Socrate eût dit ce que c'étoit que juſtice; Léonidas étoit mort pour ſon pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer la patrie; Sparte étoit ſobre avant que Socrate eût loué la ſobriété: avant qu'il eût défini la vertu, la Grece abondoit en hommes vertueux. Mais où Jeſus avoit-il pris chez les ſiens cette morale élevée & pure, dont lui ſeul a donné les leçons & l'exemple *? Du ſein du plus furieux fanatiſme la plus haute

* Voyez dans le diſcours ſur la Montagne, le parallele qu'il fait lui-même de la morale de Moïſe à la ſienne. *Matth. c. 5. ℣. 21. & ſeq.*

ſageſſe ſe fit entendre, & la ſimplicité des plus heroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on puiſſe deſirer; celle de Jeſus expirant dans les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe craindre. Socrate prenant la coupe empoiſonnée, bénit celui qui la lui préſente & qui pleure; Jeſus au milieu d'un ſupplice affreux prie pour ſes bourreaux acharnés. Oui, ſi la vie & la mort de Socrate ſont d'un Sage, la vie & la mort de Jeſus ſont d'un Dieu. Dirons-nous que l'hiſtoire de l'Évangile eſt inventée à plaiſir? Mon ami, ce n'eſt pas ainſi qu'on invente, & les faits de Socrate, dont perſonne ne doute, ſont moins atteſtés que ceux de Jeſus-Chriſt. Au fond, c'eſt reculer la difficulté ſans la détruire; il ſeroit plus

inconcevable que pluſieurs hommes d'accord euſſent fabriqué ce livre, qu'il ne l'eſt qu'un ſeul en ait fourni le ſujet. Jamais des Auteurs Juifs n'euſſent trouvé ni ce ton, ni cette morale, & l'Évangile a des caracteres de vérité ſi grands, ſi frappans, ſi parfaitement inimitables, que l'inventeur en ſeroit plus étonnant que le héros. Avec tout cela, ce même Évangile eſt plein de choſes incroyables, de choſes qui répugnent à la raiſon, & qu'il eſt impoſſible à tout homme ſenſé de concevoir ni d'admettre. Que faire au milieu de toutes ces contradictions? Etre toujours modeſte & circonſpect, mon enfant; reſpecter en ſilence ce qu'on ne ſauroit ni rejetter, ni comprendre, & s'humilier devant le grand Etre qui ſeul ſait la vérité.

Voilà le ſcepticiſme involontaire où je ſuis reſté; mais ce ſcepticiſme ne m'eſt nullement pénible, parce

qu'il ne s'étend pas aux points eſſenciels à la pratique, & que je ſuis bien décidé ſur les principes de tous mes devoirs. Je ſers Dieu dans la ſimplicité de mon cœur. Je ne cherche à ſavoir que ce qui importe à ma conduite; quant aux dogmes qui n'influent ni ſur les actions, ni ſur la morale, & dont tant de gens ſe tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine. Je regarde toutes les religions particulieres comme autant d'inſtitutions ſalutaires qui preſcrivent dans chaque pays une maniere uniforme d'honorer Dieu par un culte public; & qui peuvent toutes avoir leurs raiſons dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelqu'autre cauſe locale qui rend l'une préferable à l'autre, ſelon les tems & les lieux. Je les crois toutes bonnes quand on y ſert Dieu convenablement: le culte eſſenciel eſt celui du cœur. Dieu n'en

rejette point l'hommage, quand il eſt ſincere, ſous quelque forme qu'il lui ſoit offert. Appellé dans celle que je profeſſe au ſervice de l'Égliſe, j'y remplis, avec toute l'exactitude poſſible, les ſoins qui me ſont preſcrits, & ma conſcience me reprocheroit d'y manquer volontairement en quelque point. Après un long interdit, vous ſavez que j'obtins, par le crédit de M. de Mellarede, la permiſſion de reprendre mes fonctions pour m'aider à vivre. Autrefois je diſois la Meſſe avec la légereté qu'on met à la longue aux choſes les plus graves quand on les fait trop ſouvent. Depuis mes nouveaux principes, je la célebre avec plus de véneration : je me pénetre de la majeſté de l'Etre ſuprême, de ſa préſence, de l'inſuffiſance de l'eſprit humain qui conçoit ſi peu ce qui ſe rapporte à ſon Auteur. En ſongeant que je lui porte les vœux du peuple ſous une forme

preſcrite, je ſuis avec ſoin tous les Rites; je récite attentivement: je m'applique à n'omettre jamais ni le moindre mot, ni la moindre cérémonie; quand j'approche du moment de la conſécration, je me recueille pour la faire avec toutes les diſpoſitions qu'exige l'Égliſe & la grandeur du ſacrement; je tâche d'anéantir ma raiſon devant la ſuprême intelligence; je me dis, qui es-tu, pour meſurer la puiſſance infinie? Je prononce avec reſpect les mots ſacramentaux, & je donne à leur effet toute la foi qui dépend de moi. Quoiqu'il en ſoit de ce miſtere inconcevable, je ne crains pas qu'au jour du jugement je ſois puni pour l'avoir jamais profané dans mon cœur.

Honoré du miniſtere ſacré, quoique dans le dernier rang, je ne ferai, ni ne dirai jamais rien qui me rende indigne d'en remplir les ſublimes devoirs. Je prêcherai toujours la vertu

aux hommes, je les exhorterai toujours à bien faire ; & tant que je pourrai, je leur en donnerai l'exemple. Il ne tiendra pas à moi de leur rendre la religion aimable ; il ne tiendra pas à moi d'affermir leur foi dans les dogmes vraiment utiles, & que tout homme eſt obligé de croire : mais à Dieu ne plaiſe que jamais je leur prêche le dogme cruel de l'intolerance, que jamais je les porte à déteſter leur prochain, à dire à d'autres hommes, vous ſerez damnés *. Si j'étois dans un rang plus remarquable, cette réſerve pourroit m'attirer des affaires ; mais je ſuis

* Le devoir de ſuivre & d'aimer la religion de ſon pays ne s'étend pas juſqu'aux dogmes contraires à la bonne morale, tels que celui de l'intolerance. C'eſt ce dogme horrible qui arme les hommes les uns contre les autres, & les rend tous ennemis du genre humain. La diſtinction entre la tolerance civile & la tolerance théologique, eſt puerile & vaine. Ces deux tolerances ſont inſéparables, & l'on ne peut admettre l'une ſans l'autre. Des Anges mêmes ne vivroient pas en paix avec des hommes qu'ils regarderoient comme les ennemis de Dieu.

trop petit pour avoir beaucoup à craindre, & je ne puis guere tomber plus bas que je ne ſuis. Quoiqu'il arrive, je ne blaſphêmerai point contre la juſtice Divine, & ne mentirai point contre le Saint-Eſprit.

J'ai long-tems ambitionné l'honneur d'être Curé ; je l'ambitionne encore, mais je ne l'eſpere plus. Mon bon ami, je ne trouve rien de ſi beau que d'être Curé. Un bon Curé eſt un Miniſtre de bonté, comme un bon Magiſtrat eſt un Miniſtre de juſtice. Un Curé n'a jamais de mal à faire ; s'il ne peut pas toujours faire le bien par lui-même, il eſt toujours à ſa place quand il le ſollicite, & ſouvent il l'obtient quand il ſait ſe faire reſpecter. O ſi jamais dans nos montagnes j'avois quelque pauvre Cure de bonnes gens à deſſervir, je ſerois heureux ; car il me ſemble que je ferois le bonheur de mes paroiſſiens ! Je ne les rendrois pas ri-

ches, mais je partagerois leur pauvreté ; j'en ôterois la flétriſſure & le mépris plus inſupportable que l'indigence. Je leur ferois aimer la concorde & l'égalité qui chaſſent ſouvent la miſere & la font toujours ſupporter. Quand ils verroient que je ne ſerois en rien mieux qu'eux, & que pourtant je vivrois content, ils apprendroient à ſe conſoler de leur ſort, & à vivre contens comme moi. Dans mes inſtructions je m'attacherois moins à l'eſprit de l'Égliſe, qu'à l'eſprit de l'Évangile, où le dogme eſt ſimple & la morale ſublime, où l'on voit peu de pratiques religieuſes, & beaucoup d'œuvres de charité. Avant de leur enſeigner ce qu'il faut faire, je m'efforcerois toujours de le pratiquer, afin qu'ils viſſent bien que tout ce que je leur dis, je le penſe. Si j'avois des Proteſtans dans mon voiſinage ou dans ma paroiſſe, je ne les diſtinguerois

point de mes vrais paroiſſiens en tout ce qui tient à la charité chrétienne ; je les porterois tous également à s'entr'aimer, à ſe regarder comme freres, à reſpecter toutes les religions & à vivre en paix chacun dans la ſienne. Je penſe que ſolliciter quelqu'un de quitter celle où il eſt né, c'eſt le ſolliciter de mal faire, & par conſéquent faire mal ſoi-même. En attendant de plus grandes lumieres, gardons l'ordre public ; dans tout pays reſpectons les loix, ne troublons point le culte qu'elles preſcrivent, ne portons point les Citoyens à la déſobéiſſance ; car nous ne ſavons point certainement ſi c'eſt un bien pour eux de quitter leurs opinions pour d'autres, & nous ſavons très-certainement que c'eſt un mal de déſobéir aux loix.

Je viens, mon jeune ami, de vous reciter de bouche ma profeſſion de foi telle que Dieu la lit dans mon cœur ;

vous êtes le premier à qui je l'ai faite ; vous êtes le ſeul peut-être à qui je la ferai jamais. Tant qu'il reſte quelque bonne croyance parmi les hommes, il ne faut point troubler les ames paiſibles, ni allarmer la foi des ſimples par des difficultés qu'ils ne peuvent réſoudre & qui les inquiettent ſans les éclairer. Mais quand une fois tout eſt ébranlé, on doit conſerver le tronc aux dépens des branches ; les conſciences agitées, incertaines, preſque éteintes, & dans l'état où j'ai vu la vôtre, ont beſoin d'être affermies & réveillées ; & pour les rétablir ſur la baſe des vérités éternelles, il faut achever d'arracher les piliers flottans, auxquels elles penſent tenir encore.

Vous êtes dans l'âge critique où l'eſprit s'ouvre à la certitude, où le cœur reçoit ſa forme & ſon caractere, & où l'on ſe détermine pour toute la vie, ſoit en bien, ſoit en mal. Plus

tard la ſubſtance eſt durcie, & les nouvelles empreintes ne marquent plus. Jeune homme, recevez dans votre ame, encore flexible, le cachet de la vérité. Si j'étois plus ſûr de moi-même, j'aurois pris avec vous un ton dogmatique & déciſif; mais je ſuis homme, ignorant, ſujet à l'erreur, que pouvois-je faire? Je vous ai ouvert mon cœur ſans réſerve; ce que je tiens pour ſûr, je vous l'ai donné pour tel; je vous ai donné mes doutes pour des doutes, mes opinions pour des opinions; je vous ai dit mes raiſons de douter & de croire. Maintenant c'eſt à vous de juger: vous avez pris du tems; cette précaution eſt ſage, & me fait bien penſer de vous. Commencez par mettre votre conſcience en état de vouloir être éclairée. Soyez ſincere avec vous-même. Appropriez-vous de mes ſentimens ce qui vous aura perſuadé, rejettez le reſte. Vous n'êtes

pas

pas encore assez dépravé par le vice, pour risquer de mal choisir. Je vous proposerois d'en conferer entre nous; mais si-tôt qu'on dispute, on s'échauffe; la vanité, l'obstination s'en mêlent, la bonne-foi n'y est plus. Mon ami, ne disputez jamais; car on n'éclaire par la dispute ni soi, ni les autres. Pour moi ce n'est qu'après bien des années de méditation que j'ai pris mon parti; je m'y tiens, ma conscience est tranquille, mon cœur est content. Si je voulois recommencer un nouvel examen de mes sentimens, je n'y porterois pas un plus pur amour de la vérité, & mon esprit déjà moins actif seroit moins en état de la connoître. Je resterai comme je suis, de peur qu'insensiblement le goût de la contemplation devenant une passion oiseuse, ne m'attiédît sur l'exercice de mes devoirs, & de peur de retomber dans mon premier pyrrhonisme, sans re-

trouver la force d'en ſortir. Plus de la moitié de ma vie eſt écoulée ; je n'ai plus que le tems qu'il me faut pour en mettre à profit le reſte, & pour effacer mes erreurs par mes vertus. Si je me trompe, c'eſt malgré moi. Celui qui lit au fond de mon cœur ſait bien que je n'aime pas mon aveuglement. Dans l'impuiſſance de m'en tirer par mes propres lumieres, le ſeul moyen qui me reſte pour en ſortir eſt une bonne vie ; & ſi des pierres mêmes Dieu peut ſuſciter des enfans à Abraham, tout homme a droit d'eſperer d'être éclairé lorſqu'il s'en rend digne.

Si mes réflexions vous amenent à penſer comme je penſe, que mes ſentimens ſoient les vôtres, & que nous ayons la même profeſſion de foi, voici le conſeil que je vous donne. N'expoſez plus votre vie aux tentations de la miſere & du déſeſpoir, ne la traînez plus avec ignominie à la merci des

étrangers, & ceſſez de manger le vil pain de l'aumône. Retournez dans votre patrie, reprenez la religion de vos peres, ſuivez-la dans la ſincerité de votre cœur, & ne la quittez plus; elle eſt très-ſimple & très-ſainte; je la crois de toutes les religions qui ſont ſur la terre, celle dont la morale eſt la plus pure, & dont la raiſon ſe contente le mieux. Quant aux fraix du voyage n'en ſoyez point en peine, on y pourvoira. Ne craignez pas, non plus, la mauvaiſe honte d'un retour humiliant; il faut rougir de faire une faute, & non de la réparer. Vous êtes encore dans l'âge où tout ſe pardonne, mais où l'on ne péche plus impunément. Quand vous voudrez écouter votre conſcience, mille vains obſtacles diſparoîtront à ſa voix. Vous ſentirez que, dans l'incertitude où nous ſommes, c'eſt une inexcuſable préſomption de profeſſer une autre religion

que celle où l'on eſt né, & une fauſſeté de ne pas pratiquer ſincerement celle qu'on profeſſe. Si l'on s'égare, on s'ôte une grande excuſe au tribunal du Souverain juge. Ne pardonnera-t-il pas plutôt l'erreur où l'on fut nourri, que celle qu'on oſa choiſir ſoi-même?

Mon fils, tenez votre ame en état de deſirer toujours qu'il y ait un Dieu, & vous n'en douterez jamais. Au ſurplus, quelque parti que vous puiſſiez prendre, ſongez que les vrais devoirs de la religion ſont indépendans des inſtitutions des hommes; qu'un cœur juſte eſt le vrai temple de la Divinité; qu'en tout pays & dans toute ſecte, aimer Dieu par-deſſus tout & ſon prochain comme ſoi-même, eſt le ſommaire de la loi; qu'il n'y a point de religion qui diſpenſe des devoirs de la morale; qu'il n'y a de vraiment eſſenciels que ceux-là; que le culte interieur eſt le premier de ces devoirs, & que

ſans la foi nulle veritable vertu n'exiſte.

Fuyez ceux qui, ſous prétexte d'expliquer la Nature, ſement dans les cœurs des hommes de déſolantes doctrines, & dont le ſcepticiſme apparent eſt cent fois plus affirmatif & plus dogmatique que le ton décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain prétexte qu'eux ſeuls ſont éclairés, vrais, de bonne-foi, ils nous ſoumettent imperieuſement à leurs déciſions tranchantes, & prétendent nous donner, pour les vrais principes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reſte, renverſant, détruiſant, foulant aux pieds tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent aux affligés la derniere conſolation de leur miſere, aux puiſſans & aux riches le ſeul frein de leurs paſſions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'eſpoir de la vertu, & ſe vantent encore d'être les

bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes : je le crois comme eux, & c'est à mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité *.

* Les deux partis s'attaquent réciproquement par tant de sophismes, que ce seroit une entreprise immense & téméraire de vouloir les relever tous ; c'est déjà beaucoup d'en noter quelques-uns à mesure qu'ils se présentent. Un des plus familiers au parti philosophiste est d'opposer un peuple supposé de bons Philosophes à un peuple de mauvais Chrétiens ; comme si un peuple de vrais Philosophes étoit plus facile à faire qu'un peuple de vrais Chrétiens ? Je ne sais si, parmi les individus, l'un est plus facile à trouver que l'autre ; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuples, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie, & cela me paroît changer beaucoup l'état de la question.

Bayle a très-bien prouvé que le Fanatisme est plus pernicieux que l'Athéisme, & cela est incontestable ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, & qui n'est pas moins vrai, c'est que le Fanatisme, quoique sanguinaire & cruel, est pourtant une passion grande & forte qui éleve le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, & qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, & en général l'esprit raisonneur & philosophique attache à la vie, effé-

Bon jeune homme, ſoyez ſincere & vrai ſans orgueil; ſachez être igno-

---

mine, avilit les ames, concentre toutes les paſſions dans la baſſeſſe de l'interêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, & ſape ainſi à petit bruit les vrais fondemens de toute ſociété, car ce que les interêts particuliers ont de commun eſt ſi peu de choſe, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'oppoſé.

Si l'Athéiſme ne fait pas verſer le ſang des hommes, c'eſt moins par amour pour la paix que par indifference pour le bien; comme que tout aille, peu importe au prétendu ſage, pourvu qu'il reſte en repos dans ſon cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes: mais ils les empêchent de naître, en détruiſant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur eſpece, en réduiſant toutes leurs affections à un ſecret égoïſme, auſſi funeſte à la population qu'à la vertu. L'indifference philoſophique reſſemble à la tranquillité de l'État ſous le deſpotiſme: c'eſt la tranquillité de la mort; elle eſt plus deſtructive que la guerre même.

Ainſi le Fanatiſme, quoique plus funeſte dans ſes effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'eſprit philoſophique, l'eſt beaucoup moins dans ſes conſéquences. D'ailleurs il eſt aiſé d'étaler de belles maximes dans des livres: mais la queſtion eſt de ſavoir ſi elles tiennent bien à la doctrine, ſi elles en découlent néceſſairement; & c'eſt ce qui n'a point paru clair juſqu'ici. Reſte à ſavoir encore ſi la philoſophie à ſon aiſe & ſur le Trône commanderoit bien à la gloriole, à l'interêt, à l'ambition, aux petites paſſions de l'homme, & ſi elle pratiqueroit cette humanité ſi douce qu'elle nous vante la plume à la main.

Par les principes, la philoſophie ne peut faire aucun

rant, vous ne tromperez ni vous, ni les autres. Si jamais vos talens cultivés

---

bien, que la religion ne le faſſe encore mieux, & la religion en fait beaucoup, que la philoſophie ne ſauroit faire.

Par la pratique, c'eſt autre choſe; mais encore faut-il examiner. Nul homme ne ſuit de tout point ſa religion quand il en a une; cela eſt vrai: la plus part n'en ont guere & ne ſuivent point du tout celle qu'ils ont; cela eſt encore vrai: mais enfin quelques-uns en ont une, la ſuivent du moins en partie, & il eſt indubitable que des motifs de religion les empêchent ſouvent de mal faire, & obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auroient point eu lieu ſans ces motifs.

Qu'un Moine nie un dépôt; que s'enſuit-il, ſi-non qu'un ſot le lui avoit confié? Si Paſcal en eût nié un, cela prouveroit que Paſcal étoit un hypocrite, & rien de plus. Mais un Moine!..... Les gens qui font trafic de la religion ſont-ils donc ceux qui en ont? Tous les crimes qui ſe font dans le Clergé, comme ailleurs, ne prouvent point que la religion ſoit inutile, mais que très-peu de gens ont de la religion.

Nos gouvernemens modernes doivent inconteſtablement au Chriſtianiſme leur plus ſolide autorité, & leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins ſanguinaires; cela ſe prouve par le fait en les comparant aux gouvernemens anciens. La religion mieux connue écartant le fanatiſme a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'eſt point l'ouvrage des lettres; car par-tout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus reſpectée; les cruautés des Athéniens, des Egyptiens, des Em-

vous mettent en état de parler aux hommes, ne leur parlez jamais que

---

pereurs de Rome, des Chinois, en font foi. Que d'œuvres de miſericorde ſont l'ouvrage de l'Evangile! Que de reſtitutions, de réparations la confeſſion ne fait-elle point faire chez les Catholiques? Chez nous combien les approches des tems de communion n'operent-elles point de réconciliations & d'aumônes? Combien le jubilé des Hébreux ne rendoit-il pas les uſurpateurs moins avides? Que de miſeres ne prévenoit-il pas? La fraternité légale uniſſoit toute la nation; on ne voyoit pas un mendiant chez eux, on n'en voit point non plus chez les Turcs, où les fondations pieuſes ſont innombrables. Ils ſont par principe de religion hoſpitaliers même envers les ennemis de leur culte.

» Les Mahométans diſent, ſelon Chardin, qu'a-» près l'examen qui ſuivra la réſurrection univerſelle, » tous les corps iront paſſer un pont appellé *Poul-» Serrho*, qui eſt jetté ſur le feu éternel, pont qu'on » peut appeller, diſent-ils, le troiſiéme & dernier » examen & le vrai jugement final, parce que c'eſt-» là où ſe fera la ſéparation des bons d'avec les mé-» chans..... &c.

» Les Perſans, (pourſuit Chardin,) ſont fort infa-» tués de ce pont, & lorſque quelqu'un ſouffre une » injure dont, par aucune voye, ni dans aucun tems, » il ne peut avoir raiſon, ſa derniere conſolation eſt » de dire: *Eh! bien, par le Dieu vivant, tu me le* » *payeras au double au dernier jour; tu ne paſſeras* » *point le Poul-Serrho, que tu ne me ſatisfaſſes au-*» *paravant: je m'attacherai au bord de ta veſte &* » *me jetterai à tes jambes.* J'ai vu beaucoup de gens » éminens, & de toutes ſortes de profeſſions, qui,

selon votre conscience, sans vous embarrasser s'ils vous applaudiront. L'abus du savoir produit l'incrédulité.

» appréhendant qu'on ne criât ainsi *Haro* sur eux au » passage de ce pont redoutable, sollicitoient ceux qui » se plaignoient d'eux de leur pardonner : cela m'est » arrivé cent fois à moi-même. Des gens de qualité » qui m'avoient fait faire, par importunité, des dé- » marches autrement que je n'eusse voulu, m'abor- » doient au bout de quelque tems, qu'ils pensoient » que le chagrin en étoit passé, & me disoient : *je te* » *prie, halal becon antchisra*, c'est-à-dire, *rends-moi* » *cette affaire licite ou juste.* Quelques-uns même » m'ont fait des présens & rendu des services, afin que » je leur pardonnasse en déclarant que je le faisois de » bon cœur ; de quoi la cause n'est autre que cette » créance qu'on ne passera point le pont de l'Enfer » qu'on n'ait rendu le dernier quatrin à ceux qu'on a » oppressés. *T. 7 in-12. p. 50.*

Croirai-je que l'idée de ce pont qui répare tant d'iniquités n'en prévient jamais ? Que si l'on ôtoit aux Persans cette idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tirans après la mort, n'est-il pas clair que cela mettroit ceux-ci fort à leur aise, & les délivreroit du soin d'appaiser ces malheureux ? Il est donc faux que cette doctrine ne fût pas nuisible; elle ne seroit donc pas la vérité.

Philosophe, tes loix morales sont fort belles, mais montre m'en, de grace, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, & dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho.*

Tout ſavant dédaigne le ſentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à ſoi. L'orgueilleuſe philoſophie mene à l'eſprit fort, comme l'aveugle dévotion mene au fanatiſme. Évitez ces extrémités ; reſtez toujours ferme dans la voie de la vérité, ou de ce qui vous paroîtra l'être dans la ſimplicité de votre cœur, ſans jamais vous en détourner par vanité ni par foibleſſe. Oſez confeſſer Dieu chez les Philoſophes ; oſez prêcher l'humanité aux intolerans. Vous ſerez ſeul de votre parti, peut-être ; mais vous porterez en vous-même un témoignage qui vous diſpenſera de ceux des hommes. Qu'ils vous aiment ou vous haïſſent, qu'ils liſent ou mépriſent vos écrits, il n'importe. Dites ce qui eſt vrai, faites ce qui eſt bien ; ce qui importe à l'homme eſt de remplir ſes devoirs ſur la terre, & c'eſt en s'oubliant qu'on travaille pour ſoi. Mon enfant, l'interêt parti-

culier nous trompe ; il n'y a que l'eſpoir du juſte qui ne trompe point.

J'Ai tranſcrit cet écrit, non comme une régle des ſentimens qu'on doit ſuivre en matiere de religion, mais comme un exemple de la maniere dont on peut raiſonner avec ſon éleve, pour ne point s'écarter de la méthode que j'ai tâché d'établir. Tant qu'on ne donne rien à l'autorité des hommes, ni aux préjugés du pays où l'on eſt né ; les ſeules lumieres de la raiſon ne peuvent dans l'inſtitution de la Nature nous mener plus loin que la religion naturelle, & c'eſt à quoi je me borne avec mon Émile. S'il en doit avoir une autre, je n'ai plus en cela le droit d'être ſon guide ; c'eſt à lui ſeul de la choiſir.

Nous travaillons de concert avec la Nature, & tandis qu'elle forme l'hom-

me phyſique, nous tâchons de former l'homme moral; mais nos progrès ne ſont pas les mêmes. Le corps eſt déjà robuſte & fort, que l'ame eſt encore languiſſante & foible; & quoique l'art humain puiſſe faire, le temperament précede toujours la raiſon. C'eſt à retenir l'un & à exciter l'autre, que nous avons juſqu'ici donné tous nos ſoins, afin que l'homme fût toujours un, le plus qu'il étoit poſſible. En développant le naturel, nous avons donné le change à ſa ſenſibilité naiſſante; nous l'avons réglée en cultivant la raiſon. Les objets intellectuels moderoient l'impreſſion des objets ſenſibles. En remontant au principe des choſes, nous l'avons ſouſtrait à l'empire des ſens; il étoit ſimple de s'élever de l'étude de la Nature à la recherche de ſon Auteur.

Quand nous en ſommes venus-là, quelles nouvelles priſes nous nous ſom-

mes données ſur notre éleve ! que de nouveaux moyens nous avons de parler à ſon cœur ! C'eſt alors ſeulement qu'il trouve ſon veritable interêt à être bon, à faire le bien loin des regards des hommes & ſans y être forcé par les loix, à être juſte entre Dieu & lui, à remplir ſon devoir, même aux dépens de ſa vie, & à porter dans ſon cœur la vertu, non-ſeulement pour l'amour de l'ordre auquel chacun préfere toujours l'amour de ſoi; mais pour l'amour de l'auteur de ſon être, amour qui ſe confond avec ce même amour de ſoi; pour jouir enfin du bonheur durable que le repos d'une bonne conſcience & la contemplation de cet Etre ſuprême lui promettent dans l'autre vie, après avoir bien uſé de celle-ci. Sortez de-là, je ne vois plus qu'injuſtice, hypocriſie & menſonge parmi les hommes; l'interêt particulier qui, dans la concurrence, l'emporte néceſ-

ſairement ſur toutes choſes, apprend à chacun d'eux à parer le vice du maſque de la vertu. Que tous les autres hommes faſſent mon bien aux dépens du leur, que tout ſe rapporte à moi ſeul, que tout le genre humain meure, s'il le faut, dans la peine & dans la miſere pour m'épargner un moment de douleur ou de faim ; tel eſt le langage interieur de tout incrédule qui raiſonne. Oui, je le ſoutiendrai toute ma vie ; quiconque a dit dans ſon cœur, il n'y a point de Dieu, & parle autrement, n'eſt qu'un menteur, ou un inſenſé.

Lecteur, j'aurai beau faire, je ſens bien que vous & moi ne verrons jamais mon Émile ſous les mêmes traits; vous vous le figurerez toujours ſemblable à vos jeunes gens ; toujours étourdi, pétulant, volage, errant de fête en fête, d'amuſement en amuſement, ſans jamais pouvoir ſe fixer à rien. Vous

rirez de me voir faire un contemplatif, un Philoſophe, un vrai Théologien d'un jeune homme ardent, vif, emporté, fougueux dans l'âge le plus bouillant de la vie. Vous direz : ce rêveur pourſuit toujours ſa chimere ; en nous donnant un éleve de ſa façon, il ne le forme pas ſeulement ; il le crée, il le tire de ſon cerveau, & croyant toujours ſuivre la Nature, il s'en écarte à chaque inſtant. Moi, comparant mon éleve aux vôtres, je trouve à peine ce qu'ils peuvent avoir de commun. Nourri ſi differemment, c'eſt preſque un miracle s'il leur reſſemble en quelque choſe. Comme il a paſſé ſon enfance dans toute la liberté qu'ils prennent dans leur jeuneſſe, il commence à prendre dans ſa jeuneſſe la régle à laquelle on les a ſoumis enfans ; cette régle devient leur fléau, ils la prennent en horreur, ils n'y voyent que la longue tirannie des maîtres,

tres, ils croyent ne ſortir de l'enfance qu'en ſecouant toute eſpece de joug * ; ils ſe dédommagent alors de la longue contrainte où l'on les a tenus, comme un priſonnier délivré des fers, étend, agite & fléchit ſes membres.

Émile, au contraire, s'honore de ſe faire homme & de s'aſſujettir au joug de la raiſon naiſſante ; ſon corps déjà formé n'a plus beſoin des mêmes mouvemens, & commence à s'arrêter de lui-même, tandis que ſon eſprit à moitié développé cherche à ſon tour à prendre l'eſſor. Ainſi l'âge de raiſon n'eſt pour les uns que l'âge de la licence, pour l'autre il devient l'âge du raiſonnement.

Voulez-vous ſavoir leſquels d'eux

* Il n'y a perſonne qui voye l'enfance avec tant de mépris que ceux qui en ſortent, comme il n'y a pas de pays où les rangs ſoient gardés avec plus d'affectation que ceux où l'inégalité n'eſt pas grande, & où chacun craint toujours d'être confondu avec ſon inferieur.

ou de lui ſont mieux en cela dans l'ordre de la Nature? conſiderez les differences dans ceux qui en ſont plus ou moins éloignés : obſervez les jeunes gens chez les villageois, & voyez s'ils ſont auſſi pétulans que les vôtres. *Durant l'enfance des Sauvages*, dit le Sr. le Beau, *on les voit toujours actifs, & s'occupant à differens jeux qui leur agitent le corps; mais à peine ont-ils atteints l'âge de l'adoleſcence, qu'ils deviennent tranquilles, rêveurs : ils ne s'appliquent plus guere qu'à des jeux ſerieux ou de hazard**. Émile ayant été élevé dans toute la liberté des jeunes payſans & des jeunes ſauvages, doit changer & s'arrêter comme eux en grandiſſant. Toute la difference eſt qu'au lieu d'agir uniquement pour jouer ou pour ſe nourrir, il a dans ſes

* Aventures du Sieur C. le Beau, Avocat en Parlement. T. II. p. 70.

travaux & dans ſes jeux appris à penſer. Parvenu donc à ce terme par cette route, il ſe trouve tout diſpoſé pour celle où je l'introduis ; les ſujets de réflexions que je lui préſente irritent ſa curioſité, parce qu'ils ſont beaux par eux-mêmes, qu'ils ſont tout nouveaux pour lui, & qu'il eſt en état de les comprendre. Au contraire, ennuyés, excédés de vos fades leçons, de vos longues morales, de vos éternels catéchiſmes, comment vos jeunes gens ne ſe refuſeroient-ils pas à l'application d'eſprit qu'on leur a rendu triſte, aux lourds préceptes dont on n'a ceſſé de les accabler, aux méditations ſur l'auteur de leur être, dont on a fait l'ennemi de leurs plaiſirs ? Ils n'ont conçu pour tout cela qu'averſion, dégoût ; la contrainte les en a rebutés : le moyen déſormais qu'ils s'y livrent quand ils commencent à diſpoſer d'eux ? Il leur faut du nouveau pour

leur plaire, il ne leur faut plus rien de ce qu'on dit aux enfans. C'eſt la même choſe pour mon éleve ; quand il devient homme, je lui parle comme à un homme & ne lui dis que des choſes nouvelles ; c'eſt préciſément parce qu'elles ennuyent les autres qu'il doit les trouver de ſon goût.

Voilà comment je lui fais doublement gagner du tems, en retardant au profit de la raiſon le progrès de la Nature ; mais ai-je en effet retardé ce progrès ? Non ; je n'ai fait qu'empêcher l'imagination de l'accélerer ; j'ai balancé par des leçons d'une autre eſpece les leçons précoces que le jeune homme reçoit d'ailleurs. Tandis que le torrent de nos inſtitutions l'entraîne, l'attirer en ſens contraire par d'autres inſtitutions, ce n'eſt pas l'ôter de ſa place, c'eſt l'y maintenir.

Le vrai moment de la Nature arrive enfin ; il faut qu'il arrive. Puiſqu'il

faut que l'homme meure, il faut qu'il ſe reproduiſe, afin que l'eſpece dure & que l'ordre du monde ſoit conſervé. Quand par les ſignes dont j'ai parlé, vous preſſentirez le moment critique, à l'inſtant quittez avec lui pour jamais votre ancien ton. C'eſt votre diſciple encore, mais ce n'eſt plus votre éleve. C'eſt votre ami, c'eſt un homme; traitez-le déſormais comme tel.

Quoi! faut-il abdiquer mon autorité lorſqu'elle m'eſt le plus néceſſaire? Faut-il abandonner l'adulte à lui-même au moment qu'il ſait le moins ſe conduire, & qu'il fait les plus grands écarts? Faut-il renoncer à mes droits quand il lui importe le plus que j'en uſe? Vos droits! Qui vous dit d'y renoncer? Ce n'eſt qu'à préſent qu'ils commencent pour lui. Juſqu'ici vous n'en obtenez rien que par force ou par ruſe; l'autorité, la loi du devoir lui étoient inconnues; il falloit

le contraindre ou le tromper pour vous faire obéir. Mais voyez de combien de nouvelles chaînes vous avez environné ſon cœur. La raiſon, l'amitié, la reconnoiſſance, mille affections lui parlent d'un ton qu'il ne peut méconnoître. Le vice ne l'a point encore rendu ſourd à leur voix. Il n'eſt ſenſible encore qu'aux paſſions de la Nature. La premiere de toutes, qui eſt l'amour de ſoi, le livre à vous; l'habitude vous le livre encore. Si le tranſport d'un moment vous l'arrache, le regret vous le ramene à l'inſtant; le ſentiment qui l'attache à vous, eſt le ſeul permanent; tous les autres paſſent & s'effacent mutuellement. Ne le laiſſez point corrompre, il ſera toujours docile; il ne commence d'être rebelle que quand il eſt déjà perverti.

J'avoue bien que, ſi heurtant de front ſes deſirs naiſſans, vous alliez ſottement traiter de crimes les nouveaux

beſoins qui ſe font ſentir à lui, vous ne ſeriez pas long-tems écouté ; mais ſi-tôt que vous quitterez ma méthode, je ne vous reponds plus de rien. Songez toujours que vous êtes le miniſtre de la Nature ; vous n'en ſerez jamais l'ennemi.

Mais quel parti prendre ? On ne s'attend ici qu'à l'alternative de favoriſer ſes penchans, ou de les combattre ; d'être ſon tiran, ou ſon complaiſant : & tous deux ont de ſi dangereuſes conſéquences, qu'il n'y a que trop à balancer ſur le choix.

Le premier moyen qui s'offre pour réſoudre cette difficulté, eſt de le marier bien vîte ; c'eſt inconteſtablement l'expédient le plus ſûr & le plus naturel. Je doute pourtant que ce ſoit le meilleur, ni le plus utile ; je dirai ci-après mes raiſons : en attendant, je conviens qu'il faut marier les jeunes gens à l'âge nubile ; mais cet âge vient

pour eux avant le tems ; c'eſt nous qui l'avons rendu précoce ; on doit le prolonger juſqu'à la maturité.

S'il ne falloit qu'écouter les penchans & ſuivre les indications, cela ſeroit bientôt fait ; mais il y a tant de contradictions entre les droits de la Nature, & nos loix ſociales, que pour les concilier, il faut gauchir & tergiverſer ſans ceſſe : il faut employer beaucoup d'art pour empêcher l'homme ſocial d'être tout-à-fait artificiel.

Sur les raiſons ci-devant expoſées, j'eſtime que par les moyens que j'ai donnés, & d'autres ſemblables, on peut au moins étendre juſqu'à vingt ans l'ignorance des deſirs & la pureté des ſens ; cela eſt ſi vrai, que chez les Germains, un jeune homme qui perdoit ſa virginité avant cet âge, en reſtoit diffamé ; & les Auteurs attribuent, avec raiſon, à la continence de ces peuples durant leur jeuneſſe, la vigueur

de leur conſtitution & la multitude de leurs enfans.

On peut même beaucoup prolonger cette époque, & il y a peu de ſiécles que rien n'étoit plus commun dans la France même. Entre autres exemples connus, le pere de Montagne, homme non moins ſcrupuleux & vrai que fort & bien conſtitué, juroit s'être marié vierge à trente-trois ans, après avoir ſervi long-tems dans les guerres d'Italie; & l'on peut voir dans les écrits du fils quelle vigueur & quelle gaité conſervoit le pere à plus de ſoixante ans. Certainement l'opinion contraire tient plus à nos mœurs & à nos préjugés, qu'à la connoiſſance de l'eſpece en géneral.

Je puis donc laiſſer à part l'exemple de notre Jeuneſſe, il ne prouve rien pour qui n'a pas été élevé comme elle. Conſiderant que la Nature n'a point là-deſſus de terme fixe qu'on ne

puiſſe avancer ou retarder, je crois pouvoir, ſans ſortir de ſa loi, ſuppoſer Émile reſté juſques-là par mes ſoins dans ſa primitive innocence, & je vois cette heureuſe époque prête à finir. Entouré de périls toujours croiſſans, il va m'échapper, quoi que je faſſe. A la premiere occaſion, (& cette occaſion ne tardera pas à naître,) il va ſuivre l'aveugle inſtinct des ſens; il y a mille à parier contre un qu'il va ſe perdre. J'ai trop réfléchi ſur les mœurs des hommes, pour ne pas voir l'influence invincible de ce premier moment ſur le reſte de ſa vie. Si je diſſimule & feins de ne rien voir, il ſe prévaut de ma foibleſſe; croyant me tromper, il me mépriſe, & je ſuis le complice de ſa perte. Si j'eſſaye de le ramener, il n'eſt plus tems, il ne m'écoute plus; je lui deviens incommode, odieux, inſupportable; il ne tardera guere à ſe débarraſſer de moi. Je n'ai donc plus

qu'un parti raiſonnable à prendre ; c'eſt de le rendre comptable de ſes actions à lui-même ; de le garantir au moins des ſurpriſes de l'erreur, & de lui montrer à découvert les perils dont il eſt environné. Juſqu'ici je l'arrêtois par ſon ignorance ; c'eſt maintenant par ſes lumieres qu'il faut l'arrêter.

Ces nouvelles inſtructions ſont importantes, & il convient de reprendre les choſes de plus haut. Voici l'inſtant de lui rendre, pour ainſi dire, mes comptes ; de lui montrer l'emploi de ſon tems & du mien ; de lui déclarer ce qu'il eſt & ce que je ſuis, ce que j'ai fait, ce qu'il a fait, ce que nous devons l'un à l'autre, toutes ſes relations morales, tous les engagemens qu'il a contractés, tous ceux qu'on a contractés avec lui, à quel point il eſt parvenu dans le progrès de ſes facultés, quel chemin lui reſte à faire, les difficultés qu'il y trouvera, les moyens

de franchir ces difficultés, en quoi je lui puis aider encore, en quoi lui ſeul peut déſormais s'aider, enfin le point critique où il ſe trouve, les nouveaux périls qui l'environnent, & toutes les ſolides raiſons qui doivent l'engager à veiller attentivement ſur lui-même avant d'écouter ſes deſirs naiſſans.

Songez que pour conduire un adulte, il faut prendre le contre-pied de tout ce que vous avez fait pour conduire un enfant. Ne balancez point à l'inſtruire de ces dangereux miſteres que vous lui avez cachés ſi long-tems avec tant de ſoin. Puiſqu'il faut enfin qu'il les ſache, il importe qu'il ne les apprenne, ni d'un autre, ni de lui même, mais de vous ſeul : puiſque le voilà déſormais forcé de combattre, il faut, de peur de ſurpriſe, qu'il connoiſſe ſon ennemi.

Jamais les jeunes gens qu'on trouve ſavans ſur ces matieres, ſans ſavoir

comment ils le ſont devenus, ne le ſont devenus impunément. Cette indiſcrette inſtruction ne pouvant avoir un objet honnête, ſouille au moins l'imagination de ceux qui la reçoivent, & les diſpoſe aux vices de ceux qui la donnent. Ce n'eſt pas tout ; des domeſtiques s'inſinuent ainſi dans l'eſprit d'un enfant, gagnent ſa confiance, lui font enviſager ſon gouverneur comme un perſonnage triſte & fâcheux, & l'un des ſujets favoris de leurs ſecrets colloques, eſt de médire de lui. Quand l'éleve en eſt-là, le maître peut ſe retirer, il n'a plus rien de bon à faire.

Mais pourquoi l'enfant ſe choiſit-il des confidens particuliers ? Toujours par la tirannie de ceux qui le gouvernent. Pourquoi ſe cacheroit-il d'eux, s'il n'étoit forcé de s'en cacher ? Pourquoi s'en plaindroit-il, s'il n'avoit nul ſujet de s'en plaindre ? Naturellement

ils ſont ſes premiers confidens ; on voit à l'empreſſement avec lequel il vient leur dire ce qu'il penſe, qu'il croit ne l'avoir penſé qu'à moitié juſqu'à ce qu'il le leur ait dit. Comptez que ſi l'enfant ne craint de votre part, ni ſermon, ni réprimande, il vous dira toujours tout, & qu'on n'oſera lui rien confier qu'il vous doive taire, quand on ſera bien ſûr qu'il ne vous taira rien.

Ce qui me fait le plus compter ſur ma méthode, c'eſt qu'en ſuivant ſes effets le plus exactement qu'il m'eſt poſſible, je ne vois pas une ſituation dans la vie de mon éleve qui ne me laiſſe de lui quelque image agréable. Au moment même où les fureurs du temperament l'entraînent, & où, révolté contre la main qui l'arrête, il ſe débat & commence à m'échapper, dans ſes agitations, dans ſes emportemens, je retrouve encore ſa premiere

ſimplicité ; ſon cœur auſſi pur que ſon corps ne connoît pas plus le déguiſement que le vice ; les reproches ni le mépris ne l'ont point rendu lâche ; jamais la vile crainte ne lui apprit à ſe déguiſer : il a toute l'indiſcrétion de l'innocence, il eſt naïf ſans ſcrupule, il ne ſait encore à quoi ſert de tromper. Il ne ſe paſſe pas un mouvement dans ſon ame, que ſa bouche ou ſes yeux ne le diſent ; & ſouvent les ſentimens qu'il éprouve me ſont connus plutôt qu'à lui.

Tant qu'il continue de m'ouvrir ainſi librement ſon ame, & de me dire avec plaiſir ce qu'il ſent, je n'ai rien à craindre ; mais s'il devient plus timide, plus réſervé ; que j'apperçoive dans ſes entretiens le premier embarras de la honte : déjà l'inſtinct ſe développe, il n'y a plus un moment à perdre ; & ſi je ne me hâte de l'inſtruire, il ſera bientôt inſtruit malgré moi.

Plus d'un lecteur, même en adoptant mes idées, penſera qu'il ne s'agit ici que d'une converſation priſe au hazard, & que tout eſt fait. Oh! que ce n'eſt pas ainſi que le cœur humain ſe gouverne! ce qu'on dit ne ſignifie rien, ſi l'on n'a préparé le moment de le dire. Avant de ſemer il faut labourer la terre : la ſemence de la vertu leve difficilement, il faut de longs apprêts pour lui faire prendre racine. Une des choſes qui rendent les prédications le plus inutiles, eſt qu'on les fait indifféremment à tout le monde ſans diſcernement & ſans choix. Comment peut-on penſer que le même ſermon convienne à tant d'auditeurs ſi diverſement diſpoſés, ſi differens d'eſprits, d'humeurs, d'âges, de ſexes, d'états & d'opinions? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puiſſe être convenable; & toutes nos affections ont ſi peu de conſtance, qu'il

qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme, où le même discours fît sur lui la même impression. Jugez si, quand les sens enflâmés aliénent l'entendement & tirannisent la volonté, c'est le tems d'écouter les graves leçons de la sagesse. Ne parlez donc jamais raison aux jeunes gens, même en âge de raison, que vous ne les ayez premierement mis en état de l'entendre. La plûpart des discours perdus le sont bien plus par la faute des maîtres que par celle des disciples. Le pédant & l'instituteur disent à peu près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

Comme un somnambule, errant durant son sommeil, marche en dormant sur les bords d'un précipice, dans lequel il tomberoit s'il étoit éveillé tout à coup; ainsi mon Émile, dans

le ſommeil de l'ignorance, échappe à des perils qu'il n'apperçoit point : ſi je l'éveille en ſurſaut il eſt perdu. Tâchons premierement de l'éloigner du précipice, & puis nous l'éveillerons pour le lui montrer de plus loin.

La lecture, la ſolitude, l'oiſiveté, la vie molle & ſédentaire, le commerce des femmes & des jeunes gens; voilà les ſentiers dangereux à frayer à ſon âge, & qui le tiennent ſans ceſſe à côté du péril. C'eſt par d'autres objets ſenſibles que je donne le change à ſes ſens; c'eſt en traçant un autre cours aux eſprits, que je les détourne de celui qu'ils commençoient à prendre; c'eſt en exerçant ſon corps a des travaux pénibles, que j'arrête l'activité de l'imagination qui l'entraîne. Quand les bras travaillent beaucoup, l'imagination ſe repoſe; quand le corps eſt bien las, le cœur ne s'échauffe point. La précaution la plus prompte & la

plus facile, eſt de l'arracher au danger local. Je l'emmene d'abord hors des villes, loin des objets capables de le tenter. Mais ce n'eſt pas aſſez ; dans quel déſert, dans quel ſauvage aſyle échappera-t-il aux images qui le pourſuivent ? Ce n'eſt rien d'éloigner les objets dangereux, ſi je n'en éloigne auſſi le ſouvenir, ſi je ne trouve l'art de le détacher de tout, ſi je ne le diſtrais de lui-même ; autant valoit le laiſſer où il étoit.

Émile ſait un métier, mais ce métier n'eſt pas ici notre reſſource ; il aime & entend l'agriculture, mais l'agriculture ne nous ſuffit pas ; les occupations qu'il connoît deviennent une routine, en s'y livrant il eſt comme ne faiſant rien ; il penſe à toute autre choſe, la tête & les bras agiſſent ſéparément. Il lui faut une occupation nouvelle qui l'intereſſe par ſa nouveauté, qui le tienne en haleine, qui lui plaiſe,

qui l'applique, qui l'exerce ; une occupation dont il ſe paſſionne, & à laquelle il ſoit tout entier. Or la ſeule qui me paroît réunir toutes ces conditions eſt la chaſſe. Si la chaſſe eſt jamais un plaiſir innocent, ſi jamais elle eſt convenable à l'homme, c'eſt à préſent qu'il y faut avoir recours. Émile a tout ce qu'il faut pour y réuſſir ; il eſt robuſte, adroit, patient, infatigable. Infailliblement il prendra du goût pour cet exercice ; il y mettra toute l'ardeur de ſon âge ; il y perdra, du moins pour un tems, les dangereux penchans qui naiſſent de la molleſſe. La chaſſe endurcit le cœur auſſi bien que le corps ; elle accoutume au ſang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie eſt très-juſte : les langueurs de l'amour ne naiſſent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les ſentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux

champêtres, l'amant, le chaſſeur ſont ſi diverſement affectés, que ſur les mêmes objets ils portent des images toutes differentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux aſyles du premier, ne ſont pour l'autre que des viandis, des forts, des remiſes : où l'un n'entend que roſſignols, que ramages, l'autre ſe figure les cors, & les cris des chiens ; l'un n'imagine que Driades & Nymphes, l'autre que piqueurs, meutes & chevaux. Promenez-vous en campagne avec ces deux ſortes d'hommes, à la difference de leur langage, vous connoîtrez bientôt que la terre n'a pas pour eux un aſpect ſemblable, & que le tour de leurs idées eſt auſſi divers que le choix de leurs plaiſirs.

Je comprends comment ces goûts ſe réuniſſent, & comment on trouve enfin du tems pour tout. Mais les paſſions de la jeuneſſe ne ſe partagent pas

ainſi : donnez-lui une ſeule occupation qu'elle aime, & tout le reſte ſera bientôt oublié. La variété des deſirs vient de celles des connoiſſances, & les premiers plaiſirs qu'on connoît ſont longtems les ſeuls qu'on recherche. Je ne veux pas que toute la jeuneſſe d'Émile ſe paſſe à tuer des bêtes, & je ne prétends pas même juſtifier en tout cette feroce paſſion ; il me ſuffit qu'elle ſerve aſſez à ſuſpendre une paſſion plus dangereuſe pour me faire écouter de ſang-froid parlant d'elle, & me donner le tems de la peindre ſans l'exciter.

Il eſt des époques dans la vie humaine, qui ſont faites pour n'être jamais oubliées. Telle eſt, pour Émile, celle de l'inſtruction dont je parle ; elle doit influer ſur le reſte de ſes jours. Tâchons donc de la graver dans ſa mémoire, enſorte qu'elle ne s'en efface point. Une des erreurs de notre âge, eſt d'employer la raiſon trop nue,

comme ſi les hommes n'étoient qu'eſprit. En négligeant la langue des ſignes qui parlent à l'imagination, l'on a perdu le plus énergique des langages. L'impreſſion de la parole eſt toujours foible, & l'on parle au cœur par les yeux bien mieux que par les oreilles. En voulant tout donner au raiſonnement, nous avons réduit en mots nos préceptes, nous n'avons rien mis dans les actions. La ſeule raiſon n'eſt point active ; elle retient quelquefois, rarement elle excite, & jamais elle n'a rien fait de grand. Toujours raiſonner eſt la manie des petits eſprits. Les ames fortes ont bien un autre langage ; c'eſt par ce langage qu'on perſuade & qu'on fait agir.

J'obſerve que dans les ſiécles modernes, les hommes n'ont plus de priſe les uns ſur les autres que par la force & par l'intérêt ; au lieu que les anciens agiſſoient beaucoup plus par la per-

ſuaſion, par les affections de l'ame, parce qu'ils ne négligeoient pas la langue des ſignes. Toutes les conventions ſe paſſoient avec ſolemnité pour les rendre plus inviolables : avant que la force fût établie, les Dieux étoient les Magiſtrats du genre humain ; c'eſt pardevant eux que les particuliers faiſoient leurs traités, leurs alliances, prononçoient leurs promeſſes ; la face de la terre étoit le livre où s'en conſervoient les archives. Des rochers, des arbres, des monceaux de pierre conſacrés par ces actes, & rendus reſpectables aux hommes barbares, étoient les feuillets de ce livre, ouvert ſans ceſſe à tous les yeux. Le puits du ſerment, le puits du vivant & voyant, le vieux chêne de mambré, le monceau du témoin, voilà quels étoient les monumens groſſiers, mais auguſtes, de la ſainteté des contrats : nul n'eût oſé d'une main ſacrilége attenter à ces

monumens ; & la foi des hommes étoit plus assurée par la garantie de ces témoins muets, qu'elle ne l'est aujourd'hui par toute la vaine rigueur des loix.

Dans le gouvernement, l'auguste appareil de la puissance royale en imposoit aux sujets. Des marques de dignités, un trône, un sceptre, une robe de pourpre, une couronne, un bandeau, étoient pour eux des choses sacrées. Ces signes respectés leur rendoient vénerable l'homme qu'ils en voyoient orné ; sans soldats, sans menaces, si-tôt qu'il parloit il étoit obéi. Maintenant qu'on affecte d'abolir ces signes *, qu'arrive-t-il de ce mépris ?

* Le Clergé romain les a très-habilement conservés, & à son exemple quelques Républiques, entre autres celle de Venise. Aussi le Gouvernement Vénitien, malgré la chute de l'État, jouit-il encore sous l'appareil de son antique majesté, de toute l'affection, de toute l'adoration du peuple ; & après le Pape, orné de sa Tiare, il n'y a peut-être ni Roi, ni Potentat, ni homme au monde aussi respecté que le

Que la majeſté royale s'efface de tous les cœurs, que les Rois ne ſe font plus obéir qu'à force de troupes, & que le reſpect des ſujets n'eſt que dans la crainte du châtiment. Les Rois n'ont plus la peine de porter leur diadême, ni les Grands les marques de leurs dignités; mais il faut avoir cent mille bras toujours prêts pour faire exécuter leurs ordres. Quoique cela leur ſemble plus beau, peut-être, il eſt aiſé de voir qu'à la longue cet échange ne leur tournera pas à profit.

Ce que les anciens ont fait avec l'éloquence eſt prodigieux; mais cette éloquence ne conſiſtoit pas ſeulement en beaux diſcours bien arrangés, & jamais elle n'eut plus d'effet que quand

---

Doge de Veniſe, ſans pouvoir, ſans autorité, mais rendu ſacré par ſa pompe, & paré ſous ſa corne ducale d'une coëffure de femme. Cette cérémonie du Bucentaure, qui fait tant rire les ſots, feroit verſer à la populace de Veniſe tout ſon ſang pour le maintien de ſon tirannique Gouvernement.

l'orateur parloit le moins. Ce qu'on disoit le plus vivement ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes; on ne le disoit pas, on le montroit. L'objet qu'on expose aux yeux ébranle l'imagination, excite la curiosité, tient l'esprit dans l'attente de ce qu'on va dire, & souvent cet objet seul a tout dit. Trasibule & Tarquin coupant des têtes de pavots, Alexandre appliquant son sceau sur la bouche de son favori, Diogene marchant devant Zénon, ne parloient-ils pas mieux que s'ils avoient fait de longs discours ? Quel circuit de paroles eût aussi-bien rendu les mêmes idées. Darius engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq fléches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue,

& Darius n'eut plus grande hâte que de regagner ſon pays comme il put. Subſtituez une lettre à ces ſignes; plus elle ſera menaçante, & moins elle effrayera: ce ne ſera qu'une fanfaronnade dont Darius n'eût fait que rire.

Que d'attentions chez les Romains à la langue des ſignes! Des vêtemens divers ſelon les âges, ſelon les conditions; des toges, des ſayes, des prétextes, des bulles, des laticlaves, des chaires, des licteurs, des faiſceaux, des haches, des couronnes d'or, d'herbes, de feuilles, des ovations, des triomphes, tout chez eux étoit appareil, repréſentation, cérémonie, & tout faiſoit impreſſion ſur les cœurs des citoyens. Il importoit à l'État que le peuple s'aſſemblât en tel lieu plutôt qu'en tel autre; qu'il vît ou ne vît pas le Capitole; qu'il fût ou ne fût pas tourné du côté du Sénat; qu'il délibérât tel ou tel jour par préférence. Les

accuſés changeoient d'habit, les Candidats en changeoient ; les guerriers ne vantoient pas leurs exploits, ils montroient leurs bleſſures. A la mort de Céſar, j'imagine un de nos orateurs voulant émouvoir le peuple, épuiſer tous les lieux communs de l'art, pour faire une pathétique deſcription de ſes plaies, de ſon ſang, de ſon cadavre : Antoine, quoiqu'éloquent, ne dit point tout cela ; il fait apporter le corps. Quelle rhétorique !

Mais cette digreſſion m'entraîne inſenſiblement loin de mon ſujet, ainſi que font beaucoup d'autres, & mes écarts ſont trop fréquens pour pouvoir être longs & tolerables : je reviens donc.

Ne raiſonnez jamais ſéchement avec la Jeuneſſe. Revêtez la raiſon d'un corps, ſi vous voulez la lui rendre ſenſible. Faites paſſer par le cœur le langage de l'eſprit, afin qu'il ſe faſſe en-

tendre. Je le répete, les argumens froids peuvent déterminer nos opinions, non nos actions ; ils nous font croire & non pas agir ; on démontre ce qu'il faut penſer, & non ce qu'il faut faire. Si cela eſt vrai pour tous les hommes, à plus forte raiſon l'eſt-il pour les jeunes gens, encore enveloppés dans leurs ſens, & qui ne penſent qu'autant qu'ils imaginent.

Je me garderai donc bien, même après les préparations dont j'ai parlé, d'aller tout d'un coup dans la chambre d'Émile, lui faire lourdement un long diſcours ſur le ſujet dont je veux l'inſtruire. Je commencerai par émouvoir ſon imagination ; je choiſirai le tems, le lieu, les objets les plus favobles à l'impreſſion que je veux faire : j'appellerai, pour ainſi dire, toute la Nature à témoin de nos entretiens ; j'atteſterai l'Etre éternel, dont elle eſt l'ouvrage, de la verité de mes diſ-

cours ; je le prendrai pour juge entre Émile & moi ; je marquerai la place où nous ſommes, les rochers, les bois, les montagnes qui nous entourent, pour monumens de ſes engagemens & des miens ; je mettrai dans mes yeux, dans mon accent, dans mon geſte, l'enthouſiaſme & l'ardeur que je lui veux inſpirer. Alors je lui parlerai & il m'écoutera, je m'attendrirai & il ſera ému. En me pénétrant de la ſainteté de mes devoirs, je lui rendrai les ſiens plus reſpectables ; j'animerai la force du raiſonnement d'images & de figures ; je ne ſerai point long & diffus en froides maximes, mais abondant en ſentimens qui débordent ; ma raiſon ſera grave & ſententieuſe, mais mon cœur n'aura jamais aſſez dit. C'eſt alors qu'en lui montrant tout ce que j'ai fait pour lui, je le lui montrerai comme fait pour moi-même : il verra dans ma tendre affection la raiſon de

tous mes ſoins. Quelle ſurpriſe, quelle agitation je vais lui donner en changeant tout à coup de langage ! au lieu de lui rétrecir l'ame en lui parlant toujours de ſon interêt, c'eſt du mien ſeul que je lui parlerai déſormais, & je le toucherai davantage ; j'enflammerai ſon jeune cœur de tous les ſentimens d'amitié, de généroſité, de reconnoiſſance que j'ai déjà fait naître, & qui ſont ſi doux à nourrir. Je le preſſerai contre mon ſein, en verſant ſur lui des larmes d'attendriſſement ; je lui dirai : tu es mon bien, mon enfant, mon ouvrage, c'eſt de ton bonheur que j'attends le mien ; ſi tu fruſtres mes eſperances, tu me voles vingt ans de ma vie, & tu fais le malheur de mes vieux jours. C'eſt ainſi qu'on ſe fait écouter d'un jeune homme, & qu'on grave au fond de ſon cœur le ſouvenir de ce qu'on lui dit.

Juſqu'ici j'ai tâché de donner des exemples

exemples de la maniere dont un gouverneur doit inſtruire ſon diſciple dans les occaſions difficiles. J'ai tâché d'en faire autant dans celle-ci ; mais après bien des eſſais j'y renonce, convaincu que la langue Françoiſe eſt trop précieuſe pour ſupporter jamais dans un livre la naïveté des premieres inſtructions ſur certains ſujets.

La langue Françoiſe eſt, dit-on, la plus chaſte des langues ; je la crois, moi, la plus obſcene : car il me ſemble que la chaſteté d'une langue ne conſiſte pas à éviter avec ſoin les tours déshonnêtes, mais à ne les pas avoir. En effet, pour les éviter, il faut qu'on y penſe ; & il n'y a point de langue où il ſoit plus difficile de parler purement en tout ſens que la Françoiſe. Le Lecteur, toujours plus habile à trouver des ſens obſcenes que l'Auteur à les écarter, ſe ſcandaliſe & s'effarouche de tout. Comment ce qui paſſe par

des oreilles impures ne contracteroit-il pas leur ſouillure? Au contraire, un peuple de bonnes mœurs a des termes propres pour toutes choſes; & ces termes ſont toujours honnêtes, parce qu'ils ſont toujours employés honnêtement. Il eſt impoſſible d'imaginer un langage plus modeſte que celui de la Bible, préciſément parce que tout y eſt dit avec naïveté. Pour rendre immodeſtes les mêmes choſes, il ſuffit de les traduire en François. Ce que je dois dire à mon Émile n'aura rien que d'honnête & de chaſte à ſon oreille; mais pour le trouver tel à la lecture, il faudroit avoir un cœur auſſi pur que le ſien.

Je penſerois même que des réflexions ſur la veritable pureté du diſcours & ſur la fauſſe délicateſſe du vice, pourroient tenir une place utile dans les entretiens de morale où ce ſujet nous conduit; car en apprenant le lan-

gage de l'honnêteté, il doit apprendre auſſi celui de la décence, & il faut bien qu'il ſache pourquoi ces deux langages ſont ſi differens. Quoiqu'il en ſoit, je ſoutiens qu'au lieu des vains préceptes dont on rebat avant le tems les oreilles de la Jeuneſſe, & dont elle ſe moque à l'âge où ils ſeroient de ſaiſon ; ſi l'on attend, ſi l'on prépare le moment de ſe faire entendre ; qu'alors on lui expoſe les loix de la Nature dans toute leur verité ; qu'on lui montre la ſanction de ces mêmes loix dans les maux phyſiques & moraux qu'attire leur infraction ſur les coupables ; qu'en lui parlant de cet inconcevable miſtere de la géneration, l'on joigne à l'idée de l'attrait que l'Auteur de la Nature donne à cet acte, celle de l'attachement excluſif qui le rend délicieux, celle des devoirs de fidélité, de pudeur qui l'environnent, & qui redoublent ſon charme en rempliſſant ſon

objet ; qu'en lui peignant le mariage, non-seulement comme la plus douce des sociétés, mais comme le plus inviolable & le plus saint de tous les contrats, on lui dise avec force toutes les raisons qui rendent un nœud si sacré respectable à tous les hommes, & qui couvrent de haine & de malédictions quiconque ose en souiller la pureté ; qu'on lui fasse un tableau frappant & vrai des horreurs de la débauche, de son stupide abrutissement, de la pente insensible par laquelle un premier désordre conduit à tous, & traîne enfin celui qui s'y livre à sa perte ; si, dis-je, on lui montre avec évidence comment, au goût de la chasteté, tiennent la santé, la force, le courage, les vertus, l'amour même, & tous les vrais biens de l'homme ; je soutiens qu'alors on lui rendra cette même chasteté désirable & chere, & qu'on trouvera son esprit docile aux moyens qu'on

lui donnera pour la conſerver : car tant qu'on la conſerve, on la reſpecte ; on ne la mépriſe qu'après l'avoir perdue.

Il n'eſt point vrai que le penchant au mal ſoit indomptable, & qu'on ne ſoit pas maître de le vaincre avant d'avoir pris l'habitude d'y ſuccomber. Aurelius Victor dit que pluſieurs hommes tranſportés d'amour, acheterent volontairement de leur vie une nuit de Cléopatre, & ce ſacrifice n'eſt pas impoſſible à l'yvreſſe de la paſſion. Mais ſuppoſons que l'homme le plus furieux, & qui commande le moins à ſes ſens, vît l'appareil du ſupplice, ſûr d'y perir dans les tourmens un quart-d'heure après ; non ſeulement cet homme, dès cet inſtant, deviendroit ſuperieur aux tentations, il lui en coûteroit même peu de leur réſiſter : bientôt l'image affreuſe dont elles ſeroient accompagnées le diſtrairoit d'elles ; & toujours rebutées, elles ſe laſſeroient

de revenir. C'eſt la ſeule tiédeur de notre volonté qui fait toute notre foibleſſe, & l'on eſt toujours fort pour faire ce qu'on veut fortement: *Volenti nihil difficile.* Oh! ſi nous déteſtions le vice autant que nous aimons la vie, nous nous abſtiendrions auſſi aiſément d'un crime agréable que d'un poiſon mortel dans un mets délicieux!

Comment ne voit-on pas que ſi toutes les leçons qu'on donne ſur ce point à un jeune homme ſont ſans ſuccès, c'eſt qu'elles ſont ſans raiſon pour ſon âge, & qu'il importe à tout âge de revêtir la raiſon de formes qui la faſſent aimer. Parlez-lui gravement quand il le faut; mais que ce que vous lui dites ait toujours un attrait qui le force à vous écouter. Ne combattez pas ſes deſirs avec ſéchereſſe, n'étouffez pas ſon imagination, guidez-la de peur qu'elle n'engendre des monſtres. Parlez-lui de l'amour, des femmes, des

plaiſirs ; faites qu'il trouve dans vos converſations un charme qui flatte ſon jeune cœur ; n'épargnez rien pour devenir ſon confident, ce n'eſt qu'à ce titre que vous ſerez vraiment ſon maître : alors ne craignez plus que vos entretiens l'ennuyent ; il vous fera parler plus que vous ne voudrez.

Je ne doute pas un inſtant que, ſi ſur ces maximes j'ai ſu prendre toutes les précautions néceſſaires, & tenir à mon Émile les diſcours convenables à la conjoncture où le progrès des ans l'a fait arriver, il ne vienne de lui-même au point où je veux le conduire, qu'il ne ſe mette avec empreſſement ſous ma ſauve-garde, & qu'il ne me diſe avec toute la chaleur de ſon âge, frappé des dangers dont il ſe voit environné : O mon ami, mon protecteur, mon maître ! reprenez l'autorité que vous voulez dépoſer au moment qu'il m'importe le plus qu'elle vous reſte ;

vous ne l'aviez juſqu'ici que par ma foibleſſe, vous l'aurez maintenant par ma volonté, & elle m'en ſera plus ſacrée. Défendez-moi de tous les ennemis qui m'aſſiégent, & ſur-tout de ceux que je porte avec moi, & qui me trahiſſent; veillez ſur votre ouvrage, afin qu'il demeure digne de vous. Je veux obéir à vos loix, je le veux toujours, c'eſt ma volonté conſtante; ſi jamais je vous déſobéis, ce ſera malgré moi; rendez-moi libre en me protégeant contre mes paſſions qui me font violence; empêchez-moi d'être leur eſclave, & forcez-moi d'être mon propre maître en n'obéiſſant point à mes ſens, mais à ma raiſon.

Quand vous aurez amené votre éleve à ce point, (& s'il n'y vient pas, ce ſera votre faute;) gardez-vous de le prendre trop vîte au mot, de peur que ſi jamais votre empire lui paroît trop rude, il ne ſe croye en droit de s'y

ſouſtraire en vous accuſant de l'avoir ſurpris. C'eſt en ce moment que la réſerve & la gravité ſont à leur place ; & ce ton lui en impoſera d'autant plus, que ce ſera la premiere fois qu'il vous l'aura vû prendre.

Vous lui direz donc : jeune homme, vous prenez légerement des engagemens pénibles : il faudroit les connoître pour être en droit de les former ; vous ne ſavez pas avec quelle fureur les ſens entraînent vos pareils dans le gouffre des vices ſous l'attrait du plaiſir. Vous n'avez point une ame abjecte, je le ſais bien ; vous ne violerez jamais votre foi, mais combien de fois, peut-être, vous vous repentirez de l'avoir donnée ! Combien de fois vous maudirez celui qui vous aime, quand, pour vous dérober aux maux qui vous menacent, il ſe verra forcé de vous déchirer le cœur ! Tel qu'Uliſſe, ému du chant des Sirenes, crioit à ſes

conducteurs de le déchaîner ; ſéduit par l'attrait des plaiſirs vous voudrez briſer les liens qui vous gênent ; vous m'importunerez de vos plaintes ; vous me reprocherez ma tirannie quand je ſerai le plus tendrement occupé de vous ; en ne ſongeant qu'à vous rendre heureux je m'attirerai votre haine. O mon Émile ! je ne ſupporterai jamais la douleur de t'être odieux ; ton bonheur même eſt trop cher à ce prix. Bon jeune homme, ne voyez-vous pas qu'en vous obligeant à m'obéir, vous m'obligez à vous conduire, à m'oublier pour me dévouer à vous, à n'écouter ni vos plaintes, ni vos murmures, à combattre inceſſamment vos deſirs & les miens ? Vous m'impoſez un joug plus dur que le vôtre. Avant de nous en charger tous deux, conſultons nos forces ; prenez du tems, donnez m'en pour y penſer, & ſachez que le plus lent à promettre eſt toujours le plus fidele à tenir.

Sachez auſſi vous-même que plus vous vous rendez difficile ſur l'engagement, & plus vous en facilitez l'exécution. Il importe que le jeune homme ſente qu'il promet beaucoup, & que vous promettez encore plus. Quand le moment ſera venu, & qu'il aura, pour ainſi dire, ſigné le contrat, changez alors de langage, mettez autant de douceur dans votre empire que vous avez annoncé de ſéverité. Vous lui direz: mon jeune ami, l'experience vous manque, mais j'ai fait en ſorte que la raiſon ne vous manquât pas. Vous êtes en état de voir par-tout les motifs de ma conduite; il ne faut pour cela qu'attendre que vous ſoyez de ſang-froid. Commencez toujours par obéir, & puis demandez-moi compte de mes ordres, je ſerai prêt à vous en rendre raiſon ſi-tôt que vous ſerez en état de m'entendre; & je ne craindrai jamais de vous prendre pour juge entre

vous & moi. Vous promettez d'être docile, & moi je promets de n'uſer de cette docilité que pour vous rendre le plus heureux des hommes. J'ai pour garant de ma promeſſe le ſort dont vous avez joui juſqu'ici. Trouvez quelqu'un de votre âge qui ait paſſé une vie auſſi douce que la vôtre, & je ne vous promets plus rien.

Après l'établiſſement de mon autorité, mon premier ſoin ſera d'écarter la néceſſité d'en faire uſage. Je n'épargnerai rien pour m'établir de plus en plus dans ſa confiance, pour me rendre de plus en plus le confident de ſon cœur & l'arbitre de ſes plaiſirs. Loin de combattre les penchans de ſon âge, je les conſulterai pour en être le maître; j'entrerai dans ſes vues pour les diriger; je ne lui chercherai point, aux dépens du préſent, un bonheur éloigné. Je ne veux point qu'il ſoit heureux une fois, mais toujours, s'il eſt poſſible.

Ceux qui veulent conduire ſagement la Jeuneſſe pour la garantir des piéges des ſens, lui font horreur de l'amour, & lui feroient volontiers un crime d'y ſonger à ſon âge, comme ſi l'amour étoit fait pour les vieillards. Toutes ces leçons trompeuſes que le cœur dément ne perſuadent point. Le jeune homme conduit par un inſtinct plus ſûr, rit en ſecret des triſtes maximes auxquelles il feint d'acquieſcer, & n'attend que le moment de les rendre vaines. Tout cela eſt contre la Nature. En ſuivant une route oppoſée, j'arriverai plus ſûrement au même but. Je ne craindrai point de flatter en lui le doux ſentiment dont il eſt avide; je le lui peindrai comme le ſuprême bonheur de la vie, parce qu'il l'eſt en effet; en le lui peignant je veux qu'il s'y livre. En lui faiſant ſentir quel charme ajoute à l'attrait des ſens l'union des cœurs, je le dégoûterai du liberti-

nage, & je le rendrai ſage en le rendant amoureux.

Qu'il faut être borné pour ne voir dans les deſirs naiſſans d'un jeune homme qu'un obſtacle aux leçons de la raiſon ! Moi, j'y vois le vrai moyen de le rendre docile à ces mêmes leçons. On n'a de priſe ſur les paſſions, que par les paſſions ; c'eſt par leur empire qu'il faut combattre leur tirannie, & c'eſt toujours de la Nature elle-même qu'il faut tirer les inſtrumens propres à la régler.

Émile n'eſt pas fait pour reſter toujours ſolitaire ; membre de la ſociété, il en doit remplir ces devoirs. Fait pour vivre avec les hommes, il doit les connoître. Il connoît l'homme en général ; il lui reſte à connoître les individus. Il ſait ce qu'on fait dans le monde ; il lui reſte à voir comment on y vit. Il eſt tems de lui montrer l'extérieur de cette grande ſcène dont il con-

noît déjà tous les jeux cachés. Il n'y portera plus l'admiration ſtupide d'un jeune étourdi, mais le diſcernement d'un eſprit droit & juſte. Ses paſſions pourront l'abuſer, ſans doute ; quand eſt-ce qu'elles n'abuſent pas ceux qui s'y livrent ? Mais au moins il ne ſera point trompé par celles des autres. S'il les voit, il les verra de l'œil du ſage, ſans être entraîné par leurs exemples, ni ſéduit par leurs préjugés.

Comme il y a un âge propre à l'étude des ſciences, il y en a un pour bien ſaiſir l'uſage du monde. Quiconque apprend cet uſage trop jeune, le ſuit toute ſa vie, ſans choix, ſans réflexion, & quoiqu'avec ſuffiſance, ſans jamais bien ſavoir ce qu'il fait. Mais celui qui l'apprend, & qui en voit les raiſons, le ſuit avec plus de diſcernement, & par conſéquent avec plus de juſteſſe & de grace. Donnez-moi un enfant de douze ans qui ne ſache rien

du tout, à quinze ans je dois vous le rendre auſſi ſavant que celui que vous avez inſtruit dès le premier âge, avec la difference que le ſavoir du vôtre ne ſera que dans ſa mémoire, & que celui du mien ſera dans ſon jugement. De même, introduiſez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il ſera dans un an plus aimable & plus judicieuſement poli, que celui qu'on y aura nourri dès ſon enfance; car le premier étant capable de ſentir les raiſons de tous les procédés relatifs à l'âge, à l'état, au ſexe qui conſtituent cet uſage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus, au lieu que l'autre n'ayant que ſa routine pour toute régle, eſt embarraſſé ſi-tôt qu'on l'en ſort.

Les jeunes demoiſelles françoiſes ſont toutes élevées dans des Couvens juſqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre

dre ces manieres qui leur ſont ſi nouvelles, & accuſera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarraſſé, d'ignorer l'uſage du monde, pour n'y avoir pas été miſes dès leur enfance ? Ce préjugé vient des gens du monde eux-mêmes, qui, ne connoiſſant rien de plus important que cette petite ſcience, s'imaginent fauſſement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acquérir.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a paſſé toute ſa jeuneſſe loin du grand monde, y porte le reſte de ſa vie un air embarraſſé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manieres lourdes & mal-adroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquierent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer. Chaque ſorte d'inſtruction a ſon tems propre qu'il faut connoître, & ſes dangers qu'il

faut éviter. C'eſt ſur-tout pour celle-ci qu'ils ſe réuniſſent, mais je n'y expoſe pas non plus mon éleve ſans précautions pour l'en garantir.

Quand ma méthode remplit d'un même objet toutes les vues, & qu'en parant un inconvénient elle en prévient un autre, je juge alors qu'elle eſt bonne, & que je ſuis dans le vrai. C'eſt ce que je crois voir dans l'expédient qu'elle me ſuggere ici. Si je veux être auſtere & ſec avec mon diſciple, je perdrai ſa confiance, & bientôt il ſe cachera de moi. Si je veux être complaiſant, facile, ou fermer les yeux, de quoi lui ſert d'être ſous ma garde? Je ne fais qu'autoriſer ſon déſordre, & ſoulager ſa conſcience aux dépens de la mienne. Si je l'introduis dans le monde avec le ſeul projet de l'inſtruire; il s'inſtruira plus que je ne veux. Si je l'en tiens éloigné juſqu'à la fin, qu'aura-t-il appris de moi?

Tout, peut-être, hors l'art le plus néceſſaire à l'homme & au citoyen, qui eſt de ſavoir vivre avec ſes ſemblables. Si je donne à ſes ſoins une utilité trop éloignée, elle ſera pour lui comme nulle, il ne fait cas que du préſent; ſi je me contente de lui fournir des amuſemens, quel bien lui fais-je? Il s'amolit & ne s'inſtruit point.

Rien de tout cela. Mon expédient ſeul pourvoit à tout. Ton cœur, dis-je au jeune homme, a beſoin d'une compagne : allons chercher celle qui te convient; nous ne la trouverons pas aiſément, peut-être; le vrai mérite eſt toujours rare; mais ne nous preſſons, ni ne nous rebutons point. Sans doute il en eſt une, & nous la trouverons à la fin, ou du moins celle qui en approche le plus. Avec un projet ſi flatteur pour lui je l'introduis dans le monde; qu'ai-je beſoin d'en dire davantage? Ne voyez-vous pas que j'ai tout fait?

En lui peignant la maîtreſſe que je lui deſtine, imaginez ſi je ſaurai m'en faire écouter ; ſi je ſaurai lui rendre agréables & cheres les qualités qu'il doit aimer ; ſi je ſaurai diſpoſer tous ſes ſentimens à ce qu'il doit rechercher ou fuir ? Il faut que je ſois le plus mal-adroit des hommes, ſi je ne le rends d'avance paſſionné ſans ſavoir de qui. Il n'importe que l'objet que je lui peindrai ſoit imaginaire, il ſuffit qu'il le dégoûte de ceux qui pourroient le tenter ; il ſuffit qu'il trouve par-tout des comparaiſons qui lui faſſent préférer ſa chimere aux objets réels qui le frapperont, & qu'eſt-ce que le veritable amour lui-même, ſi ce n'eſt chimere, menſonge, illuſion ? On aime bien plus l'image qu'on ſe fait, que l'objet auquel on l'applique. Si l'on voyoit ce qu'on aime exactement tel qu'il eſt, il n'y auroit plus d'amour ſur la terre. Quand on ceſſe d'aimer,

la perſonne qu'on aimoit reſte la même qu'auparavant, mais on ne la voit plus la même. Le voile du preſtige tombe & l'amour s'évanouit. Or, en fourniſſant l'objet imaginaire, je ſuis le maître des comparaiſons, & j'empêche aiſément l'illuſion des objets réels.

Je ne veux pas pour cela qu'on trompe un jeune homme en lui peignant un modéle de perfection qui ne puiſſe exiſter ; mais je choiſirai tellement les défauts de ſa maîtreſſe, qu'ils lui conviennent, qu'ils lui plaiſent, & qu'ils ſervent à corriger les ſiens. Je ne veux pas non plus qu'on lui mente, en affirmant fauſſement que l'objet qu'on lui peint exiſte ; mais s'il ſe complaît à l'image, il lui ſouhaitera bientôt un original. Du ſouhait à la ſuppoſition, le trajet eſt facile ; c'eſt l'affaire de quelques deſcriptions adroites, qui, ſous des traits plus ſenſibles, donne-

ront à cet objet imaginaire un plus grand air de vérité. Je voudrois aller jusqu'à la nommer : je dirois en riant, appellons *Sophie* votre future maîtresse : *Sophie* est un nom de bon augure ; si celle que vous choisirez ne le porte pas, elle sera digne au moins de le porter ; nous pouvons lui en faire honneur d'avance. Après tous ces détails, si, sans affirmer, sans nier, on s'échappe par des défaites, ses soupçons se changeront en certitude ; il croira qu'on lui fait mistere de l'épouse qu'on lui destine, & qu'il la verra quand il sera tems. S'il en est une fois-là, & qu'on ait bien choisi les traits qu'il faut lui montrer, tout le reste est facile ; on peut l'exposer dans le monde presque sans risque ; défendez-le seulement de ses sens, son cœur est en sûreté.

Mais, soit qu'il personnifie ou non le modéle que j'aurai su lui rendre ai-

mable; ce modéle, s'il eſt bien fait, ne l'attachera pas moins à tout ce qui lui reſſemble, & ne lui donnera pas moins d'éloignement pour tout ce qui ne lui reſſemble pas, que s'il avoit un objet réel. Quel avantage pour préſerver ſon cœur des dangers auxquels ſa perſonne doit être expoſée, pour réprimer ſes ſens par ſon imagination, pour l'arracher ſur-tout à ces donneuſes d'éducation, qui la font payer ſi cher & ne forment un jeune homme à la politeſſe qu'en lui ôtant toute honnêteté! Sophie eſt ſi modeſte! De quel œil verra-t-il leurs avances? Sophie a tant de ſimplicité! Comment aimera-t-il leurs airs? Il y a trop loin de ſes idées à ſes obſervations, pour que celles-ci lui ſoient jamais dangereuſes.

Tous ceux qui parlent du gouvernement des enfans, ſuivent les mêmes préjugés & les mêmes maximes, parce qu'ils obſervent mal & réfléchiſſent

plus mal encore. Ce n'eſt ni par le temperament, ni par les ſens que commence l'égarement de la Jeuneſſe, c'eſt par l'opinion. S'il étoit ici queſtion des garçons qu'on éleve dans les Colléges, & des filles qu'on éleve dans les Couvens, je ferois voir que cela eſt vrai, même à leur égard ; car les premieres leçons que prennent les uns & les autres, les ſeules qui fructifient, ſont celles du vice, & ce n'eſt pas la Nature qui les corrompt, c'eſt l'exemple ; mais abandonnons les penſionnaires des Colléges & des Couvens à leurs mauvaiſes mœurs, elles ſeront toujours ſans remede. Je ne parle que de l'éducation domeſtique. Prenez un jeune homme élevé ſagement dans la maiſon de ſon pere en province, & l'examinez au moment qu'il arrive à Paris, ou qu'il entre dans le monde ; vous le trouverez penſant bien ſur les choſes honnêtes, & ayant la volonté même

auſſi ſaine que la raiſon. Vous lui trouverez du mépris pour le vice, & de l'horreur pour la débauche. Au nom ſeul d'une proſtituée, vous verrez dans ſes yeux le ſcandale de l'innocence. Je ſoutiens qu'il n'y en a pas un qui pût ſe réſoudre à entrer ſeul dans les triſtes demeures de ces malheureuſes, quand même il en ſauroit l'uſage, & qu'il en ſentiroit le beſoin.

A ſix mois de-là, conſiderez de nouveau le même jeune homme; vous ne le reconnoîtrez plus. Des propos libres, des maximes du haut ton, des airs dégagés le feroient prendre pour un autre homme, ſi ſes plaiſanteries ſur ſa premiere ſimplicité, ſa honte, quand on la lui rappelle, ne montroient qu'il eſt le même & qu'il en rougit. O combien il s'eſt formé dans peu de tems! D'où vient un changement ſi grand & ſi bruſque? Du progrès du tempérament? Son tempé-

rament n'eût-il pas fait le même progrès dans la maiſon paternelle, & ſûrement il n'y eût pris ni ce ton, ni ces maximes? Des premiers plaiſirs des ſens? Tout au contraire. Quand on commence à s'y livrer, on eſt craintif, inquiet, on fuit le grand jour & le bruit. Les premieres voluptés ſont toujours miſterieuſes; la pudeur les aſſaiſonne & les cache : la premiere maîtreſſe ne rend pas effronté, mais timide. Tout abſorbé dans un état ſi nouveau pour lui, le jeune homme ſe recueille pour le goûter, & tremble toujours de le perdre. S'il eſt bruyant, il n'eſt ni voluptueux ni tendre; tant qu'il ſe vante, il n'a pas joui.

D'autres manieres de penſer ont produit ſeules ces differences. Son cœur eſt encore le même; mais ſes opinions ont changé. Ses ſentimens, plus lents à s'alterer, s'altéreront enfin par elles, & c'eſt alors ſeulement qu'il ſera véri-

tablement corrompu. A peine eſt-il entré dans le monde qu'il y prend une ſeconde éducation toute oppoſée à la premiere, par laquelle il apprend à mépriſer ce qu'il eſtimoit, & à eſtimer ce qu'il mépriſoit : on lui fait regarder les leçons de ſes parens & de ſes maîtres, comme un jargon pédanteſque, & les devoirs qu'ils lui ont prêchés, comme une morale puérile qu'on doit dédaigner étant grand. Il ſe croit obligé par honneur à changer de conduite ; il devient entreprenant ſans deſirs & fat par mauvaiſe honte. Il raille les bonnes mœurs avant d'avoir pris du goût pour les mauvaiſes, & ſe pique de débauche ſans ſavoir être débauché. Je n'oublierai jamais l'aveu d'un jeune Officier aux Gardes-Suiſſes qui s'ennuyoit beaucoup des plaiſirs bruyans de ſes camarades, & n'oſoit s'y refuſer de peur d'être moqué d'eux. » Je m'exerce à cela, diſoit-

» il, comme à prendre du tabac mal-
» gré ma répugnance ; le goût vien-
» dra par l'habitude ; il ne faut pas
» toujours être enfant.

Ainſi donc c'eſt bien moins de la ſenſualité, que de la vanité qu'il faut préſerver un jeune homme entrant dans le monde ; il céde plus aux penchans d'autrui qu'aux ſiens, & l'amour-propre fait plus de libertins que l'Amour.

Cela poſé, je demande s'il en eſt un ſur la terre entiere mieux armé que le mien, contre tout ce qui peut attaquer ſes mœurs, ſes ſentimens, ſes principes? s'il en eſt un plus en état de réſiſter au torrent? Car, contre quelle ſéduction n'eſt-il pas en défenſe? Si ſes deſirs l'entraînent vers le ſexe, il n'y trouve point ce qu'il cherche, & ſon cœur préoccupé le retient. Si ſes ſens l'agitent & le preſſent, où trouvera-t-il à les contenter? L'horreur de l'adultere & de la débauche l'éloigne éga-

lement des filles publiques & des femmes mariées, & c'eſt toujours par l'un de ces deux états que commencent les déſordres de la Jeuneſſe. Une fille à marier peut être coquette : mais elle ne ſera pas effrontée, elle n'ira pas ſe jetter à la tête d'un jeune homme qui peut l'épouſer s'il la croit ſage ; d'ailleurs, elle aura quelqu'un pour la ſurveiller. Émile de ſon côté ne ſera pas tout-à-fait livré à lui-même ; tous deux auront, au moins, pour gardes, la crainte & la honte, inſéparables des premiers deſirs ; ils ne paſſeront point tout d'un coup aux dernieres familiarités, & n'auront pas le tems d'y venir par degrés ſans obſtacles. Pour s'y prendre autrement, il faut qu'il ait déjà pris leçon de ſes camarades, qu'il ait appris d'eux à ſe moquer de ſa retenue, à devenir inſolent à leur imitation. Mais quel homme au monde eſt moins imitateur qu'Émile? Quel

homme ſe mene moins par le ton plaiſant, que celui qui n'a point de préjugés & ne ſait rien donner à ceux des autres ? J'ai travaillé vingt ans à l'armer contre les moqueurs, il leur faudra plus d'un jour pour en faire leur dupe ; car le ridicule n'eſt à ſes yeux que la raiſon des ſots, & rien ne rend plus inſenſible à la raillerie, que d'être au-deſſus de l'opinion. Au lieu de plaiſanteries, il lui faut des raiſons, & tant qu'il en ſera-là, je n'ai pas peur que de jeunes foux me l'enlevent ; j'ai pour moi la conſcience & la vérité. S'il faut que le préjugé s'y mêle, un attachement de vingt ans eſt auſſi quelque choſe : on ne lui fera jamais croire que je l'aye ennuyé de vaines leçons ; &, dans un cœur droit & ſenſible, la voix d'un ami fidele & vrai ſaura bien effacer les cris de vingt ſéducteurs. Comme il n'eſt alors queſtion que de lui montrer qu'ils le trompent, &

qu'en feignant de le traiter en homme, ils le traitent réellement en enfant; j'affecterai d'être toujours ſimple mais grave & clair dans mes raiſonnemens, afin qu'il ſente que c'eſt moi qui le traite en homme. Je lui dirai: » vous „ voyez que votre ſeul interêt, qui „ eſt le mien, dicte mes diſcours, je „ n'en peux avoir aucun autre; mais „ pourquoi ces jeunes gens veulent-ils „ vous perſuader? C'eſt qu'ils veulent „ vous ſéduire: ils ne vous aiment „ point, ils ne prennent aucun inte- „ rêt à vous; ils ont pour tout motif, „ un dépit ſecret de voir que vous „ valez mieux qu'eux; ils veulent „ vous rabaiſſer à leur petite meſure, „ & ne vous reprochent de vous laiſ- „ ſer gouverner, qu'afin de vous gou- „ verner eux-mêmes. Pouvez-vous „ croire qu'il y eût à gagner pour „ vous dans ce changement? leur ſa- „ geſſe eſt-elle donc ſi ſuperieure, &

„ leur attachement d'un jour eſt-il
„ plus fort que le mien? pour donner
„ quelque poids à leur raillerie, il
„ faudroit en pouvoir donner à leur
„ autorité, & quelle experience ont-
„ ils pour élever leurs maximes au-
„ deſſus des nôtres? ils n'ont fait qu'i-
„ miter d'autres étourdis, comme ils
„ veulent être imités à leur tour. Pour
„ ſe mettre au-deſſus des prétendus
„ préjugés de leurs peres, ils s'aſſer-
„ viſſent à ceux de leurs camarades;
„ je ne vois point ce qu'ils gagnent à
„ cela, mais je vois qu'ils y perdent
„ ſûrement deux grands avantages;
„ celui de l'affection paternelle, dont
„ les conſeils ſont tendres & ſinceres,
„ & celui de l'experience qui fait ju-
„ ger de ce qu'on connoît; car les
„ peres ont été enfans, & les enfans
„ n'ont pas été peres.

„ Mais les croyez-vous ſinceres au
„ moins dans leurs folles maximes?

„ Pas

„ Pas même cela, cher Émile ; ils ſe
„ trompent pour vous tromper, ils ne
„ ſont point d'accord avec eux-mê-
„ mes. Leur cœur les dément ſans
„ ceſſe, & ſouvent leur bouche les
„ contredit. Tel d'entr'eux tourne en
„ dériſion tout ce qui eſt honnête,
„ qui ſeroit au déſeſpoir que ſa femme
„ penſât comme lui. Tel autre pouſ-
„ ſera cette indifference de mœurs,
„ juſqu'à celles de la femme qu'il n'a
„ point encore, ou pour comble d'in-
„ famie, à celles de la femme qu'il a
„ déjà ; mais allez plus loin, parlez-
„ lui de ſa mere, & voyez s'il paſſera
„ volontiers pour être un enfant d'a-
„ dultere & le fils d'une femme de
„ mauvaiſe vie, pour prendre à faux
„ le nom d'une famille, pour en voler
„ le patrimoine à l'héritier naturel ;
„ enfin s'il ſe laiſſera patiemment trai-
„ ter de bâtard ! Qui d'entr'eux vou-
„ dra qu'on rende à ſa fille le déshon-

„ neur dont il couvre celle d'autrui? „ il n'y en a pas un qui n'attentât „ même à votre vie, ſi vous adoptiez „ avec lui, dans la pratique, tous les „ principes qu'il s'efforce de vous don- „ ner. C'eſt ainſi qu'ils décélent enfin „ leur inconſéquence, & qu'on ſent „ qu'aucun d'eux ne croit ce qu'il dit. „ Voilà des raiſons, cher Émile, pe- „ ſez les leurs, s'ils en ont, & com- „ parez. Si je voulois uſer comme „ eux de mépris & de raillerie, vous „ les verriez prêter le flanc au ridi- „ cule, autant, peut-être, & plus que „ moi. Mais je n'ai pas peur d'un exa- „ men ſérieux. Le triomphe des mo- „ queurs eſt de courte durée; la véri- „ té demeure, & leur rire inſenſé „ s'évanouit.

Vous n'imaginez pas comment à vingt ans Émile peut être docile? Que nous penſons différemment! Moi je ne conçois pas comment il a pu l'être à

dix; car quel prise avois-je sur lui à cet âge? Il m'a fallu quinze ans de soins pour me ménager cette prise. Je ne l'élevois pas alors, je le préparois pour être élevé; il l'est maintenant assez pour être docile, il reconnoît la voix de l'amitié, & il sait obéir à la raison. Je lui laisse, il est vrai, l'apparence de l'indépendance; mais jamais il ne me fut mieux assujetti, car il l'est parce qu'il veut l'être. Tant que je n'ai pu me rendre maître de sa volonté, je le suis demeuré de sa personne; je ne le quittois pas d'un pas. Maintenant je le laisse quelquefois à lui-même, parce que je le gouverne toujours. En le quittant je l'embrasse, & je lui dis d'un air assuré: Émile, je te confie à mon ami, je te livre à son cœur honnête; c'est lui qui me répondra de toi.

Ce n'est pas l'affaire d'un moment de corrompre des affections saines qui

n'ont reçu nulle alteration précédente, & d'effacer des principes derivés immédiatement des premieres lumieres de la raiſon. Si quelque changement s'y fait durant mon abſence, elle ne ſera jamais aſſez longue ; il ne ſaura jamais aſſez bien ſe cacher de moi, pour que je n'apperçoive pas le danger avant le mal, & que je ne ſois pas à tems d'y porter remede. Comme on ne ſe déprave pas tout d'un coup, on n'apprend pas tout d'un coup à diſſimuler ; & ſi jamais homme eſt maladroit en cet art, c'eſt Émile, qui n'eut de ſa vie une ſeule occaſion d'en uſer.

Par ces ſoins, & d'autres ſemblables, je le crois ſi bien garanti des objets étrangers & des maximes vulgaires, que j'aimerois mieux le voir au milieu de la plus mauvaiſe ſociété de Paris, que ſeul dans ſa chambre ou dans un parc, livré à toute l'inquié-

tude de ſon âge. On a beau faire, de tous les ennemis qui peuvent attaquer un jeune homme, le plus dangereux & le ſeul qu'on ne peut écarter, c'eſt lui-même : cet ennemi, pourtant, n'eſt dangereux que par notre faute ; car comme je l'ai dit mille fois, c'eſt par la ſeule imagination que s'éveillent les ſens. Leur beſoin proprement n'eſt point un beſoin phyſique ; il n'eſt pas vrai que ce ſoit un vrai beſoin. Si jamais objet laſcif n'eût frappé nos yeux, ſi jamais idée déshonnête ne fût entrée dans notre eſprit, jamais, peut-être, ce prétendu beſoin ne ſe fût fait ſentir à nous, & nous ſerions demeurés chaſtes ſans tentations, ſans efforts & ſans mérite. On ne ſait pas quelles fermentations ſourdes certaines ſituations & certains ſpectacles excitent dans le ſang de la Jeuneſſe, ſans qu'elle ſache démêler elle-même la cauſe de cette premiere inquiétude, qui n'eſt

pas facile à calmer, & qui ne tarde pas à renaître. Pour moi, plus je réfléchis à cette importante criſe & à ſes cauſes prochaines ou éloignées, plus je me perſuade qu'un ſolitaire élevé dans un déſert ſans livres, ſans inſtructions & ſans femmes, y mourroit vierge à quelque âge qu'il fût parvenu.

Mais il n'eſt pas ici queſtion d'un ſauvage de cette eſpece. En élevant un homme parmi ſes ſemblables, & pour la ſociété, il eſt impoſſible, il n'eſt pas même à propos, de le nourrir toujours dans cette ſalutaire ignorance; & ce qu'il y a de pis pour la ſageſſe, eſt d'être ſavant à demi. Le ſouvenir des objets qui nous ont frappés, les idées que nous avons acquiſes, nous ſuivent dans la retraite, la peuplent, malgré nous, d'images plus ſéduiſantes que les objets mêmes, & rendent la ſolitude auſſi funeſte à celui

qui les y porte, qu'elle eſt utile à celui qui s'y maintient toujours ſeul.

Veillez donc avec ſoin ſur le jeune homme, il pourra ſe garantir de tout le reſte ; mais c'eſt à vous de le garantir de lui. Ne le laiſſez ſeul ni jour ni nuit ; couchez, tout au moins, dans ſa chambre. Défiez-vous de l'inſtinct ſi-tôt que vous ne vous y bornez plus ; il eſt bon tant qu'il agit ſeul, il eſt ſuſpect dès qu'il ſe mêle aux inſtitutions des hommes ; il ne faut pas le détruire, il faut le regler, & cela, peut-être, eſt plus difficile que de l'anéantir. Il ſeroit très-dangereux qu'il apprît à votre éleve à donner le change à ſes ſens, & à ſuppléer aux occaſions de les ſatisfaire ; s'il connoît une fois ce dangereux ſupplément, il eſt perdu. Dès-lors il aura toujours le corps & le cœur énervés, il portera juſqu'au tombeau les triſtes effets de cette habitude, la plus funeſte à laquelle un

jeune homme puiſſe être aſſujetti. Sans doute il vaudroit mieux encore.... Si les fureurs d'un tempérament ardent deviennent invincibles, mon cher Émile, je te plains; mais je ne balancerai pas un moment, je ne ſouffrirai point que la fin de la Nature ſoit éludée. S'il faut qu'un tiran te ſubjugue, je te livre par préference à celui dont je peux te délivrer; quoi qu'il arrive, je t'arracherai plus aiſément aux femmes qu'à toi.

Juſqu'à vingt ans le corps croît, il a beſoin de toute ſa ſubſtance; la continence eſt alors dans l'ordre de la Nature, & l'on n'y manque guere qu'aux dépens de ſa conſtitution. Depuis vingt ans la continence eſt un devoir de morale; elle importe pour apprendre à régner ſur ſoi-même, à reſter le maître de ſes appétits, mais les devoirs moraux ont leurs modifications, leurs exceptions, leurs régles. Quand la

foibleſſe humaine rend une alternative inévitable, de deux maux préferons le moindre; en tout état de cauſe il vaut mieux commettre une faute que de contracter un vice.

Souvenez-vous que ce n'eſt plus de mon éleve que je parle ici, c'eſt du vôtre. Ses paſſions que vous avez laiſſé fermenter vous ſubjuguent; cédez-leur donc ouvertement, & ſans lui déguiſer ſa victoire. Si vous ſavez la lui montrer dans ſon jour, il en ſera moins fier que honteux, & vous vous ménagerez le droit de le guider durant ſon égarement, pour lui faire, au moins, éviter les précipices. Il importe que le diſciple ne faſſe rien que le maître ne le ſache & ne le veuille, pas même ce qui eſt mal; & il vaut cent fois mieux que le gouverneur approuve une faute & ſe trompe, que s'il étoit trompé par ſon éleve, & que la faute ſe fît ſans qu'il en ſût rien. Qui croit

devoir fermer les yeux sur quelque chose, se voit bientôt forcé de les fermer sur tout; le premier abus toleré en amene un autre, & cette chaîne ne finit plus qu'au renversement de tout ordre & au mépris de toute loi.

Une autre erreur que j'ai déjà combattue, mais qui ne sortira jamais des petits esprits, c'est d'affecter toujours la dignité magistrale, & de vouloir passer pour un homme parfait dans l'esprit de son disciple. Cette méthode est à contre-sens. Comment ne voyent-ils pas qu'en voulant affermir leur autorité ils la détruisent, que pour faire écouter ce qu'on dit il faut se mettre à la place de ceux à qui l'on s'adresse, & qu'il faut être homme pour savoir parler au cœur humain? Tous ces gens parfaits ne touchent ni ne persuadent; on se dit toujours qu'il leur est bien aisé de combattre des passions qu'ils ne sentent pas. Montrez

vos foibleſſes à votre éleve, ſi vous voulez le guerir des ſiennes; qu'il voye en vous les mêmes combats qu'il éprouve, qu'il apprenne à ſe vaincre à votre exemple, & qu'il ne diſe pas comme les autres : Ces vieillards dépités de n'être plus jeunes, veulent traiter les jeunes gens en vieillards, & parce que tous leurs deſirs ſont éteints, ils nous font un crime des nôtres.

Montagne dit qu'il demandoit un jour au Seigneur de Langey combien de fois, dans ſes négociations d'Allemagne, il s'étoit enivré pour le ſervice du Roi. Je demanderois volontiers au gouverneur de certain jeune homme combien de fois il eſt entré dans un mauvais lieu pour le ſervice de ſon éleve. Combien de fois? je me trompe. Si la premiere n'ôte à jamais au libertin le deſir d'y rentrer, s'il n'en rapporte le repentir & la honte, s'il ne verſe dans votre ſein des torrens de

larmes, quittez-le à l'inſtant ; il n'eſt qu'un monſtre, ou vous n'êtes qu'un imbécille; vous ne lui ſervirez jamais à rien. Mais laiſſons ces expédiens extrêmes auſſi triſtes que dangereux, & qui n'ont aucun rapport à notre éducation.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'expoſer au ſcandale des mœurs du ſiécle ! Ces précautions ſont pénibles, mais elles ſont indiſpenſables : c'eſt la négligence en ce point qui perd toute la Jeuneſſe ; c'eſt par le déſordre du premier âge que les hommes dégénerent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils ſont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont que de petites ames, parce que leur corps uſés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reſte-t-il aſſez de vie pour ſe mouvoir. Leurs ſubtiles penſées marquent des eſprits ſans étoffe, ils ne

ſavent rien ſentir de grand & de noble ; ils n'ont ni ſimplicité ni vigueur. Abjects en toutes choſes, & baſſement méchans, ils ne ſont que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même aſſez de courage pour être d'illuſtres ſcélerats. Tels ſont les mépriſables hommes que forme la crapule de la Jeuneſſe ; s'il s'en trouvoit un ſeul qui fût être tempérant & ſobre, qui fût, au milieu d'eux, préſerver ſon cœur, ſon ſang, ſes mœurs de la contagion de l'exemple, à trente ans il écraſeroit tous ces inſectes, & deviendroit leur maître avec moins de peine qu'il n'en eut a reſter le ſien.

Pour peu que la naiſſance ou la fortune eût fait pour Émile, il ſeroit cet homme s'il vouloit l'être : mais il les mépriſeroit trop pour daigner les aſſervir. Voyons-le maintenant au milieu d'eux entrant dans le monde, non pour y primer, mais pour le connoî-

tre, & pour y trouver une compagne digne de lui.

Dans quelque rang qu'il puiſſe être né, dans quelque ſociété qu'il commence à s'introduire, ſon début ſera ſimple & ſans éclat ; à Dieu ne plaiſe qu'il ſoit aſſez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne ſont pas les ſiennes, il ne les a ni ne les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne ſe ſoucie point qu'on l'eſtime avant que de le connoître. Sa maniere de ſe préſenter n'eſt ni modeſte ni vaine, elle eſt naturelle & vraie ; il ne connoît ni gêne, ni déguiſement, & il eſt au milieu d'un cercle, ce qu'il eſt ſeul & ſans témoin. Sera-t-il pour cela groſſier, dédaigneux, ſans attention pour perſonne ? Tout au contraire ; ſi ſeul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compte-

roit-il pour rien, vivant avec eux ? Il ne les préfere point à lui dans ſes manieres, parce qu'il ne les préfere pas à lui dans ſon cœur ; mais il ne leur montre pas, non plus, une indifference qu'il eſt bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politeſſe, il a les ſoins de l'humanité. Il n'aime à voir ſouffrir perſonne, il n'offrira pas ſa place à un autre par ſimagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, ſi, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car, il en coûtera moins à mon jeune homme de reſter debout volontairement, que de voir l'autre y reſter par force.

Quoiqu'en géneral Émile n'eſtime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit ſur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laiſſe les biens de l'opinion dont ils ſe contentent, de peur que les leur ôtant

à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'eſt donc point diſputeur, ni contrediſant; il n'eſt pas, non plus, complaiſant & flatteur; il dit ſon avis ſans combattre celui de perſonne, parce qu'il aime la liberté par-deſſus toute choſe, & que la franchiſe en eſt un des plus beaux droits.

Il parle peu parce qu'il ne ſe ſoucie guere qu'on s'occupe de lui; par la même raiſon, il ne dit que des choſes utiles: autrement, qu'eſt-ce qui l'engageroit à parler? Émile eſt trop inſtruit pour être jamais babillard. Le grand caquet vient néceſſairement, ou de la prétention à l'eſprit, dont je parlerai ci-après, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit ſottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît aſſez de choſes, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop;

car

car il ſait apprécier auſſi l'attention qu'on lui donne, & l'interêt qu'on peut prendre à ſes diſcours. Généralement les gens qui ſavent peu, parlent beaucoup, & les gens qui ſavent beaucoup, parlent peu : il eſt ſimple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il ſait, & le diſe à tout le monde. Mais un homme inſtruit, n'ouvre pas aiſément ſon répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui ; il ſe tait.

Loin de choquer les manieres des autres, Émile s'y conforme aſſez volontiers ; non, pour paroître inſtruit des uſages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le diſtingue, pour éviter d'être apperçu ; & jamais il n'eſt plus à ſon aiſe, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoiqu'entrant dans le monde, il en ignore abſolument les manieres : il n'eſt pas pour cela timide & craintif ; s'il ſe

dérobe, ce n'eſt point par embarras, c'eſt que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on penſe de lui, ne l'inquiette guere, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de ſang-froid, il ne ſe trouble point par la mauvaiſe honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de ſon mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien obſerver les autres, il ſaiſit les uſages avec une aiſance que ne peuvent avoir les eſclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'uſage du monde, préciſément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, ſur ſa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il eſt ferme & non ſuffiſant ; ſes manieres ſont libres & non dédaigneuſes : l'air inſolent n'appartient qu'aux eſclaves, l'indépendance n'a rien d'af-

fecté. Je n'ai jamais vu d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans ſon maintien : cette affectation eſt bien plus propre aux ames viles & vaines, qui ne peuvent en impoſer que par-là. Je lis dans un livre, qu'un étranger ſe préſentant un jour dans la ſalle du fameux Marcel, celui-ci lui demanda de quel pays il étoit. *Je ſuis Anglois*, répond l'étranger. *Vous Anglois* ? réplique le danſeur ; *vous ſeriez de cette Iſle où les Citoyens ont part à l'adminiſtration publique, & ſont une portion de la puiſſance ſouveraine* *. *Non, Monſieur ; ce front baiſſé, ce regard timide, cette démarche incertaine ne m'annon-*

* Comme s'il y avoit des Citoyens qui ne fuſſent pas membres de la Cité, & qui n'euſſent pas, comme tels, part à l'autorité ſouveraine ! Mais les François ayant jugé à propos d'uſurper ce reſpectable nom de Citoyens, dû jadis aux membres des Cités Gauloiſes, en ont dénaturé l'idée, au point qu'on n'y conçoit plus rien. Un homme qui vient de m'écrire beaucoup de bêtiſes contre la nouvelle Héloïſe, a orné ſa ſignature du titre de *Citoyen de Paimbeuf*, & a cru me faire une excellente plaiſanterie.

cent que l'eſclave titré d'un Electeur.

Je ne ſais, ſi ce jugement montre une grande connoiſſance du vrai rapport qui eſt entre le caractere d'un homme & ſon exterieur. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'être maître à danſer, j'aurois penſé tout le contraire. J'aurois dit : *cet Anglois n'eſt pas courtiſan ; je n'ai jamais oüi dire que les courtiſans euſſent le front baiſſé, & la démarche incertaine : un homme timide chez un danſeur, pourroit bien ne l'être pas dans la Chambre des Communes.* Aſſurément ce M. Marcel-là doit prendre ſes compatriotes pour autant de Romains !

Quand on aime on veut être aimé ; Émile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raiſon, il veut plaire aux femmes. Son âge, ſes mœurs, ſon projet, tout concourt à nourrir en lui ce deſir. Je dis ſes mœurs, car elles y ſont beaucoup ; les hommes qui en ont, ſont les vrais

adorateurs des femmes. Ils n'ont pas comme les autres, je ne sais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empressement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la Nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Émile avec un tempérament tout neuf, & tant de raisons d'y résister ! Pour auprès d'elles, je crois qu'il sera quelquefois timide & embarrassé; mais sûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop souvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reste, son empressement changera sensiblement de forme selon les états. Il sera plus modeste & plus respectueux pour les femmes, plus vif & plus tendre auprès des filles à marier. Il ne perd point de vue l'objet de ses recherches, & c'est tou-

jours à ce qui les lui rappelle, qu'il marque le plus d'attention.

Perſonne ne ſera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la Nature, & même ſur le bon ordre de la ſociété; mais les premiers ſeront toujours préferés aux autres, & il reſpectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un Magiſtrat de ſon âge. Étant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des ſociétés où il ſe trouvera, il ſera toujours un des plus modeſtes, non par la vanité de paroître humble, mais par un ſentiment naturel & fondé ſur la raiſon. Il n'aura point l'impertinent ſavoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuſer la compagnie, parle plus haut que les ſages, & coupe la parole aux anciens: il n'autoriſera point, pour ſa part, la réponſe d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, qui lui demandoit lequel il préferoit de ſon ſiécle, ou de celui-ci. *Sire, j'ai*

paſsé ma jeuneſse à reſpecter les vieillards, & il faut que je paſse ma vieilleſse à reſpecter les enfans.

Ayant une ame tendre & ſenſible, mais n'appréciant rien ſur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ſe ſoucîera peu d'en être conſideré. D'où il ſuit qu'il ſera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faſte, & qu'il ſera plus touché d'une careſſe, que de mille éloges. Par les mêmes raiſons, il ne négligera ni ſes manieres, ni ſon maintien, il pourra même avoir quelque recherche dans ſa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre ſa figure plus agréable; il n'aura point recours au cadre doré, & jamais l'enſeigne de la richeſſe ne ſouillera ſon ajuſtement.

On voit que tout cela n'exige point de ma part un étalage de préceptes, & n'eſt qu'un effet de ſa premiere édu-

cation. On nous fait un grand miſtere de l'uſage du monde, comme ſi dans l'âge où l'on prend cet uſage, on ne le prenoit pas naturellement, & comme ſi ce n'étoit pas dans un cœur honnête qu'il faut chercher ſes premieres loix? La veritable politeſſe conſiſte à marquer de la bienveuillance aux hommes; elle ſe montre ſans peine quand on en a; c'eſt pour celui qui n'en a pas, qu'on eſt forcé de réduire en art ſes apparences.

Le plus malheureux effet de la politeſſe d'uſage, eſt d'enſeigner l'art de ſe paſſer des vertus qu'elle imite. Qu'on nous inſpire dans l'éducation l'humanité & la bienfaiſance, nous aurons la politeſſe, ou nous n'en aurons plus beſoin.

Si nous n'avons pas celle qui s'annonce par les graces, nous aurons celle qui annonce l'honnête homme & le citoyen; nous n'aurons pas beſoin de recourir à la fauſſeté.

Au lieu d'être artificieux pour plaire, il ſuffira d'être bon ; au lieu d'être faux pour flatter les foibleſſes des autres, il ſuffira d'être indulgent.

Ceux avec qui l'on aura de tels procédés, n'en ſeront ni enorgueillis, ni corrompus ; ils n'en ſeront que reconnoiſſans, & en deviendront meilleurs *.

Il me ſemble que ſi quelque éducation doit produire l'eſpece de politeſſe qu'exige ici M. Duclos, c'eſt celle dont j'ai tracé le plan juſqu'ici.

Je conviens pourtant qu'avec des maximes ſi differentes, Émile ne ſera point comme tout le monde, & Dieu le préſerve de l'être jamais ; mais en ce qu'il ſera different des autres, il ne ſera ni fâcheux, ni ridicule ; la difference ſera ſenſible ſans être incomode. Émile ſera, ſi l'on veut, un aimable étranger. D'abord on lui par-

* Conſiderations ſur les mœurs de ce ſiécle, par M. Duclos, p. 65.

donnera ſes ſingularités, en diſant : *il ſe formera*. Dans la ſuite on ſera tout accoutumé à ſes manieres, & voyant qu'il n'en change pas, on les lui pardonnera encore, en diſant : *il eſt fait ainſi*.

Il ne ſera point fêté comme un homme aimable, mais on l'aimera ſans ſavoir pourquoi ; perſonne ne vantera ſon eſprit, mais on le prendra volontiers pour juge entre les gens d'eſprit ; le ſien ſera net & borné, il aura le ſens droit, & le jugement ſain. Ne courant jamais après les idées neuves, il ne ſauroit ſe piquer d'eſprit. Je lui ai fait ſentir que toutes les idées ſalutaires & vraiment utiles aux hommes ont été les premieres connues, qu'elles ſont de tous tems les ſeuls vrais liens de la ſociété, & qu'il ne reſte aux eſprits tranſcendans qu'à ſe diſtinguer par des idées pernicieuſes & funeſtes au genre humain. Cette ma-

niere de ſe faire admirer ne le touche guere : il ſait où il doit trouver le bonheur de ſa vie, & en quoi il peut contribuer au bonheur d'autrui. La ſphere de ſes connoiſſances ne s'étend pas plus loin que ce qui eſt profitable. Sa route eſt étroite & bien marquée ; n'étant point tenté d'en ſortir, il reſte confondu avec ceux qui la ſuivent, il ne veut ni s'égarer, ni briller. Émile eſt un homme de bon ſens, & ne veut pas être autre choſe : on aura beau vouloir l'injurier par ce titre, il s'en tiendra toujours honoré.

Quoique le deſir de plaire ne le laiſſe plus abſolument indifferent ſur l'opinion d'autrui, il ne prendra de cette opinion que ce qui ſe rapporte immédiatement à ſa perſonne, ſans ſe ſoucier des appréciations arbitraires, qui n'ont de loi que la mode ou les préjugés. Il aura l'orgueil de vouloir bien faire tout ce qu'il fait, même de

le vouloir faire mieux qu'un autre. A la courſe il voudra être le plus léger, à la lutte le plus fort, au travail le plus habile, aux jeux d'adreſſe le plus adroit ; mais il recherchera peu les avantages qui ne ſont pas clairs par eux-mêmes, & qui ont beſoin d'être conſtatés par le jugement d'autrui, comme d'avoir plus d'eſprit qu'un autre, de parler mieux, d'être plus ſavant, &c. encore moins ceux qui ne tiennent point du tout à la perſonne, comme d'être d'une plus grande naiſſance, d'être eſtimé plus riche, plus en crédit, plus conſideré, d'en impoſer par un plus grand faſte.

Aimant les hommes parce qu'ils ſont ſes ſemblables, il aimera ſur-tout ceux qui lui reſſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon, & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui tient au bon carac-

tere, il ſera fort aiſe d'être approuvé. Il ne ſe dira pas préciſément, je me réjouis parce qu'on m'approuve, mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent ſe font honneur; tant qu'ils jugeront auſſi ſainement, il ſera beau d'obtenir leur eſtime.

Étudiant les hommes par leurs mœurs dans le monde comme il les étudioit ci-devant par leurs paſſions dans l'Hiſtoire, il aura ſouvent lieu de réfléchir ſur ce qui flatte ou choque le cœur humain. Le voilà philoſophant ſur les principes du goût, & voilà l'étude qui lui convient durant cette époque.

Plus on va chercher loin les définitions du goût, & plus on s'égare; le goût n'eſt que la faculté de juger de ce qui plaît ou déplaît au plus grand nombre. Sortez de-là, vous ne ſavez plus ce que c'eſt que le goût. Il ne

s'enſuit pas qu'il y ait plus de gens de goût que d'autres; car bien que la pluralité juge ſainement de chaque objet, il y a peu d'hommes qui jugent comme elle ſur tous; & bien que le concours des goûts les plus généraux faſſe le bon goût, il y a peu de gens de goût; de même qu'il y a peu de belles perſonnes, quoique l'aſſemblage des traits les plus communs faſſe la beauté.

Il faut remarquer qu'il ne s'agit pas ici de ce qu'on aime parce qu'il nous eſt utile, ni de ce qu'on hait parce qu'il nous nuit. Le goût ne s'exerce que ſur les choſes indifférentes, ou d'un interêt d'amuſement, tout au plus, & non ſur celles qui tiennent à nos beſoins; pour juger de celles-ci le goût n'eſt pas néceſſaire, le ſeul appétit ſuffit. Voilà ce qui rend ſi difficiles, & ce ſemble ſi arbitraires, les pures déciſions du goût; car hors l'inſ-

tinct qui le détermine, on ne voit plus la raiſon de ces déciſions. On doit diſtinguer encore ſes loix dans les choſes morales, & ſes loix dans les choſes phyſiques. Dans celles-ci, les principes du goût ſemblent abſolument inexpliquables ; mais il importe d'obſerver qu'il entre du moral dans tout ce qui tient à l'imitation * : ainſi l'on explique des beautés qui paroiſſent phyſiques, & qui ne le ſont réellement point. J'ajouterai que le goût a des régles locales, qui le rendent en mille choſes dépendant des climats, des mœurs, du gouvernement, des choſes d'inſtitution ; qu'il en a d'autres qui tiennent à l'âge, au ſexe, au caractere, & que c'eſt en ce ſens qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Le goût eſt naturel à tous les hommes ; mais ils ne l'ont pas tous en mê-

* Cela eſt prouvé dans un eſſai ſur le *principe de la mélodie*, qu'on trouvera dans le recueil de mes écrits.

me meſure, il ne ſe développe pas dans tous au même degré, & dans tous il eſt ſujet à s'alterer par diverſes cauſes. La meſure du goût qu'on peut avoir dépend de la ſenſibilité qu'on a reçue; ſa culture & ſa forme dépendent des ſociétés où l'on a vécu. Premierement il faut vivre dans des ſociétés nombreuſes pour faire beaucoup de comparaiſons: ſecondement il faut des ſociétés d'amuſement & d'oiſiveté; car dans celles d'affaires on a pour régle, non le plaiſir, mais l'intérêt: en troiſiéme lieu il faut des ſociétés où l'inégalité ne ſoit pas trop grande, où la tirannie de l'opinion ſoit moderée, & où régne la volupté plus que la vanité: car dans le cas contraire la mode étouffe le goût, & l'on ne cherche plus ce qui plaît, mais ce qui diſtingue.

Dans ce dernier cas il n'eſt plus vrai que le bon goût eſt celui du plus grand nombre. Pourquoi cela? Parce que l'objet

l'objet change. Alors la multitude n'a plus de jugement à elle, elle ne juge plus que d'après ceux qu'elle croit plus éclairés qu'elle ; elle approuve, non ce qui eſt bien, mais ce qu'ils ont approuvé. Dans tous les tems, faites que chaque homme ait ſon propre ſentiment ; & ce qui eſt le plus agréable en ſoi aura toujours la pluralité des ſuffrages.

Les hommes dans leurs travaux ne font rien de beau que par imitation. Tous les vrais modeles du goût ſont dans la Nature. Plus nous nous éloignons du maître, plus nos tableaux ſont défigurés. C'eſt alors des objets que nous aimons que nous tirons nos modeles ; & le beau de fantaiſie, ſujet au caprice & à l'autorité, n'eſt plus rien que ce qui plaît à ceux qui nous guident.

Ceux qui nous guident ſont les artiſtes, les grands, les riches ; & ce

qui les guide eux-mêmes, eſt leur interêt ou leur vanité : ceux-ci pour étaler leur richeſſe, & les autres pour en profiter cherchent, à l'envi, de nouveaux moyens de dépenſe. Par-là le grand luxe établit ſon empire, & fait aimer ce qui eſt difficile & coûteux ; alors le prétendu beau, loin d'imiter la Nature, n'eſt tel qu'à force de la contrarier. Voilà comment le luxe & le mauvais goût ſont inſéparables. Par-tout où le goût eſt diſpendieux, il eſt faux.

C'eſt ſur-tout dans le commerce des deux ſexes que le goût, bon ou mauvais, prend ſa forme ; ſa culture eſt un effet néceſſaire de l'objet de cette ſociété. Mais quand la facilité de jouir attiédit le deſir de plaire, le goût doit dégénerer ; & c'eſt-là, ce me ſemble, une autre raiſon des plus ſenſibles pourquoi le bon goût tient aux bonnes mœurs.

Conſultez le goût des femmes dans les choſes phyſiques, & qui tiennent au jugement des ſens; celui des hommes dans les choſes morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les femmes ſeront ce qu'elles doivent être, elles ſe borneront aux choſes de leur compétence, & jugeront toujours bien; mais depuis qu'elles ſe ſont établies les arbitres de la litterature, depuis qu'elles ſe ſont miſes à juger les livres & à en faire à toute force, elles ne ſe connoiſſent plus à rien. Les auteurs qui conſultent les ſavantes ſur leurs ouvrages, ſont toujours ſûrs d'être mal conſeillés: les galans qui les conſultent ſur leur parure ſont toujours ridiculement mis. J'aurai bientôt occaſion de parler des vrais talens de ce ſexe, de la maniere de les cultiver, & des choſes ſur leſquelles ſes déciſions doivent alors être écoutées.

Voilà les conſiderations élémentaïres que je poſerai pour principes en raiſonnant avec mon Émile ſur une matiere qui ne lui eſt rien moins qu'indifferente dans la circonſtance où il ſe trouve, & dans la recherche dont il eſt occupé ; & à qui doit-elle être indifferente ? La connoiſſance de ce qui peut être agréable ou déſagréable aux hommes n'eſt pas ſeulement néceſſaire à celui qui a beſoin d'eux, mais encore à celui qui veut leur être utile ; il importe même de leur plaire pour les ſervir ; & l'art d'écrire n'eſt rien moins qu'une étude oiſeuſe, quand on l'employe à faire écouter la vérité.

Si, pour cultiver le goût de mon diſciple, j'avois à choiſir entre des pays où cette culture eſt encore à naître, & d'autres où elle auroit déjà dégéneré, je ſuivrois l'ordre rétrograde, je commencerois ſa tournée par ces derniers, & je finirois par les premiers.

La raiſon de ce choix eſt que le goût ſe corrompt par une délicateſſe exceſſive, qui rend ſenſible à des choſes que le gros des hommes n'apperçoit pas: cette délicateſſe mene à l'eſprit de diſcuſſion ; car plus on ſubtiliſe les objets, plus ils ſe multiplient : cette ſubtilité rend le tact plus délicat & moins uniforme. Il ſe forme alors autant de goûts qu'il y a de têtes. Dans les diſputes ſur la préference, la philoſophie & les lumieres s'étendent ; & c'eſt ainſi qu'on apprend à penſer. Les obſervations fines ne peuvent guere être faites que par des gens très-répandus, attendu qu'elles frappent après toutes les autres, & que les gens peu accoutumés aux ſociétés nombreuſes y épuiſent leur attention ſur les grands traits. Il n'y a pas, peut-être, à préſent un lieu policé ſur la terre, où le goût géneral ſoit plus mauvais qu'à Paris. Cependant c'eſt dans cette Capitale

que le bon goût ſe cultive ; & il paroît peu de livres eſtimés dans l'Europe, dont l'auteur n'ait été ſe former à Paris. Ceux qui penſent qu'il ſuffit de lire les livres qui s'y font, ſe trompent ; on apprend beaucoup plus dans la converſation des auteurs que dans leurs livres ; & les auteurs eux mêmes ne ſont pas ceux avec qui l'on apprend le plus. C'eſt l'eſprit des ſociétés qui développe une tête penſante, & qui porte la vue auſſi loin qu'elle peut aller. Si vous avez une étincelle de génie, allez paſſer une année à Paris. Bientôt vous ſerez tout ce que vous pouvez être, ou vous ne ſerez jamais rien.

On peut apprendre à penſer dans les lieux où le mauvais goût regne ; mais il ne faut pas penſer comme ceux qui ont ce mauvais goût, & il eſt bien difficile que cela n'arrive, quand on reſte avec eux trop long-tems. Il faut

perfectionner par leurs ſoins l'inſtrument qui juge, en évitant de l'employer comme eux. Je me garderai de polir le jugement d'Émile juſqu'à l'altérer ; & quand il aura le tact aſſez fin pour ſentir & comparer les divers goûts des hommes, c'eſt ſur des objets plus ſimples que je le ramenerai fixer le ſien.

Je m'y prendrai de plus loin encore pour lui conſerver un goût pur & ſain. Dans le tumulte de la diſſipation je ſaurai me ménager avec lui des entretiens utiles ; & les dirigeant toujours ſur des objets qui lui plaiſent, j'aurai ſoin de les lui rendre auſſi amuſans qu'inſtructifs. Voici le tems de la lecture & des livres agréables. Voici le tems de lui apprendre à faire l'analyſe du diſcours, de le rendre ſenſible à toutes les beautés de l'éloquence & de la diction. C'eſt peu de choſe d'apprendre les langues pour elles-mêmes,

leur uſage n'eſt pas ſi important qu'on croit ; mais l'étude des langues mene à celle de la grammaire génerale. Il faut apprendre le Latin pour ſavoir le François ; il faut étudier & comparer l'un & l'autre, pour entendre les régles de l'art de parler.

Il y a d'ailleurs une certaine ſimplicité de goût qui va au cœur, & qui ne ſe trouve que dans les écrits des anciens. Dans l'éloquence, dans la poëſie, dans toute eſpece de litterature, il les retrouvera, comme dans l'Hiſtoire, abondans en choſes, & ſobres à juger. Nos auteurs, au contraire, diſent peu & prononcent beaucoup. Nous donner ſans ceſſe leur jugement pour loi, n'eſt pas le moyen de former le nôtre. La difference des deux goûts ſe fait ſentir dans tous les monumens & juſques ſur les tombeaux. Les nôtres ſont couverts d'éloges ; ſur ceux des anciens on liſoit des faits.

Sta, viator, Heroem calcas.

Quand j'aurois trouvé cette épitaphe ſur un monument antique, j'aurois d'abord deviné qu'elle étoit moderne; car rien n'eſt ſi commun que des Héros parmi nous, mais chez les anciens ils étoient rares. Au lieu de dire qu'un homme étoit un Héros, ils auroient dit ce qu'il avoit fait pour l'être. A l'épitaphe de ce Héros, comparez celle de l'efféminé Sardanapale;

J'ai bâti Tarſe & Anchiale en un jour, & maintenant je ſuis mort.

Laquelle dit plus à votre avis? Notre ſtyle lapidaire avec ſon enflure n'eſt bon qu'à ſouffler des nains. Les anciens montroient les hommes au naturel, & l'on voyoit que c'étoient des hommes. Xenophon honorant la mémoire de quelques guerriers tués en trahiſon dans la retraite des dix mille, *ils moururent*, dit-il, *irréprochables dans la guerre & dans l'amitié.* Voilà

tout ; mais conſiderez dans cet éloge ſi court & ſi ſimple, de quoi l'auteur devoit avoir le cœur plein. Malheur à qui ne trouve pas cela raviſſant !

On liſoit ces mots gravés ſur un marbre aux Thermopiles :

Paſſant, va dire à Sparte que nous ſommes morts ici pour obéir à ſes ſaintes loix.

On voit bien que ce n'eſt pas l'académie des inſcriptions qui a compoſé celle-là.

Je ſuis trompé ſi mon éleve, qui donne ſi peu de prix aux paroles, ne porte ſa premiere attention ſur ces differences, & ſi elles n'influent ſur le choix de ſes lectures. Entraîné par la mâle éloquence de Demoſthène, il dira : c'eſt un Orateur ; mais en liſant Ciceron, il dira : c'eſt un Avocat.

En géneral Émile prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres, par cela ſeul qu'étant les premiers, les anciens ſont les plus

près de la Nature, & que leur génie eſt plus à eux. Quoiqu'en aient pu dire la Motte & l'Abbé Terraſſon, il n'y a point de vrai progrès de raiſon dans l'eſpece humaine, parce que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre; que tous les eſprits partent toujours du même point, & que le tems qu'on employe à ſavoir ce que d'autres ont penſé étant perdu pour apprendre à penſer ſoi-même, on a plus de lumieres acquiſes & moins de vigueur d'eſprit. Nos eſprits ſont comme nos bras exercés à tout faire avec des outils, & rien par eux-mêmes. Fontenelle diſoit que toute cette diſpute ſur les anciens & les modernes ſe réduiſoit à ſavoir, ſi les arbres d'autrefois étoient plus grands que ceux d'aujourd'hui. Si l'agriculture avoit changé, cette queſtion ne ſeroit pas impertinente à faire.

Après l'avoir ainſi fait remonter aux

ſources de la pure litterature, je lui en montre auſſi les égoûts dans les réſervoirs des modernes compilateurs; journaux, traductions, dictionnaires; il jette un coup d'œil ſur tout cela, puis le laiſſe pour n'y jamais revenir. Je lui fais entendre, pour le réjouir, le bavardage des académies; je lui fais remarquer que chacun de ceux qui les compoſent vaut toujours mieux ſeul qu'avec le corps; là-deſſus il tirera de lui-même la conſéquence de l'utilité de tous ces beaux établiſſemens.

Je le mene aux ſpectacles pour étudier, non les mœurs, mais le goût; car c'eſt-là ſur-tout qu'il ſe montre à ceux qui ſavent réfléchir. Laiſſez les préceptes & la morale, lui dirois-je; ce n'eſt pas ici qu'il faut les apprendre. Le théâtre n'eſt pas fait pour la vérité; il eſt fait pour flatter, pour amuſer les hommes; il n'y a point d'école où l'on apprenne ſi bien l'art de leur plaire,

& d'intereſſer le cœur humain. L'étude du théâtre mene à celle de la poëſie ; elles ont exactement le même objet. Qu'il ait une étincelle de goût pour elle, avec quel plaiſir il cultivera les langues des Poëtes, le Grec, le Latin, l'Italien ! Ces études ſeront pour lui des amuſemens ſans contrainte, & n'en profiteront que mieux ; elles lui ſeront délicieuſes dans un âge & des circonſtances où le cœur s'intereſſe avec tant de charme à tous les genres de beautés faits pour le toucher. Figurez-vous d'un côté mon Émile, & de l'autre un poliſſon de collége liſant le quatriéme livre de l'Éneïde, ou Tibulle, ou le banquet de Platon; quelle difference ! Combien le cœur de l'un eſt remué de ce qui n'affecte pas même l'autre. O bon jeune homme ! arrête, ſuſpends ta lecture, je te vois trop ému : je veux bien que le langage de l'amour te plaiſe, mais non pas

qu'il t'égare ; ſois homme ſenſible, mais ſois homme ſage. Si tu n'es que l'un des deux, tu n'es rien. Au reſte, qu'il réuſſiſſe ou non dans les langues mortes, dans les belles-lettres, dans la poëſie, peu m'importe. Il n'en vaudra pas moins s'il ne ſait rien de tout cela, & ce n'eſt pas de tous ces badinages qu'il s'agit dans ſon éducation.

Mon principal objet, en lui apprenant à ſentir & aimer le beau dans tous les genres, eſt d'y fixer ſes affections & ſes goûts, d'empêcher que ſes appetits naturels ne s'alterent, & qu'il ne cherche un jour dans ſa richeſſe les moyens d'être heureux, qu'il doit trouver plus près de lui. J'ai dit ailleurs que le goût n'étoit que l'art de ſe connoître en petites choſes, & cela eſt très-vrai : mais puiſque c'eſt d'un tiſſu de petites choſes que dépend l'agrément de la vie, de tels ſoins ne ſont rien moins qu'indifferens ; c'eſt par eux

que nous apprenons à la remplir des biens mis à notre portée, dans toute la vérité qu'ils peuvent avoir pour nous. Je n'entends point ici les biens moraux qui tiennent à la bonne disposition de l'ame, mais seulement ce qui est de sensualité, de volupté réelle, mis à part les préjugés & l'opinion.

Qu'on me permette, pour mieux développer mon idée, de laisser un moment Émile, dont le cœur pur & sain ne peut plus servir de régle à personne, & de chercher en moi-même un exemple plus sensible & plus rapproché des mœurs du Lecteur.

Il y a des états qui semblent changer la Nature & refondre, soit en mieux, soit en pis, les hommes qui les rempliſſent. Un poltron devient brave en entrant dans le régiment de Navarre; ce n'est pas seulement dans le militaire que l'on prend l'esprit du Corps, & ce n'est pas toujours en bien

que ſes effets ſe font ſentir. J'ai penſé cent fois, avec effroi, que ſi j'avois le malheur de remplir aujourd'hui tel emploi que je penſe en certain pays, demain je ſerois preſque inévitablement tiran, concuſſionnaire, deſtructeur du peuple, nuiſible au Prince, ennemi par état de toute humanité, de toute équité, de toute eſpece de vertu.

De même, ſi j'étois riche, j'aurois fait tout ce qu'il faut pour le devenir; je ſerois donc inſolent & bas, ſenſible & délicat pour moi ſeul, impitoyable & dur pour tout le monde, ſpectateur dédaigneux des miſeres de la canaille; car je ne donnerois plus d'autre nom aux indigens, pour faire oublier qu'autrefois je fus de leur claſſe. Enfin je ferois de ma fortune l'inſtrument de mes plaiſirs dont je ſerois uniquement occupé; & juſques-là, je ſerois comme tous les autres.

Mais

Mais en quoi je crois que j'en différerois beaucoup, c'eſt que je ſerois ſenſuel & voluptueux plutôt qu'orgueilleux & vain, & que je me livrerois au luxe de molleſſe, bien plus qu'au luxe d'oſtentation. J'aurois même quelque honte d'étaler trop ma richeſſe, & je croirois toujours voir l'envieux que j'écraſerois de mon faſte, dire à ſes voiſins à l'oreille; *voilà un fripon qui a grand'peur de n'être pas connu pour tel!*

De cette immenſe profuſion de biens qui couvrent la terre, je chercherois ce qui m'eſt le plus agréable, & que je puis le mieux m'approprier: pour cela, le premier uſage de ma richeſſe, ſeroit d'en acheter du loiſir & la liberté, à quoi j'ajouterois la ſanté, ſi elle étoit à prix; mais comme elle ne s'achette qu'avec la temperance, & qu'il n'y a point, ſans la ſanté, de vrai plaiſir dans la vie, je ſerois temperant par ſenſualité.

Je reſterois toujours auſſi près de la Nature qu'il ſeroit poſſible, pour flatter les ſens que j'ai reçus d'elle; bien ſûr que plus elle mettroit du ſien dans mes jouiſſances, plus j'y trouverois de réalité. Dans le choix des objets d'imitation, je la prendrois toujours pour modéle; dans mes appetits, je lui donnerois la préference; dans mes goûts, je la conſulterois toujours; dans les mets, je voudrois toujours ceux dont elle fait le meilleur apprêt, & qui paſſent par le moins de mains pour parvenir ſur nos tables. Je préviendrois les falſifications de la fraude, j'irois au-devant du plaiſir. Ma ſotte & groſſiere gourmandiſe n'enrichiroit point un maître-d'hôtel; il ne me vendroit point au poids de l'or du poiſon pour du poiſſon; ma table ne ſeroit point couverte avec appareil de magnifiques ordures, & de charognes lointaines; je prodiguerois ma propre peine pour

ſatisfaire ma ſenſualité, puiſqu'alors cette peine eſt un plaiſir elle-même, & qu'elle ajoute à celui qu'on en attend. Si je voulois goûter un mets du bout du monde, j'irois, comme Apicius, plutôt l'y chercher, que de l'en faire venir : car les mets les plus exquis manquent toujours d'un aſſaiſonnement qu'on n'apporte pas avec eux, & qu'aucun cuiſinier ne leur donne ; l'air du climat qui les a produits.

Par la même raiſon, je n'imiterois pas ceux qui ne ſe trouvant bien qu'où ils ne ſont point, mettent toujours les ſaiſons en contradiction avec elles-mêmes, & les climats en contradiction avec les ſaiſons ; qui, cherchant l'été en hiver, & l'hiver en été, vont avoir froid en Italie, & chaud dans le Nord ; ſans ſonger qu'en croyant fuir la rigueur des ſaiſons, ils la trouvent, dans les lieux où l'on n'a point appris à s'en garantir. Moi, je reſterois en place,

ou je prendrois tout le contre-pied : je voudrois tirer d'une ſaiſon tout ce qu'elle a d'agréable, & d'un climat tout ce qu'il a de particulier. J'aurois une diverſité de plaiſirs & d'habitudes, qui ne ſe reſſembleroient point, & qui ſeroient toujours dans la Nature ; j'irois paſſer l'été à Naples, & l'hiver à Peterſbourg ; tantôt reſpirant un doux zéphir à demi-couché dans les fraîches grottes de Tarente ; tantôt dans l'illumination d'un palais de glace, hors d'haleine & fatigué des plaiſirs du bal.

Je voudrois dans le ſervice de ma table, dans la parure de mon logement, imiter par des ornemens très-ſimples, la variété des ſaiſons, & tirer de chacune toutes ſes délices, ſans anticiper ſur celles qui la ſuivront. Il y a de la peine & non du goût à troubler ainſi l'ordre de la Nature, à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret, dans ſa malé-

diction, & qui, n'ayant ni qualité, ni ſaveur, ne peuvent ni nourrir l'eſtomac, ni flatter le palais. Rien n'eſt plus inſipide que les primeurs; ce n'eſt qu'à grands fraix que tel riche de Paris avec ſes fourneaux & ſes ſerres chaudes vient à bout de n'avoir ſur ſa table toute l'année que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des ceriſes quand il géle, & des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaiſir les goûterois-je, quand mon palais n'a beſoin d'être humecté ni rafraîchi? Dans les ardeurs de la canicule le lourd maron me ſeroit-il fort agréable? le préfererois-je ſortant de la poële, à la groſeille, à la fraiſe, & aux fruits déſalterans qui me ſont offerts ſur la terre ſans tant de ſoins? Couvrir ſa cheminée au mois de janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & ſans odeur, c'eſt moins parer l'hiver que déparer le printems; c'eſt

s'ôter le plaiſir d'aller dans les bois chercher la premiere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un ſaiſiſſement de joie ; mortels, vous n'êtes pas abandonnés, la Nature vit encore !

Pour être bien ſervi j'aurois peu de domeſtiques ; cela a déjà été dit, & cela eſt bon à redire encore. Un bourgeois tire plus de vrai ſervice de ſon ſeul laquais, qu'un Duc des dix Meſſieurs qui l'entourent. J'ai penſé cent fois qu'ayant à table mon verre à côté de moi, je bois à l'inſtant qu'il me plaît ; au lieu que ſi j'avois un grand couvert, il faudroit que vingt voix répétâſſent à boire avant que je puſſe étancher ma ſoif. Tout ce qu'on fait par autrui ſe fait mal, comme qu'on s'y prenne. Je n'enverrois pas chez les Marchands, j'irois moi-même. J'irois pour que mes gens ne traitâſſent pas avec eux avant moi, pour choiſir plus

ſûrement, & payer moins cherement; j'irois pour faire un exercice agréable, pour voir un peu ce qui ſe fait hors de chez moi; cela récrée, & quelquefois cela inſtruit : enfin j'irois pour aller, c'eſt toujours quelque choſe : l'ennui commence par la vie trop ſédentaire; quand on va beaucoup, on s'ennuye peu. Ce ſont de mauvais interpretes qu'un portier & des laquais ; je ne voudrois point avoir toujours ces gens-là entre moi & le reſte du monde, ni marcher toujours avec le fracas d'un carroſſe, comme ſi j'avois peur d'être abordé. Les chevaux d'un homme qui ſe ſert de ſes jambes ſont toujours prêts : s'ils ſont fatigués ou malades, il le ſait avant tout autre ; & il n'a pas peur d'être obligé de garder le logis ſous ce prétexte, quand ſon cocher veut ſe donner du bon tems : en chemin, mille embarras ne le font point ſecher d'impatience, ni reſter en place

au moment qu'il voudroit voler. Enfin, ſi nul ne nous ſert jamais ſi bien que nous-mêmes, fût-on plus puiſſant qu'Alexandre & plus riche que Créſus, on ne doit recevoir des autres que les ſervices qu'on ne peut tirer de ſoi.

Je ne voudrois point avoir un palais pour demeure; car dans ce palais je n'habiterois qu'une chambre; toute piece commune n'eſt à perſonne, & la chambre de chacun de mes gens me ſeroit auſſi étrangere que celle de mon voiſin. Les Orientaux, bien que très-voluptueux, ſont tous logés & meublés ſimplement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maiſon comme un cabaret. Cette raiſon prend peu ſur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours; mais j'en aurois une differente qui produiroit le même effet. Il me ſembleroit que m'établir avec tant d'appareil

dans un lieu ſeroit me bannir de tous les autres, & m'empriſonner, pour ainſi dire, dans mon palais. C'eſt un aſſez beau palais que le monde ; tout n'eſt-il pas au riche quand il veut jouir? *Ubi benè, ibi patria* ; c'eſt-là ſa diviſe ; ſes lares ſont les lieux où l'argent peut tout ; ſon pays eſt par-tout où peut paſſer ſon coffre-fort, comme Philippe tenoit à lui toute place forte où pouvoit entrer un mulet chargé d'argent. Pourquoi donc s'aller circonſcrire par des murs & par des portes comme pour n'en ſortir jamais? Une épidémie, une guerre, une révolte me chaſſe-t-elle d'un lieu ? je vais dans un autre, & j'y trouve mon hôtel arrivé avant moi. Pourquoi prendre le ſoin de m'en faire un moi-même, tandis qu'on en bâtit pour moi par tout l'univers? Pourquoi, ſi preſſé de vivre, m'apprêter de ſi loin des jouiſſances que je puis trouver dès aujour-

d'hui ? L'on ne ſauroit ſe faire un ſort agréable en ſe mettant ſans ceſſe en contradiction avec ſoi. C'eſt ainſi qu'Empédocle reprochoit aux Agrigentins d'entaſſer les plaiſirs comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre, & de bâtir comme s'ils ne devoient jamais mourir.

D'ailleurs que me ſert un logement ſi vaſte, ayant ſi peu de quoi le peupler, & moins de quoi le remplir? Mes meubles ſeroient ſimples comme mes goûts ; je n'aurois ni gallerie, ni bibliothéque, ſur-tout ſi j'aimois la lecture & que je me connuſſe en tableaux. Je ſaurois alors que de telles collections ne ſont jamais complettes, & que le défaut de ce qui leur manque donne plus de chagrin que de n'avoir rien. En ceci l'abondance fait la miſère ; il n'y a pas un faiſeur de collections qui ne l'ait éprouvé. Quand on s'y connoît on n'en doit point faire ;

on n'a guere un cabinet à montrer aux autres, quand on fait s'en ſervir pour ſoi.

Le jeu n'eſt point un amuſement d'homme riche, il eſt la reſſource d'un déſœuvré; & mes plaiſirs me donneroient trop d'affaires pour me laiſſer bien du tems à ſi mal remplir. Je ne joue point du tout étant ſolitaire & pauvre, ſi ce n'eſt quelquefois aux échecs, & cela de trop. Si j'étois riche je jouerois moins encore, & ſeulement un très-petit jeu, pour ne voir point de mécontent, ni l'être. L'interêt du jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais ſe changer en fureur que dans un eſprit mal-fait. Les profits qu'un homme riche peut faire au jeu lui ſont toujours moins ſenſibles que les pertes; & comme la forme des jeux moderés, qui en uſe le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains,

on ne peut, en raiſonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amuſement où les riſques de toute eſpece ſont contre ſoi. Celui qui nourrit ſa vanité des préferences de la fortune, les peut chercher dans des objets beaucoup plus piquans; & ces préferences ne ſe marquent pas moins dans le plus petit jeu que dans le plus grand. Le goût du jeu, fruit de l'avarice & de l'ennui, ne prend que dans un eſprit & dans un cœur vuides; & il me ſemble que j'aurois aſſez de ſentiment & de connoiſſances pour me paſſer d'un tel ſupplément. On voit rarement les penſeurs ſe plaire beaucoup au jeu, qui ſuſpend cette habitude ou la tourne ſur d'arides combinaiſons; auſſi l'un des biens, & peut-être le ſeul qu'ait produit le goût des ſciences, eſt d'amortir un peu cette paſſion ſordide: on aimera mieux s'exercer à prouver l'utilité du jeu que de s'y livrer. Moi je le combattrois par-

mi les joueurs, & j'aurois plus de plaiſir à me moquer d'eux en les voyant perdre, qu'à leur gagner leur argent.

Je ſerois le même dans ma vie privée & dans le commerce du monde. Je voudrois que ma fortune mît partout de l'aiſance, & ne fît jamais ſentir d'inégalité. Le clinquant de la parure eſt incomode à mille égards. Pour garder parmi les hommes toute la liberté poſſible, je voudrois être mis de maniere que dans tous les rangs je paruſſe à ma place, & qu'on ne me diſtingât dans aucun; que ſans affectation, ſans changement ſur ma perſonne, je fuſſe peuple à la Guinguette & bonne compagnie au Palais-Royal. Par-là plus maître de ma conduite, je mettrois toujours à ma portée les plaiſirs de tous les états. Il y a, dit-on, des femmes qui ferment leur porte aux manchettes brodées, & ne reçoivent perſonne qu'en dentelle; j'irois

donc paſſer ma journée ailleurs : mais ſi ces femmes étoient jeunes & jolies, je pourrois quelquefois prendre de la dentelle pour y paſſer la nuit tout au plus.

Le ſeul lien de mes ſociétés ſeroit l'attachement mutuel, la conformité des goûts, la convenance des caracteres ; je m'y livrerois comme homme & non comme riche, je ne ſouffrirois jamais que leur charme fût empoiſonné par l'interêt. Si mon opulence m'avoit laiſſé quelque humanité, j'étendrois au loin mes ſervices & mes bienfaits ; mais je voudrois avoir autour de moi une ſociété & non une cour, des amis & non des protégés ; je ne ſerois point le patron de mes convives, je ſerois leur hôte. L'indépendance & l'égalité laiſſeroient à mes liaiſons toute la candeur de la bienveuillance ; & où le devoir ni l'interêt n'entreroient pour rien, le

plaiſir & l'amitié feroient ſeuls la loi.

On n'achette ni ſon ami, ni ſa maîtreſſe. Il eſt aiſé d'avoir des femmes avec de l'argent ; mais c'eſt le moyen de n'être jamais l'amant d'aucune. Loin que l'amour ſoit à vendre, l'argent le tue infailliblement. Quiconque paye, fût-il le plus aimable des hommes, par cela ſeul qu'il paye, ne peut être long-tems aimé. Bientôt il paîra pour un autre, ou plutôt cet autre ſera payé de ſon argent ; & dans ce double lien formé par l'interêt, par la débauche, ſans amour, ſans honneur, ſans vrai plaiſir, la femme, avide infidelle & miſerable, traitée par le vil qui reçoit comme elle traite le ſot qui donne, reſte ainſi quitte envers tous les deux. Il ſeroit doux d'être liberal envers ce qu'on aime, ſi cela ne faiſoit un marché. Je ne connois qu'un moyen de ſatisfaire ce penchant avec ſa maîtreſſe ſans empoiſonner l'amour ;

c'eſt de lui tout donner, & d'être enſuite nourri par elle. Reſte à ſavoir où eſt la femme avec qui ce procédé ne fût pas extravagant.

Celui qui diſoit : je poſſéde Laïs ſans qu'elle me poſſéde, diſoit un mot ſans eſprit. La poſſeſſion qui n'eſt pas réciproque n'eſt rien : c'eſt tout au plus la poſſeſſion du ſexe, mais non pas de l'individu. Or, où le moral de l'amour n'eſt pas, pourquoi faire une ſi grande affaire du reſte ? Rien n'eſt ſi facile à trouver. Un muletier eſt là-deſſus plus près du bonheur qu'un millionaire.

Oh ! ſi l'on pouvoit développer aſſez les inconſéquences du vice, combien, lorſqu'il obtient ce qu'il a voulu, on le trouveroit loin de ſon compte ! Pourquoi cette barbare avidité de corrompre l'innocence, de ſe faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, & que de ce premier pas on traîne inévitablement dans un gouffre de

de miſeres, dont il ne ſortira qu'à la mort? Brutalité, vanité, ſottiſe, erreur & rien davantage. Ce plaiſir même n'eſt pas de la Nature, il eſt de l'opinion, & de l'opinion la plus vile, puiſqu'elle tient au mépris de ſoi. Celui qui ſe ſent le dernier des hommes, craint la comparaiſon de tout autre, & veut paſſer le premier pour être moins odieux. Voyez ſi les plus avides de ce ragoût imaginaire ſont jamais de jeunes gens aimables, dignes de plaire, & qui ſeroient plus excuſables d'être difficiles? Non, avec de la figure, du mérite & des ſentimens, on craint peu l'expérience de ſa maîtreſſe; dans une juſte confiance, on lui dit: tu connois les plaiſirs, n'importe; mon cœur t'en promet que tu n'as jamais connus.

Mais un vieux Satyre uſé de débauche, ſans agrément, ſans ménagement, ſans égard, ſans aucune eſpece d'honnêteté; incapable, indi-

gne de plaire à toute femme qui ſe connoît en gens aimables, croit ſuppléer à tout cela chez une jeune innocente, en gagnant de vîteſſe ſur l'expérience, & lui donnant la premiere émotion des ſens. Son dernier eſpoir eſt de plaire à la faveur de la nouveauté ; c'eſt inconteſtablement-là le motif ſecret de cette fantaiſie : mais il ſe trompe, l'horreur qu'il fait n'eſt pas moins de la Nature, que n'en ſont les deſirs qu'il voudroit exciter ; il ſe trompe auſſi dans ſa folle attente ; cette même Nature a ſoin de revendiquer ſes droits : toute fille qui ſe vend, s'eſt déjà donnée, & s'étant donnée à ſon choix, elle a fait la comparaiſon qu'il craint. Il achette donc un plaiſir imaginaire, & n'en eſt pas moins abhorré.

Pour moi, j'aurai beau changer étant riche ; il eſt un point où je ne changerai jamais. S'il ne me reſte ni

mœurs, ni vertu, il me reſtera du moins quelque goût, quelque ſens, quelque délicateſſe, & cela me garantira d'uſer ma fortune en dupe à courir après des chimeres, d'épuiſer ma bourſe & ma vie à me faire trahir & moquer par des enfans. Si j'étois jeune, je chercherois les plaiſirs de la jeuneſſe, & les voulant dans toute leur volupté, je ne les chercherois pas en homme riche. Si je reſtois tel que je ſuis, ce ſeroit autre choſe; je me bornerois prudemment aux plaiſirs de mon âge; je prendrois les goûts dont je peux jouir, & j'étoufferois ceux qui ne feroient plus que mon ſupplice. Je n'irois point offrir ma barbe griſe aux dédains railleurs des jeunes filles; je ne ſupporterois point de voir mes dégoûtantes careſſes leur faire ſoulever le cœur, de leur préparer à mes dépens les récits les plus ridicules, de les imaginer décrivant les vilains plai-

ſirs du vieux ſinge, de maniere à ſe venger de les avoir endurés. Que ſi des habitudes mal combattues avoient tourné mes anciens deſirs en beſoins, j'y ſatisferois peut-être, mais avec honte, mais en rougiſſant de moi. J'ôterois la paſſion du beſoin, je m'aſſortirois le mieux qu'il me ſeroit poſſible, & m'en tiendrois-là; je ne me ferois plus une occupation de ma foibleſſe, & je voudrois ſur-tout n'en avoir qu'un ſeul témoin. La vie humaine a d'autres plaiſirs quand ceux-là lui manquent; en courant vainement après ceux qui fuient, on s'ôte encore ceux qui nous ſont laiſſés. Changeons de goûts avec les années, ne déplaçons pas plus les âges que les ſaiſons: il faut être ſoi dans tous les tems, & ne point lutter contre la Nature: ces vains efforts uſent la vie, & nous empêchent d'en uſer.

Le peuple ne s'ennuie guere, ſa

vie eſt active; ſi ſes amuſemens ne ſont pas variés, ils ſont rares; beaucoup de jours de fatigue lui font goûter avec délices quelques jours de fêtes. Une alternative de longs travaux & de courts loiſirs tient lieu d'aſſaiſonnement aux plaiſirs de ſon état. Pour les riches, leur grand fléau c'eſt l'ennui: au ſein de tant d'amuſemens raſſemblés à grands fraix, au milieu de tant de gens concourans à leur plaire, l'ennui les conſume & les tue; ils paſſent leur vie à le fuir & à en être atteints; ils ſont accablés de ſon poids inſupportable: les femmes, ſur-tout, qui ne ſavent plus s'occuper, ni s'amuſer, en ſont dévorées ſous le nom de vapeurs; il ſe transforme pour elles en un mal horrible, qui leur ôte quelquefois la raiſon, & enfin la vie. Pour moi je ne connois point de ſort plus affreux que celui d'une jolie femme de Paris, après celui du petit agréable qui s'attache à elle,

qui, changé de même en femme oisive, s'éloigne ainsi doublement de son état, & à qui la vanité d'être homme à bonnes fortunes, fait supporter la longueur des plus tristes jours qu'ait jamais passé créature humaine.

Les bienséances, les modes, les usages qui dérivent du luxe & du bon air, renferment le cours de la vie dans la plus maussade uniformité. Le plaisir qu'on veut avoir aux yeux des autres, est perdu pour tout le monde; on ne l'a ni pour eux, ni pour soi *. Le ridicule que l'opinion redoute sur toute chose, est toujours à côté d'elle

* Deux femmes du monde, pour avoir l'air de s'amuser beaucoup, se font une loi de ne jamais se coucher qu'à cinq heures du matin. Dans la rigueur de l'hiver leurs gens passent la nuit dans la rue à les attendre, fort embarrassés à s'y garantir d'être gelés. On entre un soir, ou pour mieux dire, un matin, dans l'appartement où ces deux personnes si amusées laissoient couler les heures sans les compter: on les trouve exactement seules, dormant chacune dans son fauteuil.

pour la tiranniſer & pour la punir. On n'eſt jamais ridicule que par des formes déterminées ; celui qui ſait varier ſes ſituations & ſes plaiſirs, efface aujourd'hui l'impreſſion d'hier ; il eſt comme nul dans l'eſprit des hommes, mais il jouit ; car il eſt tout entier à chaque heure & à chaque choſe. Ma ſeule forme conſtante ſeroit celle-là ; dans chaque ſituation je ne m'occuperois d'aucune autre, & je prendrois chaque jour en lui-même, comme indépendant de la veille & du lendemain. Comme je ſerois peuple avec le peuple, je ſerois campagnard aux champs, & quand je parlerois d'agriculture, le payſan ne ſe moqueroit pas de moi. Je n'irois pas me bâtir une ville en campagne, & mettre au fond d'une Province les Tuilleries devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurois une petite maiſon ruſtique,

une maiſon blanche avec des contrevents verds, & quoiqu'une couverture de chaume ſoit en toute ſaiſon la meilleure, je préfererois magnifiquement, non la triſte ardoiſe, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre & plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maiſons dans mon pays, & que cela me rappelleroit un peu l'heureux tems de ma jeuneſſe. J'aurois pour cour une baſſe-cour, & pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurois un potager pour jardin, & pour parc un joli verger, ſemblable à celui dont il ſera parlé ci-après. Les fruits, à la diſcrétion des promeneurs, ne ſeroient ni comptés, ni cueillis par mon jardinier, & mon avare magnificence n'étaleroit point aux yeux des eſpaliers ſuperbes, auxquels à peine on oſât toucher. Or, cette petite prodigalité ſeroit peu coû-

teuſe, parce que j'aurois choiſi mon aſyle dans quelque Province éloignée où l'on voit peu d'argent & beaucoup de denrées, & où regnent l'abondance & la pauvreté.

Là, je raſſemblerois une ſociété plus choiſie que nombreuſe, d'amis aimant le plaiſir & s'y connoiſſant, de femmes qui puſſent ſortir de leur fauteuil & ſe prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette & des cartes, la ligne, les gluaux, le rateau des faneuſes, & le panier des vendangeurs. Là, tous les airs de la ville ſeroient oubliés, & devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amuſemens divers, qui ne nous donneroient chaque ſoir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice & la vie active nous feroient un nouvel eſtomac & de nouveaux goûts. Tous nos repas ſeroient des feſtins, où

l'abondance plairoit plus que la délicateſſe. La gaité, les travaux ruſtiques, les folâtres jeux ſont les premiers cuiſiniers du monde, & les ragoûts fins ſont bien ridicules à des gens en haleine depuis le lever du ſoleil. Le ſervice n'auroit pas plus d'ordre que d'élégance; la ſalle à manger ſeroit par-tout, dans le jardin, dans un bateau, ſous un arbre; quelquefois au loin, près d'une ſource vive, ſur l'herbe verdoyante & fraîche, ſous des touffes d'aulnes & de coudriers, une longue proceſſion de gais convives porteroit en chantant l'apprêt du feſtin; on auroit le gazon pour table & pour chaiſe, les bords de la fontaine ſerviroient de buffet, & le deſſert pendroit aux arbres. Les mets ſeroient ſervis ſans ordre, l'appétit diſpenſeroit des façons; chacun ſe préferant ouvertement à tout autre, trouveroit bon que tout autre ſe pré-

ferât de même à lui : de cette familiarité cordiale & moderée, naîtroit ſans groſſiereté, ſans fauſſeté, ſans contrainte, un conflit badin, plus charmant cent fois que la politeſſe, & plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos diſcours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amuſant à nous faire attendre à boire, & murmurant d'un trop long dîné. Nous ſerions nos valets pour être nos maîtres, chacun ſeroit ſervi par tous, le tems paſſeroit ſans le compter, le repas ſeroit le repos & dureroit autant que l'ardeur du jour. S'il paſſoit près de nous quelque payſan retournant au travail ſes outils ſur l'épaule, je lui réjouirois le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin, qui lui feroient porter plus gaiment ſa miſere ; & moi j'aurois auſſi le plaiſir de me ſentir

émouvoir un peu les entrailles, & de me dire en ſecret ; je ſuis encore homme.

Si quelque fête champêtre raſſembloit les habitans du lieu, j'y ſerois des premiers avec ma troupe ; ſi quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, ſe faiſoient à mon voiſinage, on ſauroit que j'aime la joie, & j'y ſerois invité. Je porterois à ces bonnes gens quelques dons ſimples comme eux, qui contribueroient à la fête, & j'y trouverois en échange des biens d'un prix ineſtimable, des biens ſi peu connus de mes égaux, la franchiſe & le vrai plaiſir. Je ſouperois gaiment au bout de leur longue table, j'y ferois chorus au refrein d'une vieille chanſon ruſtique, & je danſerois dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opera.

Juſqu'ici tout eſt à merveille, me dira-t-on : mais la chaſſe ? eſt-ce être

en campagne que de n'y pas chaſſer ? J'entends : je ne voulois qu'une métairie, & j'avois tort. Je me ſuppoſe riche, il me faut donc des plaiſirs excluſifs, des plaiſirs deſtructifs ; voici de tout autres affaires. Il me faut des terres, des bois, des gardes, des redevances, des honneurs ſeigneuriaux, ſur-tout de l'encens & de l'eau-bénite.

Fort bien ; mais cette terre aura des voiſins jaloux de leurs droits, & deſireux d'uſurper ceux des autres : nos gardes ſe chamailleront, & peut-être les maîtres : voilà des altercations, des querelles, des haines, des procès tout au moins ; cela n'eſt déjà pas fort agréable. Mes vaſſaux ne verront point avec plaiſir labourer leurs bleds par mes lievres, & leurs féves par mes ſangliers ; chacun n'oſant tuer l'ennemi qui détruit ſon travail, voudra du moins le chaſſer de ſon champ : après

avoir passé le jour à cultiver leurs terres, il faudra qu'ils passent la nuit à les garder ; ils auront des mâtins, des tambours, des cornets, des sonnettes : avec tout ce tintamarre ils troubleront mon sommeil : je songerai malgré moi à la misere de ces pauvres gens, & ne pourrai m'empêcher de me la reprocher. Si j'avois l'honneur d'être Prince, tout cela ne me toucheroit guere ; mais moi, nouveau parvenu, nouveau riche, j'aurai le cœur encore un peu roturier.

Ce n'est pas tout ; l'abondance du gibier tentera les chasseurs, j'aurai bientôt des braconniers à punir ; il me faudra des prisons, des geoliers, des archers, des galeres : tout cela me paroît assez cruel. Les femmes de ces malheureux viendront assiéger ma porte & m'importuner de leurs cris, ou bien il faudra qu'on les chasse, qu'on les maltraite. Les pauvres gens

qui n'auront point braconné, & dont mon gibier aura fouragé la récolte, viendront ſe plaindre de leur côté; les uns ſeront punis pour avoir tué le gibier, les autres ruinés pour l'avoir épargné : quelle triſte alternative ! Je ne verrai de tous côtés qu'objets de miſere, je n'entendrai que gémiſſemens : cela doit troubler beaucoup, ce me ſemble, le plaiſir de maſſacrer à ſon aiſe des foules de perdrix & de lievres preſque ſous ſes pieds.

Voulez-vous dégager les plaiſirs de leurs peines ? Otez-en l'excluſion ; plus vous les laiſſerez communs aux hommes, plus vous les goûterez toujours purs. Je ne ferai donc point tout ce que je viens de dire ; mais ſans changer de goûts je ſuivrai celui que je me ſuppoſe, à moindres fraix. J'établirai mon ſéjour champêtre dans un pays où la chaſſe ſoit libre à tout le monde, & où j'en puiſſe avoir l'amu-

ſement ſans embarras. Le gibier ſera plus rare ; mais il y aura plus d'adreſſe à le chercher & de plaiſir à l'atteindre. Je me ſouviendrai des battemens de cœur qu'éprouvoit mon pere au vol de la premiere perdrix, & des tranſports de joie avec leſquels il trouvoit le lievre qu'il avoit cherché tout le jour. Oui, je ſoutiens que, ſeul avec ſon chien, chargé de ſon fuſil, de ſon carnier, de ſon fourniment, de ſa petite proie, il revenoit le ſoir, rendu de fatigue & déchiré des ronces, plus content de ſa journée que tous vos chaſſeurs de ruelle, qui, ſur un bon cheval, ſuivis de vingt fuſils chargés, ne font qu'en changer, tirer & tuer autour d'eux, ſans art, ſans gloire, & preſque ſans exercice. Le plaiſir n'eſt donc pas moindre ; & l'inconvénient eſt ôté quand on n'a ni terre à garder, ni braconnier à punir, ni miſerable à tourmenter. Voilà donc une ſolide raiſon

raiſon de préference. Quoi qu'on faſſe, on ne tourmente point ſans fin les hommes, qu'on n'en reçoive auſſi quelque mal-aiſe ; & les longues malédictions du peuple rendent tôt ou tard le gibier amer.

Encore un coup, les plaiſirs excluſifs ſont la mort du plaiſir. Les vrais amuſemens ſont ceux qu'on partage avec le peuple ; ceux qu'on veut avoir à ſoi ſeul, on ne les a plus. Si les murs que j'éleve autour de mon parc m'en font une triſte clôture, je n'ai fait à grands fraix que m'ôter le plaiſir de la promenade ; me voilà forcé de l'aller chercher au loin. Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche. Un riche veut être partout le maître, & ne ſe trouve bien qu'où il ne l'eſt pas ; il eſt forcé de ſe fuir toujours. Pour moi, je ferai là-deſſus, dans ma richeſſe, ce que j'ai fait dans ma pauvreté. Plus riche

maintenant du bien des autres que je ne ferai jamais du mien, je m'empare de tout ce qui me convient dans mon voiſinage ; il n'y a pas de conquérant plus déterminé que moi ; j'uſurpe ſur les Princes mêmes ; je m'accomode ſans diſtinction de tous les terreins ouverts qui me plaiſent ; je leur donne des noms, je fais de l'un mon parc, de l'autre ma terraſſe, & m'en voilà le maître ; dès-lors je m'y promene impunément, j'y reviens ſouvent pour maintenir la poſſeſſion ; j'uſe autant que je veux le ſol à force d'y marcher ; & l'on ne me perſuadera jamais que le titulaire du fonds que je m'approprie, tire plus d'uſage de l'argent qu'il lui produit, que j'en tire de ſon terrein. Que ſi l'on vient à me vexer par des foſſés, par des haies, peu m'importe ; je prends mon parc ſur mes épaules, & je vais le poſer ailleurs ; les emplacemens ne manquent pas aux environs,

& j'aurai long-tems à piller mes voiſins avant de manquer d'aſyle.

Voilà quelque eſſai du vrai goût dans le choix des loiſirs agréables : voilà dans quel eſprit on jouit ; tout le reſte n'eſt qu'illuſion, chimere, ſotte vanité. Quiconque s'écartera de ces régles, quelque riche qu'il puiſſe être, mangera ſon or en fumier, & ne connoîtra jamais le prix de la vie.

On m'objectera, ſans doute, que de tels amuſemens ſont à la portée de tous les hommes, & qu'on n'a pas beſoin d'être riche pour les goûter. C'eſt préciſément à quoi j'en voulois venir. On a du plaiſir quand on en veut avoir : c'eſt l'opinion ſeule qui rend tout difficile, qui chaſſe le bonheur devant nous ; & il eſt cent fois plus aiſé d'être heureux que de le paroître. L'homme de goût, & vraiment voluptueux, n'a que faire de richeſſe ; il lui ſuffit d'être libre & maître de lui. Quiconque

jouit de la ſanté & ne manque pas du néceſſaire, s'il arrache de ſon cœur les biens de l'opinion, eſt aſſez riche : c'eſt l'*aurea mediocritas* d'Horace. Gens à coffres-forts, cherchez donc quelque autre emploi de votre opulence ; car pour le plaiſir elle n'eſt bonne à rien. Émile ne ſaura pas tout cela mieux que moi ; mais ayant le cœur plus pur & plus ſain, il le ſentira mieux encore, & toutes ſes obſervations dans le monde ne feront que le lui confirmer.

En paſſant ainſi le tems, nous cherchons toujours Sophie, & nous ne la trouvons point. Il importoit qu'elle ne ſe trouvât pas ſi vîte, & nous l'avons cherchée où j'étois bien ſûr qu'elle n'étoit pas *.

Enfin le moment preſſe ; il eſt tems de la chercher tout de bon, de peur

* *Mulierem fortem quis inveniet ? Procul, & de ultimis finibus pretium ejus.* Prov. xxxj. 10.

qu'il ne s'en faſſe une qu'il prenne pour elle, & qu'il ne connoiſſe trop tard ſon erreur. Adieu donc Paris, Ville célebre, Ville de bruit, de fumée & de boue, où les femmes ne croyent plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Adieu Paris; nous cherchons l'amour, le bonheur, l'innocence; nous ne ſerons jamais aſſez loin de toi.

Fin du Tome troiſiéme.

TABLE
DES MATIERES,
POUR LES DEUX DERNIERS VOLUMES.

III. Désigne le Tome troisieme.
IV. le Tome quatrieme.
n. les notes.

Academies, T. III. *p.* 316
Agrigentins, grands bâtisseurs, III. 310
Adolescents, doivent être traités en hommes, III. 213
Et instruits de ce qu'on leur a caché, III. 225
Mais avec quelles préparations, III. 228, 238
Moyen de les exposer dans le monde, presque sans risque, III. 259 & *suiv.*
Plus dociles que dans leur enfance, III 275
Adraste, Roi des Dauniens, IV. 407
Album, des Voyageurs Allemands, IV. 354
Alcinoüs, son Jardin, IV. 235 *n.*
Alexandre, III. 235
Amatus Lusitanus, III. 58 *n*
Ame de l'homme, son immatérialité prouvée, III. 85
Sa destruction ne peut se concevoir, III. 86
Amour, sentiment rempli d'équité, IV. 274
Son pouvoir sur les inclinations des jeunes gens, IV. 417
Anciens, sources de la pure littérature, III. 316

Anglois & *François*, comparés par rapport aux Voyages, IV. 352, 354
Antoine, III. 237
Apelles, IV. 59
Ariſtide, III. 181
Ariſtocratie, ce que c'eſt, IV. 400
Ses limites, IV. 401
Convient aux Etats médiocres, IV. 403
Argent, tue l'amour, III. 335
Apicius, III. 323
Arts d'agrément, n'ont pas beſoin de Profeſſeurs, IV. 68
Athéiſme, III. 198 *& ſuiv. n.*
Atômes, III. 52, 71 *n.*
Aubenton (M. d'), IV. 206
Aurelius Victor, cité, III 245
Auteurs, leur converſation plus profitable que leurs livres, III. 310

Bayle, III. 198
Beau, (le Sieur *le*) ce qu'il dit des Sauvages, III. 210
Beauté, ſon vrai triomphe eſt de briller par elle-même, IV. 57
Grande beauté moins à rechercher qu'à fuir dans le mariage, IV. 196
Bible, modeſtie de ſon langage, III. 242
Bonheur, (le) fin de tout être ſenſible, IV. 316
Sa route, celle de la nature, IV. 318
Braconiers, III. 349
Brantôme, trait ſingulier qu'il rapporte, IV. 135 *n.*
Bucentaure, III. 234 *n.*

Capitales, (Villes) se ressemblent toutes, IV. 409
Il ne faut pas y aller étudier les Nations, *ibid.*
Catéchisme, IV. 81
Modele d'introduction, IV. 82 *& suiv.*
Catilina, III. 104
Caton, III. 102
César, III. 102
Charron, cité, III. 137 *n.*
Chasse, (la) son utilité relativement à l'éducation, III. 228
Ses inconvéniens où elle n'est pas libre, III. 309
Ciceron, comparé à Démosthene, III. 314
Circé, IV. 304
Citoyens, sens de ce mot, IV. 383
Les François en ont dénaturé l'idée, III. 291 *n.*
Clarke, III. 32
Cléopâtre, III. 245
Cœur, nécessité d'imposer des loix à ses appétits, IV. 322
Collections, de tableaux & de livres, toujours incomplettes, III. 330
Compilateurs, modernes, III. 316
Condamine, (M. de la) singularité qu'il rapporte, III. 38
Confiance, moyen de gagner celle des personnes qu'on veut ramener au bien, III. 10
Conscience, le meilleur des Casuistes, III. 97 *& suiv.*
Le plus éclairé des Philosophes, IV. 193
Autres notions, III. 107, 114
pourquoi si peu écoutée, III. 115

Contrat social, IV. 382
Produit un corps moral & collectif, IV. 383
Seule loi fondamentale, IV. 384
N'a jamais besoin d'autre garant que la force publique, IV. 385
Rend l'homme plus libre qu'il ne seroit dans l'état de nature, IV. 386
Convenances, par rapport au mariage; combien de sortes, IV. 162, voyez *Mariage*.
Coquettes, leur manége, IV. 103
Sans autorité sur leurs amans dans les choses importantes, IV. 135
Coriolan, IV. 128
Corps politique, ses diverses dénominations, IV. 383
Différentes dénominations de ses membres, & relativement à quoi, *ibid.*
Corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain, IV. 392.
Le corps entier considéré sous différens rapports, prend différentes dénominations, *ib.*
Comment s'appellent les membres de ce corps, *ibid.*
Couvents, en quoi préférables pour les filles à la maison paternelle, IV. 33 *& suiv.*
Véritables écoles de coquetterie, IV. 118
Ctésias, IV. 358

Dalila, IV. 14
Darius, en Scythie, III. 335
Quel présent lui envoie le Roi des Scythes, *ibid.*
Effet qu'il produit, III. 336
Décemvirs, IV. 127
Démocratie, ce que c'est, IV. 400
Convient aux petits Etats, IV. 403

Démosthene, comparé à Ciceron, III. 314.
Descartes, III. 25, 47 & *suiv.*
Deuteronome, III. 147 *n.*
Adoucissement d'une de ses loix, IV. 13
Diane, IV. 228
Dieu, incompréhensible, III. 62, 92, 96
Puissant, bon, juste, III. 82, 95
Immatériel, III. 92
Eternel, III. 93
Intelligent, & comment, III. 94
Diogene, III. 235
Dogmes importans, quels? IV. 93 & *suiv.*
Domestiques, , il en faut avoir peu pour être bien servi, III. 326
Droit politique, IV. 373
Droit de force, IV. 378
Droit de nature, IV. 378
Droit d'esclavage, IV. 380
Droit de propriété, IV. 386
Droit de souveraineté, IV. 386
Droit Public, IV. 405
Droit de la guerre, IV. 406
Dryades, IV. 425
Duclos, (M.) ses maximes d'éducation relatives à la politesse, III. 296 & *suiv.*

Education, moyens d'en étendre l'effet sur la vie entiere, IV. 277, 279
Doit être dans toute la simplicité de la nature, IV. 325
Et pour un adulte toute opposée à celle d'un enfant, III. 220
Doit être différente pour les deux sexes, IV. 23
Ecritures, (les) leur majesté, III. 179
Emile, parvenu à l'âge de l'adolescence, III. 213

Son entrée dans le monde, & comment il s'y comporte, III. 285 & *suiv.*
Ses manieres auprès du sexe, III. 293
Quels avantages il recherche ou mépriſe, III. 300
Vient avec ſon Inſtituteur à Paris, IV. 199
Leurs voyages, IV. 205
A quelle fin, IV. 208
Bien reçus chez le pere de Sophie, IV. 210
Commencement de ſes amours, IV. 212
Va ſe loger avec ſon ami à deux lieues loin de Sophie, IV. 228
Revient chez elle, IV. 233
Lui parle & en eſt écouté, IV. 238 & *ſuiv.*
Amant déclaré, IV. 250
Donne des leçons à ſa maîtreſſe en différens genres d'arts & de ſciences, IV. 253, 255
Brouillerie entre les deux amans, & à quel ſujet, IV. 259
Raccommodement, & à quel prix, IV. 261, & *ſuiv.*
Réprimande que lui fait la mere de Sophie, 262, & *ſuiv.*
De quelle ſorte de jalouſie il ſera capable, IV. 274
N'eſt point changé par l'amour, IV. 282
Ses différens voyages chez le pere de Sophie, IV. 284, & *ſuiv.*
Ses occupations, les jours qu'il ne voit point Sophie, IV. 290, & *ſuiv.*
Sa conduite envers les Payſans, IV. 291, & *ſuiv.*
Comment vaincu par Sophie à la courſe, IV. 296, & *ſuiv.*

Visité à l'attélier par le pere de Sophie, IV. 298
Par Sophie accompagnée de sa mere, IV. 299
Refus de s'en retourner avec elles, & par quel motif, IV. 301, *& suiv.*
Présente un enfant au baptême avec Sophie, & dans quelle occasion, IV. 315
Exhorté par son Instituteur à quitter pour un tems Sophie, IV. 316, *& suiv.*
Son trouble & son emportement, IV. 333
Obéit enfin à l'ordre qu'il reçoit de partir, IV. 342
Promesse de retour au bout de deux ans, IV. 344
Séparation, IV. 345
Instructions relatives aux voyages qu'il doit faire, IV. 370, *& suiv.*
Avec quelles connoissances il en reviendra, IV. 373
Résultat de ses observations pendant ses voyages, IV. 423
Son retour auprès de Sophie, IV. 435
Son mariage avec elle, IV. 436
Prêt à devenir pere, IV. 454
Succede à son Instituteur, IV. 455
Empedocle, reproche qu'il fait aux Agrigentins, III. 330
Enclos, (Mademoiselle de l') IV. 110 194
Enfans, leur bonne constitution dépend de celle des meres, IV. 10
Amusemens communs des enfans des deux sexes, IV. 38

Goûts propres qui les distinguent, IV. 39
Epitaphe d'un Héros moderne, comparée à celle de Sardanapale, III. 313
Espagnols, leur maniere de voyager, IV. 354
Etats, sens de ce mot, IV. 383
Etats de la vie, refondent souvent ceux qui les rempliſſent, III. 319
Eternité, IV. 89 *n.*
Evangile, (l') sa sainteté, III. 179
Existe, (j') premiere vérité connue, III. 35
Existence, (l') des objets, de nos sensations, seconde vérité connue, III. 36

FANATISME, III. 198, *& suiv. n.*
Femelles des animaux, sans honte vis-à-vis des mâles, IV. 7
Sans desir, le besoin satisfait, IV. 8
Leur manége en amour, *ibid. n.*
Accouplement exclusif dans certaines especes, IV. 270
Femmes, examen des conformités & des différences de leur sexe & du nôtre, IV. 2 *& suiv.*
Hommes, & en quoi, IV. 3
Leur destination, IV. 5
Leurs armes pour asservir l'homme, IV. 6
Font gloire de leur foiblesse, IV. 11
Toujours femmes, relativement à leur sexe, IV. 15
Ce qu'il leur faut pour en bien remplir les fonctions, *ibid.*
Leur infidelité plus criminelle que celle de l'homme, IV. 19
Doivent mettre l'apparence même au nombre de leurs devoirs, IV. 17

Plus fécondes dans les campagnes que dans les grandes Villes, & pourquoi, IV. 19
Leur éducation doit être contraire à celle de l'homme, & à quel égard, IV. 29
Et relative aux hommes, IV. 30
Leur dépendance de l'homme, & en quoi, IV. 28
Comment renoncent à leur vocation, IV. 31
Leur plus importante qualité, IV. 50
Leur véritable reſſource, IV. 55, *& ſuiv.*
Leur politeſſe, IV. 72, *& ſuiv.*
Sont plutôt adroites que fauſſes, IV. 106, *& ſuiv.*
Ne ſont point faites pour la recherche des vérités abſtraites, IV. 112
Sûreté de leur goût dans les choſes phyſiques, III. 307
Sont les juges naturels du mérite des hommes, IV. 126, 153
Furent cauſe, chez les Romains, des plus grandes révolutions, IV. 127
Ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, IV. 153
Femmes à grands talens, leur chatlatanerie, IV. 195
Femmes ſans pudeur, plus fauſſes que les autres, IV. 109, *ibid. n.*
Filles, leur goût pour la parure dès l'enfance, IV. 32, 40
A quelles occupations il les décide, IV. 41, *& ſuiv.*
Plus dociles que les garçons, IV. 42
Plutôt intelligentes, IV. 43
Et plutôt affectées du ſentiment de la décence & de l'honnêteté, IV. 69
Ne doivent point apprendre à lire & à écrire

de bonne heure, IV. 44
Mais peut-être à chiffrer avant tout, *ibid.*
Doivent être d'abord exercées à la contrainte, IV. 46
Pourquoi, IV. 50
Extrêmes en tout, IV. 49
D'où naissent plusieurs vices particuliers aux femmes, *ibid.*
Leur babil agréable, IV. 70
Motif secret des cajoleries mutuelles que se font les filles devant les hommes, IV. 74
Gêne apparente qu'on leur impose, & à quelle fin, IV. 120
Moyen de les rendre vraiment sages, IV. 133
Empire qu'elles acquierent par-là, IV. 135
Exemple, *ibid. n.*
Comment élevées à Sparte, IV. 35
Petites Filles, leur répugnance à lire & écrire, IV. 41
Plus rusées que les jeunes garçons, IV. 52
Exemple, IV. 53, *& suiv.*
Soin qu'on doit avoir de les faire causer, IV. 74, *& suiv.*
Fruit qu'on en retire, IV. 75
Flogistique, III. 44 *n.*
Fontenelle, ce qu'il disoit de la dispute sur les anciens & les modernes, III. 315
François, connoissent peu les autres peuples, IV. 347
François & *Anglois*, comparés par rapport aux voyages. IV. 352, 354

Galathée, IV. 107
Galanterie, quelle ſorte de jalouſie elle produit, IV. 272
Garçons, ſeroient mieux élevés, s'il n'y avoit point de Colléges, IV. 24
Germains, (les) leur continence, & ſes effets, III. 216
Leur reſpect pour les femmes, IV. 127
Goût, conſidérations ſur le goût, III. 301 *& ſuiv.*
Différence du goût des Anciens à celui des Modernes, III. 312, *& ſuiv.*
Où doit être étudié, III. 316
Gouvernement, ſens de ce mot, IV. 392
Ses différentes formes, IV. 400, *& ſuiv.*
Celui d'un ſeul, le plus actif de tous, IV. 398.
Regles faciles & ſimples pour juger de la bonté relative des Gouvernemens, IV. 411, *& ſuiv.*
L'eſprit n'en eſt jamais le même pour la ville & pour la campagne, IV. 415
Grotius, cité par rapport au droit politique, IV. 373, *& ſuiv.*
N'a donné que de faux principes du droit de la guerre, IV. 406

Habitudes, l'éducation ordinaire n'en donne point de véritables aux enfans, ni aux jeunes gens, IV. 280
Hercule, IV. 14
Hérodote, peintre des mœurs, IV. 354
Mal à propos tourné en ridicule, IV. 358

Hobbes, cité par rapport au droit politique, IV. 373, *& suiv.*
Homme, quel rang il occupe dans l'ordre des choses, III. 64
Composé de deux substances, III. 70, 85
Le moyen de leur union est incompréhensible, III. 50, 122
Sa dignité, III. 65
Elle est pour lui un motif de reconnoissance, III. 67
Auteur du mal, III. 81
Plaît à la femme comme plus fort qu'elle, IV. 5
Dépend de la femme à son tour, & en quoi, IV. 11, 28
Sa politesse, plus officieuse que celle de la femme, IV. 72
Juge naturel du mérite des femmes, IV. 153
Destiné par la nature à se contenter d'une seule, IV. 273
Toujours le même dans chaque âge, IV. 276
Hommes, (les) injustice de leurs plaintes sur la briéveté de la vie, IV. 200, *& suiv.*

IDEALISTES *& Matérialistes*, chimére de leurs distinctions, III. 36.
Idées, comparatives & numériques, ne sont pas des sensations, III. 38
Abstraites, sources des plus grandes erreurs, III. 51, *& suiv.*
De justice & d'honnêteté, par-tout les mêmes, III. 106
Acquises, distinguées des sentimens natu-

rels, III. 11
Idomenée, IV. 406
Imitation, ſource du beau dans les travaux des hommes, III. 305
Inſtitut, III. 98 *n.*
Inſtituteur, (l') d'Emile, confident de ſon Eleve & de Sophie, & médiateur de leurs amours, IV. 248
Se glorifie de cet emploi, *ibid.*
Fait voyager Emile, le ramene à Sophie, a la conſolation de les voir mariés, vit avec eux dans le repos. Voyez *Emile* & *Sophie*.
Inſtituteurs ordinaires, leur trop de ſéverité vis-à-vis des jeunes filles, IV. 63
Tort qu'ils ont à l'égard de leurs éleves devenus grands, IV. 278
Jalouſie, en amour, vient de la nature, IV. 268
Preuve tirée des animaux, *ibid.*
Tient beaucoup à la puiſſance du ſexe, IV. 269
A ſon motif dans les paſſions ſociales plutôt que dans l'inſtinct primitif, IV. 272
Jeu, reſſource d'un déſœuvré, III. 331
Juger, differe de ſentir, & en quoi, III. 37
N'appartient qu'à l'être actif ou intelligent, *ibid.*
Julius Camillus, III. 58

LANGUE FRANÇOISE, III. 241
Langue des ſignes. Voyez *Signes*.
Leçons, leur mauvais effet quand elles ſont triſtes, IV. 124

Légiſlation parfaite, IV. 397
Léonidas, III. 181
Liberté, en quoi elle conſiſte, III. 76
Son principe immatériel, III. 77
Pourquoi nous a été donnée, III. 78
Effets de ſon bon ou mauvais uſage, III. 122, *& ſuiv.*
Liberté, terme incompatible avec celui *d'empire*, IV. 425
Et avec l'exemption des beſoins, *ibid.*
On y aſpire en vain ſous la ſauvegarde des loix, IV. 429
N'eſt dans aucune forme de gouvernement, IV. 430.
Mais dans le cœur de l'homme libre, *ibid.*
Livres, leur abus, IV. 347
Font négliger le livre du monde, IV. 348
Locke, III. 70
Quand il quitte ſon éleve, IV. 2
Loi, ſa définition eſt encore à faire, IV. 387
Lucrece, III. 106

Magiciens de Pharaon, III. 147
Magiſtrat, ſens de ce mot, IV. 392
Magiſtrat, trois volontés eſſentiellement différentes à diſtinguer dans ſa perſonne, IV. 396
Maîtres à danſer & à chanter, IV. 68
Marcel, Maître à danſer, III. 291
Mariage, premiere inſtitution de la nature, III. 23
Le plus ſaint de tous les contrats, III. 244
Mariages mal aſſortis, leur cauſe, IV. 184
Mariages heureux, d'où ils dépendent, IV. 184, 185, 189, 191, 196, *& ſuiv.*

Maris, cauſe de leur indifférence, IV. 65
Matérialiſme, ſon abſurdité, III. 51, 70 *n.*
Matérialiſtes, III. 36
Leur raiſonnement comparé à celui d'un ſourd, III. 73
Matiere, ſon état naturel, III. 43
Ne peut penſer, III. 70, *ibid. n.*
Meres, maîtreſſes de l'éducation de leurs filles, IV. 24
Comment elles doivent les élever, IV. 51
Quand elles peuvent les introduire dans le monde, IV. 116
Réponſe à une objection, *ibid. & ſuiv.*
Miſſionnaires, III 168
Monarchie, ce que c'eſt, IV. 401
Convient aux grands Etats, IV. 403. Voyez *Royauté.*
Monde, (le) peu dangereux pour une fille bien élevée, IV. 122
Montaigne, III. 108, 283
Continence de ſon pere, III. 217
Monteſquieu, cité, IV. 374
Moralité de nos actions, en quoi conſiſte, III. 100, 114
Objections réfutées, IV. 107, 109
Mort, ce qu'elle eſt par rapport au juſte, III. 84, 86. IV. 333
Par rapport au méchant, IV. 332
Motte, (la) cité, & ſur quoi, III. 315
Mouvement, n'eſt pas de l'eſſence de la matiere, III. 43, *ibid. n.* 51
De deux ſortes, III, 43, *& ſuiv.*
Quel chez les animaux. III. 44.
Preuve d'une premiere cauſe, III. 48, 54

NATIONS, chacune a ſon caractere propre, IV. 351
Comment diſparoiſſent les différences nationales, IV. 355, 457
Newton, III. 47, *& ſuiv.*
Nieuventit, III. 58

OMPHALE, IV. 14
Orgueil, ſes illuſions, ſource de nos plus grands maux, IV. 330
Orientaux, (les) comment regardent la vie, III. 338
Orphée, III. 128

PAGANISME, ſes Dieux abominables, III. 106
Paladins, connoiſſoient l'amour, IV. 129
Palais, leur inutilité, III. 328
Leurs inconvéniens, III. 329
Paracelſe, III. 59
Paris, ſiege du goût, III. 309, *& ſuiv.*
Eten du vice, III. 357
Pariſien, en quoi ſtupide avec beaucoup d'eſprit, IV. 348
Parures, leur incommodité, III. 333
L'éducation des jeunes filles eſt en ce point tout-à-fait à contre-ſens, IV. 57
Néceſſaires à certaines figures, IV. 58
Parures ruineuſes, vanité du rang, non de la perſonne, *ibid.*
Paſſions, comment bonnes ou mauvaiſes, IV. 328

Peuple,

Peuple, ſens de ce mot en politique, IV. 383
Peuple, (le) pourquoi ne s'ennuie point, III. 340, *& ſuiv.*
Philippe, III. 329
Philoclès, IV. 406
Philoſophes, III. 27
Cauſes de la diverſité de leurs ſentimens, III. 28
Ne prennent point intérêt à la vérité, III. 30
Leur unique objet, *ibid.*
Leurs biſarres ſyſtêmes, III. 32, 60, 107
Philoſophie, ſon pouvoit relativement aux mœurs comparé à celui de la religion, III. 200, *n.*
Pierre, (Abbé de St) cité, IV. 405
Pithagore, comment voyageoit, IV. 205
Plaiſirs, leur mort, III. 353
Platon, ſon juſte imaginaire, III. 180
Pourquoi dans ſa république donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes, IV. 205
Comment voyageoit, IV. 205
Plébeyens, obtinrent le Conſulat par une femme, IV. 127
Pline, IV. 348
Plutarque, III. 84
Polygamie, IV. 272
Politeſſe, en quoi conſiſte la véritable, III. 296
Paſſages de M. Duclos ſur ce ſujet, *ibid. & ſuiv.*
Celle des hommes. Voyez *Hommes.*
Celle des femmes. Voyez *Femmes.*
Poul-Serrho, ce que c'eſt chez les Mahométans, III. 201, *& ſuiv.*

Préjugés, ne changent point les relations naturelles, IV. 130
Primeurs, leur insipidité, III. 325
Protesilas, IV. 406
Providence, (la) considerée relativement à la liberté de l'homme, III. 77
Comment justifiée, III. 84
Et par rapport à quoi, III. 83
Puissance, sens de ce mot en Politique, IV.

Raymond Lulle, à quoi son art est bon, IV. 349, *& suiv.*
Regulus, III. 110
Religion, on n'en doit point faire dans l'enseignement un objet de tristesse & de gêne, IV. 79
Son pouvoir pour empêcher le mal & procurer le bien, III. 200, *& suiv. n.*
Les trois principales de l'Europe, III. 162
Remords, III. 104
Réponse d'un vieux Gentilhomme à Louis XV, III. 294
Reuchlin, III. 166
Ridicule, (le) toujours à côté de l'opinion, III. 342
Riches, ce qu'ils sont ordinairement, III. 310
Ce qu'ils devroient faire pour jouir réellement de leurs richesses, III. 321 *& suiv.*
Toujours ennuyés, III. *& suiv.*
Quel est le vrai Riche, III. 356
Royauté, susceptible de partage, IV. 401
Exemples, *ibid.*
Rois, IV. 392
Rome, son respect pour les femmes, IV. 127
Sauvée par elles des mains d'un proscrit, *ib.*

Devenue libre par une femme, *ibid.*
Romains, leur attention à la langue des signes, III. 236

Saisons, ne point anticiper sur elles pour le service de la table, III. 324
Salente, (une autre) objet des recherches d'Emile, IV. 406
Samson, IV. 14
Sardanapale, son Epitaphe, III. 333
Sauvages, leur enfance, III. 210
Leur adolescence, *ibid.*
Sceptiques, leur malheur, III. 26
Sensations, différentes de leur cause ou de leur objet, III. 36
Comment distinguées par l'être sensitif, III. 39
Sens, dans leur usage nous ne sommes pas purement passifs, III. 40, *& suiv.*
Sentiment du moi, doute sur sa nature, III. 35
Sentiment intérieur, relativement à l'ordre sensible de l'univers, III. 56, 96, *& suiv.* difficile à rappeller, III. 130
Sentimens naturels, de deux sortes, III. 112
Antérieurs à notre intelligence, III. 111
Sentir, en quoi differe de juger, III. 37
Sexes, vanité des disputes sur la préférence ou l'égalité des sexes, IV. 4
En quoi sont égaux, *ibid.*
En quoi non comparables, *ibid.*
Dans leur union concourent différemment au même objet, IV. 5
De cette union naissent les plus douces loix de l'amour, III. 14
Leurs devoirs relatifs ne peuvent avoir la même rigidité, III. 16

Sexes, comment doit être respecté ce qui les caractérise, III. 23
En quoi leur relation sociale admirable, III. 76
Signes, énergie de leur langage, III. 231, 235, *& suiv.*
Relativement à l'éducation, III. 238
Sparte, son respect pour les femmes, IV. 127
Spontanéité, III. 45
Stoïciens, l'un de leurs bisarres paradoxes, III. 158
Sociétés, leur vrai lien, III. 334
Socrate, III. 110, 180, *& suiv.*
Solon, acte illégitime de ce Législateur, IV. 387
Sophie, compagne future d'Emile, IV. 1
Son portrait, IV. 136. *& suiv.*
Aime la parure & s'y connoit, IV. 138. *& suiv.*
Ses talens naturels, IV. 139
Ceux qu'elle a cultivés, *ibid. & suiv.*
Ses occupations domestiques, IV. 140
Entend tous les détails du ménage, IV. 141
Sa délicatesse extrême sur la propreté, IV. 142
Doit ce défaut aux leçons de sa mere, *ibid.*
Excès qu'elle évite en ce point, IV. 144
Naturellement gourmande, puis devenu sobre, *ibid.*
Qualités de son esprit, IV. 145
Idée de son caractere, IV. 146, *& suiv.*
A de la religion & quelle, IV. 149
Aime la vertu & par quels motifs, *ibid. & suiv.*
Dévorée du seul besoin d'aimer, IV. 151, 176

Inſtruite des devoirs & des droits de ſon ſexe & du nôtre, IV. 152
A peu d'uſage du monde, IV. 154
Y ſupplée par une politeſſe à elle, *ibid.*
Dédaigne les ſimagrées françoiſes, IV. 155
Son ſilence & ſon reſpect, & avec quelles perſonnes, *ibid.*
Son ton impoſant & modeſte en même tems avec les jeunes gens de ſon âge, IV. 156
Sa maniere de répondre aux propos galans, IV. 157
Eſt flattée des louanges ſinceres, & d'un hommage fondé ſur l'eſtime, IV. 158
Diſcours que lui tient ſon pere penſant à la marier, IV. 159, *& ſuiv.*
Etat paſſé de ſes pere & mere, IV. 161
Leur état actuel, IV. 162
Heureux dans leur pauvreté, *ibid.*
Eſt livrée à elle-même ſur le choix de ſon époux, IV. 167
Chargée par ſuppoſition d'un tempérament ardent, IV. 168
Contrepoids, *ibid. & ſuiv.*
Envoyée à la ville, & pourquoi, IV. 171
Revient chez ſes parens, IV. 172, *& ſuiv.*
Sa langueur, IV. 173
Rivale d'Eucharis, IV. 178
Voit Emile & ſon inſtituteur, conduits par le haſard chez ſon pere, IV. 209
Croit avoir trouvé Télémaque dans Emile, IV. 218
L'écoute favorablement, IV. 238
Prend ouvertement ſur lui l'autorité d'une maîtreſſe, IV. 250
Reçoit en différens genres d'arts & de ſciences des leçons de ſon amant, IV. 253, 255

Irrite ſa paſſion par un peu d'inquiétude, IV. 267
Comment regle ſes allarmes, IV. 275
Sa victoire ſur Emile à la courſe, IV. 297.
Accompagnée de ſa mere va le voir à l'atelier, IV. 299
L'accepte pour époux, & dans quelle occaſion, IV. 312
Préſente avec lui un enfant au baptême, IV. 315
Préparée à une ſéparation de deux ans, IV. 342
Sa douleur muette au départ d'Emile, IV. 346
Enfin, l'épouſe, IV. 436
Devient enceinte, IV. 454
Souverain, ſens de ce mot en Politique, IV. 383
Sujets, relativement au contrat ſocial; ſens de ce mot en politique, *ibid.*

TACITE, cité, IV. 255
Talents, leurs bons effets, IV. 69
Lequel tient le premier rang dans l'art de plaire, IV. 70
Talents agréables, trop réduits en art, IV. 66
Tarquin, III. 235
Terraſſon, (l'Abbé) combattu, & ſur quoi, III. 315
Thalès, comment voyageoit, IV. 205
Théâtre, (le) ce qu'on y apprend, III. 316
A quoi mene ſon étude, III. 317
Thermopyles, inſcription qu'on y liſoit, III. 314
Theſpitius, ſes cinquante filles, IV. 14

Toilette, d'où vient ſon abus, IV. 60
Traſibule, III. 235

Ulysse, ému du chant des ſyrenes, III. 249
Ses compagnons avilis par Circé, IV. 304
Univers, ſon harmonie démontre une intelligence ſuprême, III. 56, 60
Veniſe, pourquoi ſon Gouvernement adoré du Peuple, III. 233, *n*
Vertu, (la) comparée au Prothée de la Fable, III. 118
N'eſt pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la nature, IV. 128
Etymologie de ce mot, IV. 324
Quelle eſt la baſe de toute vertu, *ibid.*
Ce que c'eſt que l homme vertueux, IV. 326
Vêtemens, aiſance de ceux des anciens Grecs, IV. 36
Gêne des nôtres, *ibid. & ſuiv.*
De ceux des femmes, & ſur-tout en Angleterre, IV. 37
Vice, ſes inconſéquences, III. 336, *& ſuiv.*
Village, moyen d'y mener une vie agréable, III. 345
Villes, (les grandes) épuiſent un Etat, IV. 413
Violences en amour, très communes dans les antiquités Grecques & Juives, IV. 12
Plus rares de nos jours, & pourquoi, IV. 15
Viſages, ne changent point avec les modes, IV. 57
Voyager, non en courrier, mais en voyageur, IV. 203
Agrémens qu'il y a d'aller à pied, *ib. & ſuiv.*

En *voyageant* on doit observer les peuples avant les choses, IV. 362
Voyages, question proposée à ce sujet, IV. 347
Maniere de poser autrement la question, *ibid.*
Autre maniere, IV. 350
Pourquoi instruisent certaines gens moins que les livres, IV. 351
A quoi se rapporte l'instruction qu'on en retire, IV. 359
Ne conviennent qu'à très peu de gens & à qui, IV. 362
Pris comme une partie de l'éducation doivent avoir leurs regles, IV. 364
Ce qui les rend infructueux à la Jeunesse, IV. 408
Pourquoi les jeunes gens doivent séjourner peu dans les grandes villes, IV. 416
Voyageurs, leurs mensonges & leur mauvaise foi, IV. 349
But des Savans qui voyagent, IV. 361
Volsques, IV. 128

XENOCRATE, III. 106
Xénophon, cité, III. 313

ZENON, III. 235

Fin de la Table.